This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

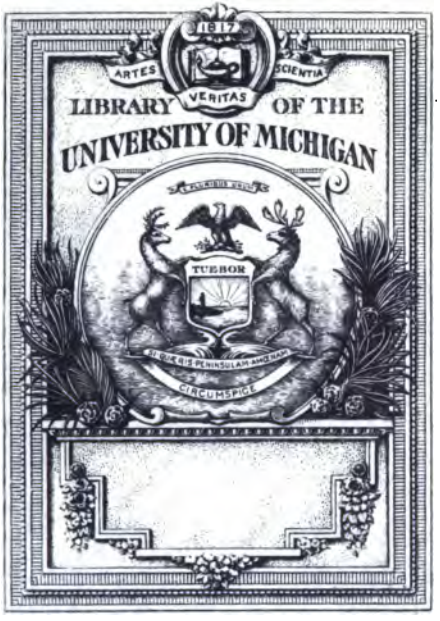
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PA
1211
.A2
B58
2d Se



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PG
1211
.A2
B58
2d S.

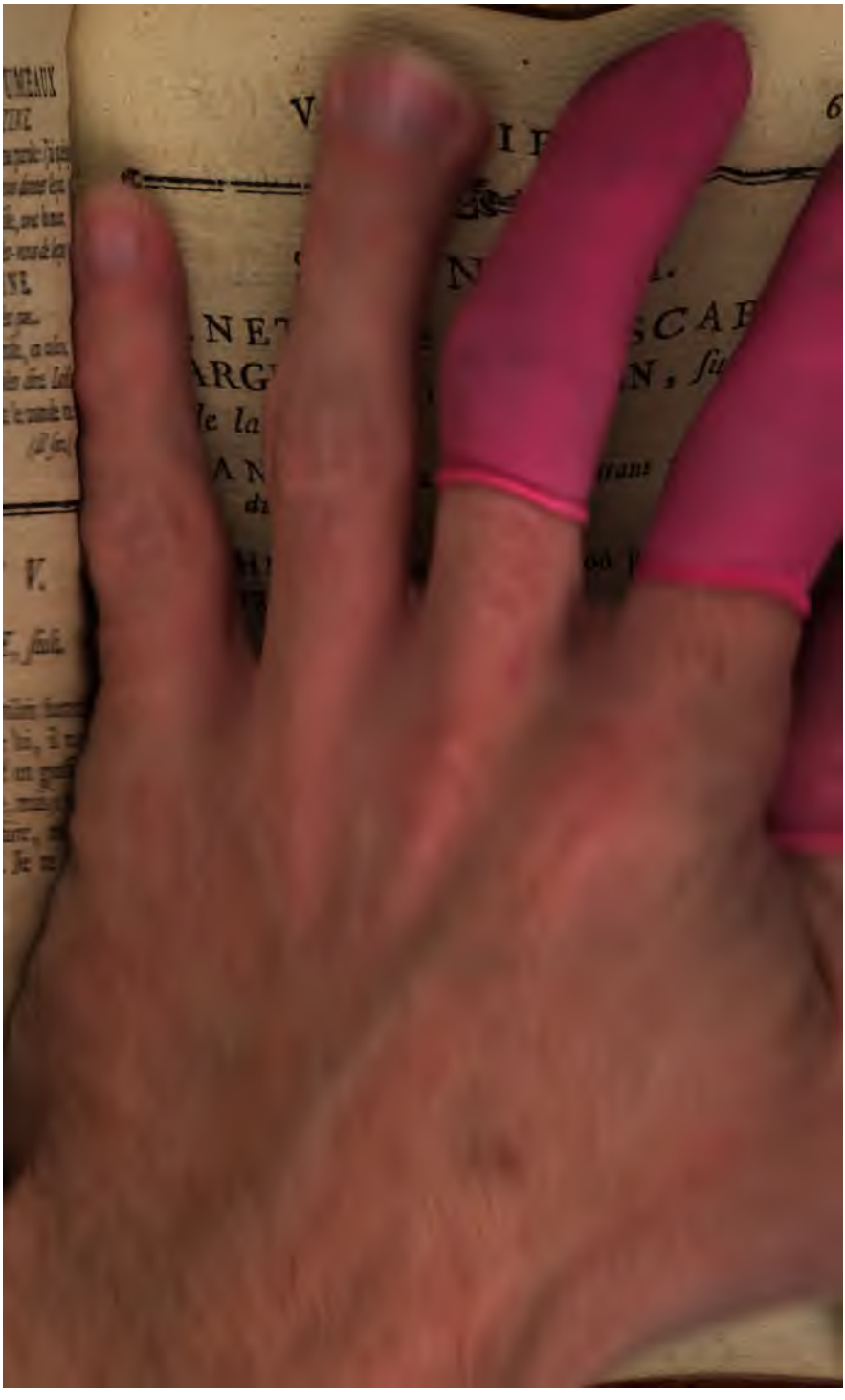
BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre T.

TOME TRENTE-NEUVIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Tremblement (le) de Terre de Lisbonne.
Triomphe (le) de l'Intérêt.
Troqueurs. (les)
Trois (les) Jumeaux Vénitiens.
Trois (les) Rivaux.



Marchand, Jean Henri

Le Tremblement

de terre

De Lisbonne,

tragédie en cinq actes:

par m. André,

Mᵉ Perruquier.

à Lisbonne,
De l'Imprimerie du Public.

M. DCC. LV.

T2
.A2
B5
2d S

ſant du moindre de vos ſouvenirs. Je croirois manquer à mon devoir, ſi je n'avouois que je vous reconnois pour mon Maître. Si de votre ſupport vous daignez me favoriſer, je me promets que, franc de toute crainte, je publierai ſans ceſſe vos louanges, & je rendrai témoignage en tous lieux combien je vous ſuis redevable de l'avoir agréé : Monſieur & cher Confrere, votre très-humble & affectionné ſerviteur,

ANDRÉ.

PQ
1211
.A2
B58
2d Se

ai eſſuyées ; je me contenterai ſeulement de lui dire qu'après bien des peines, je m'y ſuis marié : je n'en ai pas été pour cela plus à mon aiſe ; car n'ayant point de bien, j'ai trouvé mon égale : j'ai travaillé pendant quatre années ſans qualité, & j'ai été ſaiſi pluſieurs fois ; bref, je ſuis établi, & malgré que je me donne beaucoup de peines, je ne ſuis pas pour cela bien à mon aiſe, étant chargé de famille & de parens. Comme je ſuis aſſez penſif de mon naturel, il me venoit ſouvent des idées qui me faiſoient ſouvent tenir le fer à friſer d'une main & la plume de l'autre. M'étant trouvé pluſieurs fois à accommoder des perſonnes de goût & d'eſprit, & me voyant penſer, ils m'ont ſi fort queſtionné, qu'ils m'ont forcé de leur avouer que je penſois toujours à compoſer quelques vers ; leur ayant fait voir quelques-uns de mes petits Ouvrages, ils m'ont perſuadé que j'avois des talens pour le genre Poétique, ce qui m'a déterminé à compoſer une Tragédie, où le Lecteur y verra, à ce que je crois, que je me ſuis appliqué aux rimes & à la céſure exacte de mes vers ; je compte qu'il ne ſera pas fâché d'y voir la deſcription d'un combat d'animaux, de même qu'une déclaration d'amour : j'ai auſſi tâché d'y faire voir la ſincérité & la fidélité d'un Amant & d'une Amante ; toutes les traverſes qu'ils ont eues, le déſeſpoir d'une Maitreſſe & le plaiſir de revoir ſon Amant ; enfin le fâcheux accident qui eſt arrivé dans la Ville de ces Amans où ils ont péri malheureuſement.

Je vous prie mon cher Lecteur, en liſant mon Ouvrage, de ménager vos ſatyres envers

moi, & de vous mettre en idée que c'eſt un Ecolier du Parnaſſe, qui oſe hazarder de mettre au jour ſon premier Ouvrage.

Je ne comptois pas avoir le plaiſir de le finir ſi-tôt, ayant été pluſieurs jours auſquels mes occupations m'ont ôté entierement l'avantage d'y travailler.

Mais ayant été interrompu ſur la fin de Septembre, pendant deux nuits conſécutives, par ces ſortes de gens qui, par leurs odeurs, ſont capable d'empeſtiférer tout le genre humain, j'ai tâché de diſſiper leurs odorats en m'appliquant d'un grand zèle à ma Tragédie; c'eſt ce qui m'a occaſionné, mon cher Lecteur, à vous le mettre plutôt au jour: j'eſpere qu'au cas qu'il y ait quelque choſe à redire à ce premier Ouvrage, je m'appliquerai dans mon ſecond à le rendre plus exact, & à prouver au Public que je ſuis entièrement dévoué à pouvoir le ſatisfaire; c'eſt la grace que j'eſpere que le Public voudra bien m'accorder.

A Monſieur André,

Auteur de la Tragédie du Tremblement de Terre de Lisbonne.

MONSIEUR, comme je crains que vous n'entendiez pas l'Anglois, quoique cette Langue ſoit actuellement fort à la mode, & que tous les Sçavans ſe faſſent une eſpece de devoir de l'apprendre, je prends le parti de vous envoyer la traduction de ma Lettre : voici ce que j'ai l'honneur de vous marquer.

Lettre.

MONSIEUR,

ON dit que vous avez fait une Tragédie admirable ſur le Tremblement de terre de Lisbonne ; je ſuis très-perſuadé qu'elle aura le ſuccès le plus brillant ; on m'en a rapporté quelques traits : vous devez tout eſperer de la Scene pathétique du couteau, & du beau récit du cinquiéme Acte : un Ou-

vrage de cette nature réuſſira également chez toutes les Nations : heureux qui aura le premier l'avantage de le procurer aux Etrangers dans leurs propres Langues ; je ſerai bien flatté ſi vous voulez me mettre en état de le faire admirer de mes Compatriotes : je vous en demande un Exemplaire ſi-tôt qu'il paroîtra. Vous ne devez pas douter des efforts que je ferai pour rendre dans ma traduction les beautés de l'original, & pour vous attirer à Londres les mêmes applaudiſſemens que vous recevez à Paris. Je ſuis, &c.

Daignez, Monſieur, ſatisfaire à ma demande : les circonſtances m'empêchent de donner mon adreſſe ; la perſonne qui vous remettra ma Lettre ira chercher l'Exemplaire le jour que vous lui indiquerez ; je ſuis ſans réſerve,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Ce 4 Novembre 1756. COTWEIN.

ACTEURS.

DON RODRIGUES, grand Seigneur Portugais.

LE COMTE, Fils de Rodrigues, Amant de Théodora.

M. DU PONT, Confident du Comte.

DON PEDRO, grand Corrégidor Portugais.

THÉODORA, Fille de Don Pedro, & Amante du Comte.

THÉRESE, ſa Confidente.

DON LAVAROS, Neveu de l'Inquiſiteur, & Rival du Comte.

LE MUPHTY.

ROXANE, Fille du Muphty.

WRADINE, ſa Suivante.

UN EUNUQUE.

Un Garçon Perruquier.

Le Tremblement de terre De Lisbonne, tragédie.

acte premier.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, M. DU PONT.

M. DU PONT.

PRINCE, quelle douleur, quel trouble épouvantable
Répand ſur votre mine un air inſupportable?
Le funeſte deſtin vous a-t-il accablé

De quelqu'événement que vous m'auriez caché ?
Seroit-ce le chagrin d'un pere trop ſévere,
Qui mettroit dans votre ame une telle colere ?
Je vois dedans vos yeux couler des pleurs ameres,
Et mon cœur généreux, à qui vos jours ſont chers,
Ne ſçauroit s'empêcher de pouſſer des ſanglots,
Qui pourront le réduire en peu dans le tombeau.
Parlez, Comte, parlez, ne diſſimulez rien ;
Croyez qu'à vous ſervir j'employerai tous mes ſoins.

LE COMTE.

Puiſque de mon chagrin tu veux ſçavoir la peine,
Apprends qu'elle vient d'une adorable Climene,
Dont mon cœur & mes ſens ſe ſont tous enchantés,
Et l'on n'a jamais vu une ſi belle beauté ;
Car ſi de ſa taille tu voyois la peinture,
Ma foi, tu la prendrois pour une mignature.
Enfin, ſi de ſa grace & ſon eſprit parfait,
Tu ſentois comme moi tous les charmans attraits,
Je t'aſſure, du Pont, qu'un œil ſi languiſſant,
Quand je la fixe un peu, treſſaillit tous mes ſens ;
Son front & ſes cheveux, qui ſont ſi bien plantés,
Aux yeux des connoiſſeurs ſeront toujours vantés ;
C'eſt de Théodora l'image naturelle,
Que mon cœur & ma voix t'annoncent la nouvelle.

M. DU PONT.

Comte, c'eſt aſſez, me voilà très-éclairci
Des peines & chagrins qui troublent votre eſprit :
De Monſieur Don Pedro votre maitreſſe eſt fille,
Et pour vous obliger je connois ſa famille ;

Je connois, qui plus eſt, ſa belle confidente,
Théreſe, qui pour moi fut toujours obligeante.
Si mon attachement pour vous le plus ſincere
M'eût rendu par mes ſoins capable de vous plaire,
J'aurois pu vous donner de grands ſoulagemens,
Et vous bien épargner du trouble & du tourment.

LE COMTE.

Ceſſe, mon cher du Pont, ce reproche ſenſible,
Et crois que j'ai pour toi un eſtime terrible;
Je t'aurois confié plutôt ma liaiſon,
Si je n'avois pas eu moi-même une raiſon
Qui m'eût fait penſer que cet aſtre glorieux
Ne s'en fût apperçu la premiere à mes yeux;
Mais comme par malheur je n'ai pas eu l'honneur,
Qu'à ſon oreille on eût publié mon bonheur,
Il faut attendre ici quelque moment heureux
Pour lui inſinuer tout mon zele & mes feux,
Et lui bien exprimer les plus vifs ſentimens,
De mon amour fidele qui ronge tous mes ſens.

M. DU PONT.

Charmant Comte, il eſt temps d'apprendre votre flâme
A cet aſtre brillant qui captive votre ame.
Théreſe m'a donné un rendez-vous ſecret,
Qui vous obligera dans tout ce qui vous plaît:
Écrivez une Lettre, & ne me cachez rien,
Et pour vous ſeconder j'employerai tous mes biens
A lui faire remettre, avec un très-grand ſoin,
Ce que vous écrivez, & lui remettre en main.

LE COMTE.

Cher du Pont, quel bonheur pour moi, en ce grand jour,

Vient de combler ſur moi mes plus tendres amours.
Quel aſtre bienheureux, deſcendant ſur tes yeux;
Ta fait connoître ici mon amour malheureux!
Je vole en ce moment écrire à cette Belle
Un billet contenant mon amour éternelle.

SCENE II.

M. DU PONT, *ſeul.*

QUEL jour très-fort heureux ſe prépare à mes yeux!
Ho! quel plaiſir charmant qui comble tous mes vœux!
Puiſque je trouve enfin le moment favorable
D'obliger en ce jour un Comte ſi aimable,
J'employerai tout mon temps à le fort bien ſervir;
Je n'oublierai rien à Thérèſe pour l'inſtruire:
Car ſi d'un tel hymen le Comte eſt couronné,
Le mien pareillement peut ſe voir terminé.
Je vole en ce moment, tranſporté de plaiſir,
Chercher le cher billet qui fait tout mon deſir.
Je vois Théodora & Thérèſe qui viennent,
Voyons un petit moment qu'eſt-ce qui les amene.

SCENE III.

THÉODORA, THÉRESE, M. DU PONT.

THÉODORA.

JE ne puis plus, Thérese, en ce tendre moment,
De te cacher la joie & les vifs ſentimens
Que j'ai pour un Héros, qui, par ſa vive ardeur,
M'a captivée, & eſt le maître de mon cœur.
Si tu ſçavois, hélas! ſon impreſſion ſur moi;
Mais n'en va pas parler, je ne le dis qu'à toi:
C'eſt un jeune amoureux, ſi beau & ſi charmant,
Qui a un air ſi doux & ſi fort engageant,
Qu'il ne faudroit avoir amour ni ſentiment,
Pour n'être pas touché d'un ſi fidèle amant:
Mais attends, j'apperçois du Pont ſon confident;
J'en vais ſçavoir de lui la nouvelle à l'inſtant.

(*A M. du Pont.*)

Bon jour, du Pont; quel vent t'amene donc ici?
Comment va la ſanté de ton Maître aujourd'hui?

M. DU PONT.

Puiſqu'il faut, Mademoiſelle, vous donner des nouvelles
Du Comte, mon Seigneur, pour qui j'ai tant de zele;
Je vous dirai par je ne ſçais quoi de fâcheux,
Qu'il ne ſe porte pas abſolument des mieux:
Et s'il avoit l'eſprit & l'ame plus tranquille,

Je ne le verrois pas ſi maigre & ſi débile ;
Mais je lui crois un peu de paſſion dans le cœur ;
Qui trouble ſon repos & gâte mon bonheur.

THÉODORA.

Ah ! Ciel, qu'ai-je entendu qui trouble mon eſprit,
Et pénétre mon cœur de chagrin & d'ennui !
Je ſens une foibleſſe au-dedans de mon corps,
Qui, ſi tu ne l'empêche, avancera ma mort.

THÉRESE, *toute effrayée.*

Eſt-il poſſible ? Ah ! Dieu ! ma Maîtreſſe ſe meurt :
Au ſecours, à mon aide, eh ! vîte des odeurs ;
Mon flacon, où eſt-il ? Tout eſt-il donc perdu ?
Dans un temps ſi critique, ah ! ah ! je n'en puis plus :
Allons, Monſieur du Pont, tirez votre flacon :
Vîte, j'attends après ; mais dépêchez-vous donc.

M. DU PONT.

Je le cherche, mon cœur, avant de le donner ;
Mais bon ! je ne l'ai pas ; je cours vous le chercher.

SCENE IV.

THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

QUELLE froide ſueur dont je ſuis accablée!
Quelle affreuſe pâleur dont je me ſens remuée!
Comment Théreſe tu m'abandonne à l'inſtant,
Et tu me laiſſe ici ſans nul ſoulagement:
Le deſtin heureux me fait revenir à moi,
Sans avoir pu trouver aucun ſecours en toi.

THÉRESE.

Mais ſi je n'ai pas pu vous porter du ſecours,
N'en attribuez point la faute à mon amour.
J'ai par tous les voiſins cherché des odeurs fortes,
Sans en pouvoir trouver, ce qui me déconforte:
Chere Théodora, dites, je vous ſupplie,
Quel eſt donc le ſujet de votre maladie?
Depuis que j'ai l'honneur d'être en votre maiſon,
Je ne vous ai point vu une pareille affliction:
Seroit-ce des vapeurs que je ne connois pas,
Qui ont votre beau corps réduit à un tel cas.

THÉODORA.

Chere Théreſe, hélas! ſi c'étoit des vapeurs
Qui fuſſent le ſujet d'une telle douleur:
Si ces frivolités mon ame avoient troublée,
J'en ſerois ſur ma foi bien-tôt débarraſſée;
Mais, par malheur pour moi, de plus grands em-
barras

Me font appréhender la mort ou le trépas;
J'ai une affaire, hélas! bien plus intéreſſante,
Qui déchire mon cœur, & qui me le tourmente.
Sur un charmant Comte, j'ai jetté mon amour,
Et je crains qu'il ne me paie pas de retour;
Et comme un tourtereau qui cherche ſa compagne,
Mon cœur & mon eſprit bat par-tout la campagne,
Et cherche nuit & jour ſans avoir de repos,
Celui qui me captive & cauſe tous mes maux:
La crainte que j'ai qu'un objet auſſi charmant
Ne me ſoit ravi, j'en tremble à tous les inſtans;
Le chagrin que je ſens d'avoir une rivale,
Me cauſe à chaque inſtans des fiévres de cheval;
Je ne puis cependant l'accuſer qu'en tremblant;
Car je n'ai point de preuve envers ce cher Amant.

THÉRESE.

Ceſſez Théodora la crainte & vos ſoupirs,
Et perſuadez-vous bien vos aimables deſirs,
Expliquez ſeulement cet important myſtere,
Et croyez que je ſuis d'un ſecret très-ſincere:
Si vous avez ſur lui jetté tout votre amour,
Ne craignez nullement le défaut de retour:
Jugez-en par moi, ſi vous ne me croyez pas;
Moi, dis-je, que la nature a créée ſans appas,
Qui n'ai jamais eu à cent piques près de vous,
Votre grace & vos traits; cependant malgré tous,
Je n'ai jamais trouvé aucuns de mes amours,
Qui me fuſſent payés de nuls ingrats retours;
Informez-vous de ma derniere inclination,
Et demandez-en compte à mon ami du Pont;
Mais dites-moi un peu en quelle occaſion

Le Comte a mérité votre heureuſe attention :
Où l'avez-vous connu ?

THÉODORA.

Au combat du Taureau.

THÉRESE.

Quel jour y fûtes-vous ?

THÉODORA.

Le Dimanche des Rameaux.

THÉRESE.

Mais comment ce feu a-t-il pris dans votre cœur ?
Sans que j'aie apperçu cette ſubite ardeur.

THÉODORA.

Chere Théreſe, hélas ! je vais te confier
Une choſe qu'à moi j'aurois voulu cacher :
Je t'avouerai qu'étant à ce cruel combat,
Le Comte m'a paru plein d'un brillant éclat :
Un deſtin favorable en cet heureux moment,
Ayant placé ma Loge auprès de cet Amant,
Dans l'ardeur du combat ce taureau furieux,
Par la rage animé vint s'offrir à mes yeux,
Après avoir rompu la forte barriere,
S'élança dans ma Loge, & me prit par derriere ;
Et j'étois ſur le point d'en être écalventrée,
Si d'un tel animal on ne m'eût dépétrée ;
Mais le Comte à l'inſtant, hardi comme un Héros,
Sauta dedans ma Loge, au travers des barreaux,
Et ſaiſiſſant ce bœuf avec un grand courage,
Le terraſſa, & me délivra de ſa rage.
Tu dois t'imaginer qu'une telle frayeur
Me ſaiſit ſi fort, que j'évanouis ſur l'heure.
Pendant que je fus dans l'évanouiſſement,

Mon cher pere me fit emporter à l'inſtant.
Quand je fus de retour d'une ſi forte criſe,
Et penſant en moi-même à l'heureuſe entrepriſe
Que mon Libérateur avoit avec ardeur
Entrepris & gagné avec un tel honneur,
Je n'ai pas pu depuis ce fortuné moment,
Bannir de mon eſprit ce héros triomphant,
Sans avoir tous les jours préſent à ma mémoire,
Ce Prince glorieux qui fait toute ma gloire.

THÉRESE.

Le récit que voilà de vos cruelles peines,
A rendu tout mon corps & mon ame à la gêne.
Si je pouvois vous être utile en vos amours,
Comptez que vous ſeriez bien payée de retour:
Ce Prince qui paroît pour vous ſi glorieux,
Paſſera tout par-tout pour un victorieux;
Mais je m'informerai ſi ſa vive tendreſſe,
Egaliſe en tout point celle de ma Maitreſſe;
Je ſuis avec du Pont, Dieu merci, aſſez bien,
Qui par rapport à moi ne me cacheta rien.

Que ce n'eſt pas pour vous qu'eſt fait ce ſentiment :
J'oſe vous proteſter, plein d'une vive ardeur,
Que j'ai je ne ſçais quoi qui tourmente mon cœur,
Et m'ôte tous les jours toute tranquilité,
Et forme dans mon cœur plus de cent mille idées,
Qui, je vous le promets, ne m'ont été cauſées
Que par vous ſeule, & c'eſt la pure vérité.

THÉODORA.

Vous me parlez ici, Monſieur, aſſurément,
D'un langage lequel je n'entends nullement :
Expliquez-moi du moins un peu plus clairement
Le ſujet qui produit ce mécontentement.

LE COMTE.

Hélas ! puiſqu'il vous faut en ce moment heureux,
Déclarer ici ce qui cauſe tous mes feux :
Ma Reine, permettez qu'embraſſant vos genoux,
Mon cœur & mon eſprit diſent que c'eſt pour vous :
Que depuis ſi long-temps je ſuis ſi tourmenté
D'un violent amour, & que j'ai tant ſouhaité,
Le fortuné moment ſans pouvoir l'obtenir,
Pour vous développer mon rigoureux martyre ;
Que n'ai-je les talens de ces héros fameux,
Pour vous pouvoir ici déclarer tout comme eux,
Tous les beaux ſentimens & la plus vive flâme
Que mon fidele amour cauſe dedans mon ame,
Sans m'être pu payer jamais d'aucun retour ;
Quoique j'aie employé pour cela plus d'un tour,
Si ce n'eſt, ma charmante, en ce moment heureux,
Où le Ciel a enfin accompli tous mes vœux :

Permettez-moi donc, très-adorable beauté,
Que je vous réitere avec naïveté,
Que vous êtes cet aſtre & ce flambeau brillant,
Qui avez allumé dans mon cœur languiſſant
Le feu de la paſſion du plus brillant amour,
Et qui ne s'éteindra qu'à la fin de mes jours.

THÉODORA, *à part.*

Quoi ! le Comte, ſur qui j'avois jetté mes vues,
Vient ici aujourd'hui avec un air confus,
Me dire que pour moi il reſſent nuit & jour
Un ſi fort, ſi conſtant, ſi éternel amour ;
Et moi qui ſuis pour lui brûlé du même feu,
Comment pourrai-je donc lui cacher en ce lieu ?
Il faut pourtant, malgré moi, que je diſſimule ;
Je le vois qui s'avance, il faut que je recule :
Voyons, je m'en vais lui parler très-fermement,
Et lui cacher, ſi je peux, tous mes ſentimens.

(*Au Comte.*)

Permettez, Monſieur, qu'en ce moment je vous diſe,
Que je me trouve ici entierement ſurpriſe
De l'amour ſincere & la déclaration,
Que vous me faites ici de votre affection.

LE COMTE.

Si de mon amitié vous m'allez faire un crime,
Je jure que je n'en ſuis pas ſeul la victime ;
Car en vérité ceux qui vous voient, ma foi,
Sont pris des mêmes feux également que moi :
En effet, qui eſt-ce qui peut vous regarder
Sans être entierement enclin à vous aimer ?
Et qui peut être épris d'un objet ſi charmant,
Sans vous le témoigner, & dire ſur le champ :

Oui, je puis vous jurer depuis le jour heureux
Que j'ai eu un bonheur auſſi avantageux,
Que celui de pouvoir ſauver votre perſonne :
En vérité, je vous jure foi d'honnête-homme ;
Je n'ai jamais ceſſé de brûler d'une flâme,
D'un amour & d'un feu qui dévore mon ame.
Ma langue & ma bouche eſt la cheminée ardente
Par où s'en va le feu qui toujours me tourmente.
La nature, en naiſſant, m'a donné la naiſſance,
Lequel m'a fait préſent du don de complaiſance ;
Tout mon deſir & ma plus grande ambition,
N'eſt que de partager avec vous ce bon don.

THÉODORA.

Aſſurément vous me faites beaucoup d'honneur,
De me faire, Monſieur, part de votre bonheur ;
Je n'oublierai jamais ce zele officieux,
Que vous m'avez marqué d'un air ſi courageux ;
Je ſouhaiterois fort de vous en témoigner
Ma ſatisfaction ; mais je dépends d'un pere.
Adreſſez-vous à lui, & ſi heureuſement
Vous pouvez obtenir de lui conſentement,
Soyez perſuadé, Monſieur, certainement,
Que j'obéirai vîte à ſon commandement.

LE COMTE.

Ah ! Ciel ! qu'ai-je entendu ſortir de votre bouche ?
Que ſens-je tout à coup qui m'enflâme & me touche ?
Quoi ! cet aſtre brillant, cet objet ſi charmant,
Si favorablement répond à ſon Amant !
Souffrez que proſterné, Madame, à vos genoux,

Je ne vive jamais pour d'autres que pour vous.

THÉODORA.

Monſieur, vous n'ignorez pas que la bienſéance,
Et mon honneur ici me fait toute défenſe
De prêter mon oreille à tous les complimens
Que vous pourriez me faire en de ſi doux momens,
Et que ne pouvant pas demeurer plus longtemps,
Je vous laiſſe ici ſeul, & je pars à l'inſtant.

SCENE VI.

LE COMTE, DU PONT.

LE COMTE.

AH! du Pont mon ami, quelle allégreſſe extrême!
Quel plaiſir! quel bonheur s'empare de moi-même!
De quel excès de joye & de contentement,
Mon cœur & mon eſprit ſe trouvent-ils contens?
Quoi donc! par mes diſcours & mes ſoins engageans,
J'aurois pu obtenir un objet ſi charmant!
Je vais ſans plus tarder mettre tout en uſage,
Pour faire conſentir ſon pere au mariage.

Fin du premier Acte.

acte ſecond.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, M. DU PONT.

LE COMTE.

CHER du Pont, quel deſtin, en ce jour ſi heureux,
M'a donc favoriſé, & comblé tous mes vœux.
Je reſſens en moi-même une ſi grande joie,
Qu'il faut ſans la cacher que je te la déploie:
Je te dirai, mon cher, que, par un grand bonheur,
Je tiens de Don Pedro la parole d'honneur,
Touchant mon mariage avec Théodora:
Il étoit parbleu temps: un peu plus tard, hélas!
J'étois perdu pour ſûr; car ſortant de chez lui,
J'ai vu Don Lavaros, qui d'un air réjoui
Montoit ſon eſcalier pour avoir l'avantage
De lui demander ma Maitreſſe en mariage.

M. DU PONT.

Permettez-moi, Monſieur, que je vous félicite
Sur le ſuccès heureux de votre réuſſite;
Mais ſouffrez, s'il vous plaît, qu'en cet heureux moment,
Il me vient dans l'eſprit certain reſſentiment
Sur la perſonne que vous avez vu monter,

Et qui ne laiſſe pas que de m'inquiéter.
Quoi ! ne ſçavez-vous pas que de l'Inquiſiteur,
Ce Don Lavaros eſt neveu ; &, par faveur,
J'appréhende très-fort, que ce nouveau rival,
Par de ſon oncle le crédit ſans égal,
Il ne faſſe changer la pure volonté
De Don Pedro, & que votre eſpoir ſoit gâté.

LE COMTE.

Que me dis-tu, du Pont, deſſus ce Gentilhomme ?
Je n'appréhende rien de ſa noble perſonne,
Don Pedro m'a donné ſa parole d'honneur ;
Bien plus il eſt rempli de bravoure & de cœur ;
Certes, s'il s'aviſoit du nez d'aller ſaigner,
Je ne tarderois pas à le faire aſſigner
Pardevant le juſte & terrible Tribunal
De nos illuſtres Maréchaux de Portugal ;
J'ai cependant encore un devoir à remplir,
Qui me ſera, je penſe, aiſé à obtenir ;
C'eſt une bienſéance envers Monſieur mon pere,
Que j'aime & que j'eſtime autant que je révere,
Je vais avec ardeur le trouver pour cela ;
Mais, tiens, je crois qu'il vient : oui, c'eſt lui, le voilà.

SCENE II.

RODRIGUES, LE COMTE, M. DU PONT.

RODRIGUES.

JE ſuis charmé mon fils en ce lieu vous trouver ;
J'ai ſorti de chez moi exprès pour vous chercher,
Au ſujet d'une affaire aſſez intéreſſante,
Honorable de plus, qui pour vous ſe préſente ;
J'ai voulu vous former un établiſſement,
Dont je vous en réponds vous en ſerez content :
Aſſurément, penſez qu'il y a bien du temps
Pour vous la procurer que je vous l'entreprends,
Et je n'ai pas encore voulu vous l'annoncer,
Pour de la ſurpriſe le plaiſir vous laiſſer ;
Mais il eſt en avance ſi fort aſſurément,
Qu'on peut conter deſſus très-ſûr certainement.

LE COMTE.

Quels grands remercîmens n'ai-je pas à vous faire ?
Par quels ſi beaux endroits ai-je donc pu vous plaire,
Monſieur mon très-cher pere, au point d'avoir voulu
Penſer à mon bonheur d'un air ſi réſolu :
Je ferai mes efforts pour me rendre très-digne
De toujours conſerver votre faveur inſigne ;
Si j'oſois cependant vous prier de me dire

A quel nouveau bienfait il vous plaît me produire.

RODRIGUES.

J'ai pour vous obtenu, mon fils, un Régiment.

LE COMTE.

Pas poſſible, mon pere.

RODRIGUES.

Et le gouvernement
De la Ville & de tous les Fauxbourgs de Lisbonne.

LE COMTE.

Mon cher pere, ah ! mon Dieu ! que tout cela m'étonne !

RODRIGUES.

C'eſt cependant bien vrai.

LE COMTE.

Et mais, mon très-cher pere,
Par quels remercîmens pourrai-je la ſincere
Vous témoigner, & la vive reconnoiſſance
Que j'ai reçu de vous dès ma plus tendre enfance,
Et je vous le promets plein d'une vive ardeur,
Qu'il ſera pour jamais gravé dedans mon cœur.

RODRIGUES.

Outre tous ces bienfaits que vous avez reçus,
J'en ai obtenu, mon fils, un autre au-deſſus :
De Dona Mendoza c'eſt le glorieux gage :
Je vous ai obtenu la fille en mariage,
Du grand Connétable de notre Portugal,
Et le Roi, en faveur de ce nœud ſans égal,
M'a accordé pour vous la ſurvivance ſûre,
De Monſieur votre très-cher beau-pere futur.

De plus, ce mariage eſt tout-à-fait conclu ;
Approuvé par le Roi, bien plus qui l'a voulu ;
Auſſi ſuis-je venu vîte vous annoncer
D'aller la prétendue à l'inſtant viſiter,
Pour de votre bonheur lui faire compliment,
Comme à la Cour auſſi faire remercîment.

LE COMTE, *à part.*

Quoi ! mon pere veut me marier ! Quel abus !

RODRIGUES.

Dites-moi donc, mon fils, quel trouble ſi confus,
S'eſt ſi ſubitement emparé de vos ſens ?
Quelle raiſon vous cauſe un tel boulverſement ?

LE COMTE.

Je ne puis, mon cher pere, aſſez vous témoigner
Tous les remercîmens que j'ai à vous donner,
Touchant les qualités & le glorieux rang
Qu'il vous a plu pour moi obtenir ; mais je ſens
Qu'au ſujet de Dona Mendoſa l'alliance,
Je n'y oſe aſpirer, à ce que je me penſe ;
Et ſi vous m'en donniez votre permiſſion,
Je n'accepterois que les deux tiers de vos dons,
Qui ſont les deux premiers, excepté le dernier.
Pour ſûr je l'avouerai, je n'oſe m'y fourrer.

RODRIGUES.

Je vous en ſçais bon gré, mon fils, en ce moment,
De n'oſer accepter ce bel engagement.
De votre modeſtie au fond j'ai de l'eſtime,
Et je vois bien pour ſûr que ce n'eſt pas par frime ;
Mais je vous dirai que ce n'eſt qu'en la faveur
De l'hymen que de ces places j'obtiens l'honneur

LE COMTE.

Mais cet engagement, qui eſt ſi ſérieux,
M'effraye, & me cauſe mille chagrins fâcheux.
Je ſuis auſſi charmé de mener quelque temps
La vie de garçon : il n'eſt rien de ſi amuſant.

RODRIGUES.

Mais dites-moi donc ſi la vie de garçon
Vaut les belles places & les précieux dons,
Que je vous ai parlé. Sçachez ici de moi,
Qu'il ne s'agit pas ſi ce n'eſt pas votre choix ;
Et puiſque j'ai donné ma parole d'honneur,
Il vous faut m'obéir tout-à-l'heure, Monſieur.

LE COMTE, *tout troublé.*

Mon pere, permettez, pour un beſoin preſſant,
Que je m'écarte un peu pour un petit moment.

SCENE III.

RODRIGUES, M. DU PONT.

RODRIGUES, *à part.*

L'Embarras de mon fils n'eſt pas ſi naturelle,
Qu'il me le veut marquer par ſon ſi ardent zèle ;
Un départ ſi prompt cache anguille ſous roche,
Qu'il faut que malgré lui je découvre & j'accroche :
Par du Pont cet intrigue eſt ſûrement menée,
Je vais finement lui tirer les vers du nez.

(*A M. du Pont.*)

Parle-moi donc, du Pont, ſçaurois-tu la raiſon,

D'où

Tout vient avec tant de précipitation :
Mon fils s'eſt retiré ; j'ai même remarqué
Qu'au mot de mariage il s'étoit fort troublé ;
Auroit-il des raiſons qui peuvent l'engager,
Même l'empêcher de ne ſe pas marier ?

M. DU PONT.

Je ne crois nullement qu'un garçon de ſon âge
Puiſſe avoir quelque peur touchant le mariage ;
Je le crois, au contraire, en état, ſûrement,
De s'en bien acquitter ſans mécontentement.
Sans doute, vous ſçavez qu'on peut ne pas aimer
L'hymen en général, mais en particulier.

RODRIGUES.

Expliquez-moi, du Pont, bien vîte ce myſtere.
Quelque inclination ſourde & particuliere
Auroit-elle à mon fils cauſé un tel chagrin ?
Je l'aime trop, & ne ſuis point aſſez malin,
Pour vouloir à préſent lui gêner ſon penchant.
Si vraiment cela eſt, dis-le moi franchement,
Je n'en ſçais à mon fils, certes, nul mauvais gré,
Si ce n'eſt pourtant que de me l'avoir caché.

M. DU PONT.

Puiſque ſi franchement votre fils vous aimez,
Et que pour l'obliger vous êtes ſi porté,
Mon Maître eſt amoureux ailleurs réellement,
Et Dona Mandoſa n'eſt point du tout ſon plan.

RODRIGUES.

Certes, j'apprends avec une joie éternelle,
Cette ſi charmante & curieuſe nouvelle :
Dis-moi vîte, du Pont, quelle eſt la Dulcinée
Qui de mon cher fils a le cœur égratigné.

M. DU PONT.

Théodora, Monſieur, la fille à Don Pedro
Le grand Corrégidor, eſt cet aſtre nouveau.

RODRIGUES.

Votre aveu me fait un plaiſir très-ſingulier,
Je ne puis aſſez trop vous en remercier;
Comme je vous connois auſſi fort attaché,
Pour tous les intérêts de mon fils, j'ai tâché
De me perſuader que, par vos bons offices,
Vous avez employé toutes vos artifices,
Afin qu'un mariage auſſi avantageux,
Puiſſe lui réuſſir, & cela eſt au mieux.

M. DU PONT.

Monſieur, je vous avoue, & certes ſur ma foi,
J'ait fait ſur cela tout ce qui dépend de moi;
Par la grace de Dieu, & celle de Théreſe,
Ce beau mariage finira avec aiſe.

RODRIGUES.

Ha! ha! mon beau Monſieur, voilà préciſément
Tout ce que je voulois ſçavoir, j'en ſuis content;
Et Monſieur, dès que vous êtes l'entremetteur
D'une ſi belle affaire & ſi digne d'honneur,
Sçachez ici de moi, qu'une telle alliance
Eſt indigne du Comte, & tout-à-fait m'offenſe;
Et de vous en mêler encor je vous défends,
Si vous vous en mêlez davantage j'apprends,
Vous pouvez compter ſur ma parole d'honneur,
Je vous ferai mener à Biceſtre.

M. DU PONT.

Monſieur;
Et mais, permettez-moi que je....

RODRIGUES.

Paix, taisez-vous ;
Et de ce que je vous dis ressouvenez-vous.

SCENE IV.

M. DU PONT, *seul.*

PARBLEU, que je suis un homme bien malheureux !
Je suis d'être venu un grand sot en ces lieux.
Ah ! que je suis bien sot, d'avoir si-tôt parlé,
Et du Comte d'avoir le secret revelé
A ce vieux Rodrigues, viellard insupportable ;
Et même, à ce qui me paroît, intolérable.
Mais voyons donc un peu comment pourrai-je faire ?
J'aime le Comte, & je voudrois pourtant lui plaire :
Si son pere cruel va me faire enfermer
Au Galbanon, comment pouvoir m'accoutumer !
Si cependant le Comte accomplissoit ses vœux ;
J'obtiendrois de lui des avantages heureux.

SCENE V.

LE COMTE, M. DU PONT.

LE COMTE.

EH bien! mon chet du Pont, me voilà, dis-moi donc :
Comment s'eſt décidé ta converſation,
Avec Don Rodrigues : j'ai chez Théodora
Couru pour l'avertir de ce nouveau tracas,
Et je l'ai amenée avec moi à grands pas,
Pour afin d'en ſçavoir de toi le réſultat.

M. DU PONT.

J'ai déja vu beaucoup de converſations,
Je n'ai jamais trouvé pareilles ſituations.
Il a commencé par me beaucoup attirer,
En me feignant toujours de vous tout accorder,
Et de ne vouloir pas nullement vous déplaire :
Moi, dans cet embarras, ne ſçachant comment faire,
Je lui ai avoué avec naïveté,
Qu'avec Théodora vous aviez contracté.

LE COMTE, *en colere.*

Ah! traître! ô ſcélérat, dans quel affreux chagrin,
Ton indiſcrétion, & ton peu de ſoin, faquin
Me met! faut-il hélas! que ta ſimplicité
Soit la cauſe aujourd'hui de ma perte jurée?
Malheureux que tu es, il faut que tu périſſe,

Et que par mon épée ici ton ſort finiſſe.

THÉODORA, THÉRESE, *entrant toutes deux enſemble.*

Ah ! de grace, arrêtez, Monſieur, votre fureur,
Soyez perſuadé que c'eſt par un malheur,
Et par un zele pur pour nous tous obliger,
Qu'en nous perdant, du Pont s'eſt laiſſé attraper,
Il ne s'agit plus, pour réparer ce malheur,
De chercher les moyens d'en éviter l'horreur.

LE COMTE.

Ma Reine, je ne puis en rien vous refuſer,
Et je ne ſçaurois trop en moi-même approuver
L'heureux expédient que vous me ſuſcitez ;
Pour y contribuer je vais de mon côté,
Aux pieds de Don Rodrigues, à l'inſtant me jetter.
Mais je le vois, daignez un peu vous écarter.

SCENE VI.

RODRIGUES, LE COMTE.

RODRIGUES.

MAINTENANT je ne ſuis plus, mon fils, étonné,
De la répugnance que vous m'avez donné
Touchant le mariage : on dit que c'eſt l'amour
D'une fille qui vous a cauſé ce détour,
Et vous donne ſujet pour demeurer garçon ;
Je vous trouve plaiſant en cette occaſion,
D'avoir pris, Monſieur, un ſi bel engagement,
Sans m'en donner avis & mon conſentement !

LE COMTE.

Puiſqu'à préſent, Monſieur, vous ſçavez tout ſi bien,
Je peux vous l'avouer, & ne vous cacher rien ;
Mais ſi vous connoiſſiez, comme moi, la perſonne,
Vous auriez fait de même, & l'auriez trouvé bonne.

RODRIGUES.

Je ne la connois que trop pour mon grand malheur ;
Car l'on m'a éclairci, à votre déshonneur,
Que c'eſt une griſette, & qu'elle n'eſt pas née
Pour dedans ma famille entrer par l'hyménée :
J'ai eu tout comme vous des inclinations ;
Mais je n'ai jamais eu pareilles paſſions,
Pour m'oublier au point de faire une alliance,
Indigne de votre rang, comme de ma naiſſance.
Ignorez-vous que Don Pedro, de pere en fils,
Fut toujours roturier ; de-là vient mon mépris ;
Ce n'eſt pas pour ſon nez, par la même raiſon,
Que le four aujourd'hui chauffe dans ma maiſon.

LE COMTE.

Mon pere, ignorez-vous que ce ſont les vertus
Qui font la Nobleſſe ſurpaſſer au-deſſus,
Et que de Don Pedro la célebre famille
En eſt farcie, & même on dit qu'elle en fourmille :
De plus, que les femmes n'ont point été créées,
Pour donner la nobleſſe à la poſtérité.
Vous ſçavez le proverbe aſſurément, que la truie
N'a jamais ennobli le cochon de ſa vie ;

Et cette famille n'eſt pas ſi roturiere,
Qu'on a voulu vous le perſuader, mon pere;
Car Don Pedro du grand Collége, ſur ma foi,
Eſt depuis quelque temps Secrétaire du Roi.

RODIGUES.

Il n'eſt farce, cochon, ni Collége qui tienne,
Votre inclination, n'eſt point du tout la mienne;
En un mot, comme en cent, il vous faut épouſer
Dona Mendoſa, ou partir pour voyager.

LE COMTE.

Tout mon plus grand chagrin, c'eſt que dans cette affaire,
Je ne ſçaurois penſer, comme vous, mon cher pere;
Et pour Théodora tant d'amour je reſſens,
Elle a tant enchanté mon cœur & tous mes ſens,
Que l'on m'arracheroit plutôt cent fois la vie,
Que d'ôter de mon cœur cette fille chérie.

RODRIGUES.

Puiſque vous paroiſſez ſi réſolu, mon fils,
Vous n'avez qu'à partir, c'eſt moi qui vous le dis,
Pour Conſtantinople, & je vous donne un quart-d'heure
Pour faire vos paquets & changer de demeure,
Et de moi n'approchez que de loin ſeulement,
Si vous n'obéiſſez à mon commandement.

SCENE VII.

LE COMTE, *ſeul.*

O Jour ſi malheureux ! ô triſte deſtinée !
O ! dans quel déſeſpoir m'as-tu donc condamnée !
Viens, Parque très-cruelle, accours à mon ſecours,
Pour me trancher ici le filet de mes jours :
Seigneur, Dieu tout-puiſſant, ai-je été enfanté,
Pour, au beau de mes jours, être ainſi tourmenté.

SCENE VIII.

THÉODORA, THÉRESE, DU PONT, LE COMTE.

THÉODORA.

JE viens, mon cher Comte, pénétrée de douleurs,
Vous dire que j'étois, les yeux baignés de pleurs,
Derriere, à écouter la converſation
Du Sieur Rodrigues, & j'ai toutes les raiſons,
De part & d'autre, ouï ; & je crois ſûrement
Qu'un ſort très-malheureux me traverſe à préſent.

LE COMTE.

Chere Reine, je vous demande bien pardon
Des ſottiſes, du tort, & auſſi de l'affront
Que mon pere cruel a prétendu vous faire;
J'oſe, belle Beauté, jurer que, pour vous plaire,
Je me ferois plutôt mille fois étrangler,
Que de vous poſſéder au bonheur renoncer;
Mais la néceſſité où je ſuis de partir,
Arrache de mon cœur quantité de deſirs;
Et ſi par un de vos plus ſinceres aveux,
Vous vouliez bien en moi éteindre un peu les feux,
Je ne ferois pas ſeul ce voyage ennuyeux,
Je vous enleverois pour le faire nous deux.

THÉODORA.

Comte, je m'apperçois, le chagrin & l'amour,
Vous ont donc retourné la tête dans ce jour;
Quoique mon pere ſoit, dit-on, tout roturier,
Je ne me laiſſe pas, je vous jure, enlever
Par un Gentilhomme: quoique je ſente en moi
Que je ne pourrai point vivre ſans votre loi;
Mais j'aime beaucoup mieux mourir ſans déshonneur,
Que de faire faire un faux pas à mon honneur.

LE COMTE.

Ma propoſition, je le vois, vous excede;
Mais pour tous les grands maux, il faut de grands remedes;
Si ça ne vous plait pas, chere Théodora,
Prenez que je n'ai pas parlé de tout cela.
Puiſque, ma Reine, il faut malgré moi vous quitter;
Je vous prie au moins de ne me pas oublier,
Et pour me témoigner qu'à moi vous penſerez,

J'attends l'heureux bonheur que vous me récrirez.

THÉODORA.

Je conſens, mon cher Comte, à toutes vos raiſons,
Je vous en donnerai les ſatisfactions.

LE COMTE.

Adieu donc, belle Beauté, adieu donc; triſte adieu,
Chere Théodora, l'objet de tout mon feu!
Il faut donc vous quitter, bel aſtre reluiſant,
Qui m'avez enflammé par votre air ſéduiſant.

THÉODORA.

Mon cher ami, hélas! mes yeux, tout pleins de pleurs,
Vous dénotent aſſez, par leurs vives douleurs,
Tout le regret cuiſant que j'ai de vous quitter:
Adieu, cher Comte, adieu; je ne puis plus parler.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

La Scene eſt à Conſtantinople.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, M. DU PONT, *tout mouillé.*

LE COMTE.

QUEL ſort ſi malheureux m'a donc jetté ici?
Dans quel triſte équipage es-tu, Comte, aujourd'hui!
Quel naufrage fâcheux que je viens d'eſſuyer!
Quelle affreuſe tempête a penſé me noyer!
Que je ſuis malheureux d'être dans un pays,
Dépouillé de tout bien! Ha! pour moi quel ſouci!
Eh bien, dis-moi, du Pont, as-tu du moins eu ſoin,
Dedans notre malheur & mon beſoin preſſant,
De ſauver mon argent & nos Lettres de Change?
J'ai beſoin d'un habit; car je ſuis plein de fange.

M. DU PONT.

Ah! parſanbleu, Monſieur, je n'ai pas eu le temps
De penſer ſeulement à vous, ni à l'argent;

Car depuis le moment affreux que la tempête
A ſur vous éclaté, m'a fait tourner la tête;
A l'inſtant que j'ai vu Neptune ſur les eaux,
Et ſon Trident, monté deſſus ſes grands chevaux:
En effet, ſur le champ tous les noirs aquilons
Ont agité les flots pour nous couler à fonds.
Dans ce fâcheux moment, je me ſuis décidé
A ne ſauver que moi, ça été mon idée:
L'humide de la mer m'a tranſi en nageant;
Ainſi j'ai laiſſez-là les Lettres & l'argent,
Je n'ai rien ſauvé du tout; mais en récompenſe
Je ſuis trempé juſqu'aux os, & même je penſe
Que je ſerai heureux, ſi de cette infortune,
J'en ſuis quitte aujourd'hui pour quelque bon gros rhume:
La tempête m'a ſi tellement boulverſé,
Que je ne ſçais plus où la mer nous a pouſſés.

LE COMTE.

C'eſt dans Conſtantinople où nous ſommes jettés
Sans ſecours, & réduits à la mendicité
N'y étant point venu, je ne reconnois pas
Cette maiſon où nous avons porté nos pas:
Je n'ai l'eſprit frappé que de mon grand malheur,
D'être dans la Turquie accablé de douleur,
Et du moindre Bacha ſans avoir connoiſſance.
Mais, paix, j'entends quelqu'un, à ce que je me penſe.

SCENE II.

LE COMTE, M. DU PONT, UN EUNUQUE.

L'EUNUQUE.

JE ſuis chargé, Monſieur, d'un gros ſac de Louis
Qu'on m'a donné pour vous.

M. DU PONT.

J'en ſuis fort réjoui.

LE COMTE.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, infiniment;
Mais je ne prendrai point du tout votre préſent,
Que vous ne me diſiez qui eſt-ce auparavant,
Ne me connoiſſant pas, m'avance de l'argent.

L'EUNUQUE.

Je ne puis pas, Monſieur, même vous révéler
Ce ſecret; car on m'a défendu d'en parler;
Les intentions de celle qui vous l'envoie,
Eſt de vous procurer d'autres ſujets de joie:
Sçachant que vous avez beſoin très-promptement
De ſecours, je ſuis venu, & très-vîtement,
Ici proche, au Grand Cerf, préparer un repas;
C'eſt l'Auberge à main gauche, allez-y de ce pas,
Vous y trouverez ce qui vous eſt néceſſaire,
Pour après de tels maux tâcher de vous refaire.

LE COMTE.

Dans le moment préſent j'accepte avec plaiſir ;
Le ſac & le repos, eſt mon plus grand deſir ;
Et, ſi-tôt mon dîner ; vîte je reviendrai ;
Pour l'obligation ſçavoir à qui j'aurai.

SCENE III.

L'EUNUQUE, *ſeul.*

JE vais très-promptement courir en diligence ;
Inſtruire Roxane de cette vigilance
Avec laquelle j'ai ſon ordre exécuté.
Je la vois venir ; la voilà toute à portée.

SCENE IV.

ROXANE, NADINE, L'EUNUQUE.

ROXANE.

VITE, répondez-moi ; avez-vous promptement
Exécuté mon ordre & mon commandement ?

L'EUNUQUE.

Madame : oui, l'Étranger a le ſac accepté,
Et auſſi le dîner : il eſt ci à côté,
A l'Hôtel du Grand Cerf, à table je le crois ;
De plus, il m'a dit qu'il viendroit en cet endroit.

ROXANE.

Cela ſuffit : allez vîte vous informer ;
Et très-ſubtilement quel eſt cet Étranger ;
Et rendez-en-moi compte, & cela promptement,
Dedans mon cabinet, & très-exactement.

SCENE V.

ROXANE, NADINE.

ROXANE.

CHERE Nadine, il faut prendre tous les devants,
Pour ſçavoir qui ſont ces Étrangers arrivants :
La phyſionomie aſſurément du blond
M'intéreſſe très-fort ! Ah ! le joli garçon !
J'ai vu ſur mon balcon leur vaiſſeau s'accrocher ;
Malgré moi, ſur le champ, je n'ai pû m'empêcher
De faire des vœux pour ſa conſervation,
Pour avoir le plaiſir qu'il vînt dans ma maiſon.

NADINE.

Vous n'avez pas beſoin de vous inquiéter,
Madame, aucunement, ni de vous tourmenter ;
Car en très-bonne main ſont tous vos intérêts ;
L'Eunuque, qui en eſt chargé, je gagerois
Qu'il eſt actuellement tout-à-fait éclairci,
Pourquoi ces deux Meſſieurs ſont dans ce pays-ci.

ROXANE.

Il me ſurvient encore un ſujet d'embarras ;
C'eſt que cet Étranger, ſûrement, Turc n'eſt pas ;
Et j'appréhende fort que le Muphty mon pere
Ne veuille conſentir, car il eſt très-ſévere,
A notre mariage ; & pour moi, franchement,
Ce Monſieur-là me plaît très-fort certainement.

NADINE.

Sur ces articles-là repoſez-vous ſur moi :
D'un homme il eſt aiſé d'en faire un Turc, ma foi ;
Je ne doute pas que vos charmes à l'inſtant
Faſſent à l'Étranger deſirer le Turban.
Il n'y aura plus par-là de difficultés
Du côté du Muphty touchant vos volontés ;
Et ſi votre beau Blond en longueur nous tiroit,
Je ſçais bien le moyen qu'il y conſentiroit.

SCENE VI.

LE COMTE, M. DU PONT, ROXANE, NADINE.

LE COMTE.

ALLONS vîte, du Pont, & marchons à grands pas
Pour chercher ce Monſieur ; mais je ne le vois pas.
Meſdames, par hazard, n'auriez-vous pas vu
Un Monſieur en ce lieu, qui ne m'eſt pas connu ;
Mais qui m'a fait préſent d'un gros ſac de louis,

Et

Et je viens tout exprès pour m'informer de lui,
Qui un ſi beau bienfait a bien voulu me faire;
Car le remercier eſt mon plus grand affaire.

ROXANE.

Aucuns remercîmens à faire vous n'avez;
De ce ſac de louis diſpoſer vous pouvez,
Monſieur; & quand l'argent ſera tout dépenſé,
Vous n'en manquerez pas ſans être embarraſſé.

LE COMTE.

Je vois parfaitement, dans cette occaſion,
Que c'eſt à vous à qui j'ai l'obligation;
Certes, je vous promets, je ne ſçais pas comment
J'ai mérité de vous ce préſent ſi charmant;
Mais, Madame, daignez un peu me mettre à même
De vous témoigner ma reconnoiſſance extrême.

ROXANE.

Vous me faites, Monſieur, certes beaucoup d'honneur,
De me vouloir ici procurer ce bonheur:
Mais avant que de mettre un quelqu'un dans le cas,
Faut ſçavoir ce qu'il eſt, ou bien ce qu'il n'eſt pas.

LE COMTE.

Je ſuis Portugais, & par honneur Gentilhommé,
Sur un Vaiſſeau exprès j'ai ſorti de Liſbonne,
Afin de voyager; mais par un fâcheux ſort
Notre Vaiſſeau n'a pu nous conduire au port,
Il nous a plantés là au milieu des chemins,
Et nous avons fini le reſte avec nos mains;
Tout mon regret dedans ma tempête navale,

C'eſt que j'ai tout perdu, mes effets & ma malle,
Et ſans le bon ſecours que vous m'avez donné,
Madame, en arrivant, j'avois un pied de nez.

ROXANE.

J'ai vu de mes deux yeux ce ſubite malheur,
Et j'en ai ſur le champ pris beaucoup part, Monſieur;
Et puiſque vous ſortez d'une illuſtre naiſſance,
Vous pourrez aiſément, reſtant ici, je penſe,
Retrouver beaucoup plus, même bien au-delà
Du bien que vous avez perdu par ce ſort-là.

LE COMTE.

Je ne puis rien, Madame, eſpérer au-deſſus
De vos bontés pour moi-même, j'en ſuis confus:
Lorſque dans Liſbonne je ſerai retourné,
Envers vous m'acquitter ſera ma ſeule idée.

ROXANE.

Vous n'avez pas beſoin pour cela de Liſbonne,
Et vous pouvez payer de votre propre perſonne.

LE COMTE.

Madame, expliquez-vous un peu plus clairement;
Car pour moi ce diſcours je n'entends nullement.

ROXANE.

La premiere vertu parmi les Ottomans,
C'eſt, Monſieur, la franchiſe; & jamais on n'y ment:
Je ſuis vertueuſe, & j'oſe vous affirmer
Que majeure je ſuis, zélée à vous aimer;
Et que par conſéquent, Maitreſſe de mon choix,
Il ne tiendra qu'à vous de poſſéder ma foi.

LE COMTE.

Je ne ſçaurois, Madame, en de ſi beaux mo-
mens,
Aſſez vous témoigner tous les remercîmens
Que mérite une Dame digne de votre rang;
Mais je ne me ſens pas digne d'un ſi beau ſang,
Et il ſe paſſe en moi un combat qui me dit:
Cherchez galant ailleurs, j'en ſuis tout interdit.

ROXANE.

Je ſens parfaitement vos belles politeſſes,
Qu'elles ne ſont, Monſieur, que des traits de
fineſſes.
Et vous n'avez pour moi, certes, nulle amitié:
Parlez ſincérement; mais moi, j'ai la pitié
De vous recommander le ſecret important,
Que je viens, malgré moi, de vous faire à l'inſ-
tant.
Si vous en abuſez, vous pourriez, je vous jure,
Vous en bien repentir, c'eſt moi qui vous l'aſ-
ſure.
Je donne un bon quart-d'heure à vos réflexions,
Pour de vous en ſçavoir les dernieres raiſons.

SCENE VII.

LE COMTE, M. DU PONT.

LE COMTE.

AH ! parbleu, pour le coup je ſuis au déſeſpoir ;
Je crois qu'un Diable lit dedans tout ſon Grimoire,
Pour me déſeſperer. Depuis que j'ai quitté
Mon pere, ma Maitreſſe, & ma belle Cité,
Et ma patrie, hélas ! j'ai, du Pont, éprouvé
Tous les plus grands malheurs qui me ſont arrivés ;
Mais dûs-je en eſſuyer quantité de plus grands,
Chere Théodora, dans tous ces contre-temps,
Je ne puis me réſoudre à vous abandonner,
Et je vous aime trop pour une autre épouſer.
Je me trouve pourtant dans une circonſtance
Où jamais de ma vie on n'a été, je penſe ;
Il me prend un deſſein, de me précipiter
La tête devant, dans la mer, ſans héſiter.

M. DU PONT.

De grace, mon cher Comte, hélas ! raſſurez-vous :
Croyez-vous que le Ciel veut donc nous perdre tous ?
Sa colere ſur nous s'eſt aſſez témoignée ;
Mais ne jettons pas le manche après la coignée :

Il n'eſt donc queſtion qu'à trouver le moyen
De nous tirer du pied ces épines.

LE COMTE.

Eh bien!
Cherche-les ſi tu peux, je te donne ce ſoin;
Pour moi certainement j'y perds tout mon latin.

M. DU PONT.

Mademoiſelle Muphty de vous eſt amoureuſe,
Et veut vous épouſer en fille vertueuſe.
Si vous lui diſiez que vous êtes marié....

LE COMTE.

Fi donc; de la tromper, j'en ſerois mortifié.

M. DU PONT.

Eh bien! faites ſemblant, Monſieur, de l'épouſer.

LE COMTE.

A quoi penſes-tu? je ne veux pas l'abuſer.

M. DU PONT.

Je ne ſçais plus, Monſieur, quoi vous imaginer.

LE COMTE.

Paix: je l'entends venir; c'eſt pour me chagriner.

SCENE VIII.

ROXANE, NADINE, LE COMTE, M. DU PONT.

ROXANE.

EH bien ! Monſieur, avez-vous fait réflexion,
Et pris un parti ſur ma déclaration ?

LE COMTE.

Avant de vous quitter, je vous réponds, Madame,
J'avois pris mon parti au-dedans de mon ame.
Je ſuis, & vous promets, encore effarouché
De toutes les bontés dont vous m'avez touché ;
Je ſuis au déſeſpoir, en de ſi beaux momens,
De ne pas vous prouver par de vifs ſentimens,
Et par des marques de pure reconnoiſſance,
Ce qu'exigent de moi pareilles complaiſances.

ROXANE.

Je ſerois bien charmé, Monſieur, de vous parler,
Si vous le voulez bien, dans le particulier.

LE COMTE.

Obéiſſez, Nadine, à ce commandement,
Et vous, mon cher du Pont, quittez-moi un moment.

NADINE, *en s'en allant.*

Ce Monsieur me paroît faire bien des raisons;
Je m'en vais lui servir un plat de ma façon.

SCENE IX.

ROXANE, LE COMTE.

ROXANE.

JE ne suis nullement à présent étonnée,
De la résistance que vous m'avez donnée:
On vient de m'avertir qu'à une autre qu'à moi
Vous aviez à Lisbonne accordé votre foi.

LE COMTE.

Madame, il est bien vrai, pour une autre Beauté
Mon cœur & tous mes sens n'ont jamais résisté;
Je vous crois sûrement assez de sentiment,
Pour vouloir mépriser un amour si constant:
Si mon heureux destin m'avoit favorisé,
Que vous fussiez avant celle qui m'a blessé,
Je puis vous assûrer, & vous le protester,
D'une autre jamais on ne m'auroit vu tâter.
Malheureusement pour moi, vous ne l'êtes pas;
Voilà ce qui me fait ce sujet d'embarras.

ROXANE.

Sçachez, si je vous ai prodigué mes faveurs,
Ce n'est pas qu'il me manque assez d'adorateurs;
Puisque je les avois pour vous sacrifiés,
Vous ne m'auriez jamais, Monsieur, mortifiée
En me sacrifiant aussi votre Maitresse,

Pour vous ; dites-vous, ſeule, un objet de tendreſſe.
Je ſens parfaitement, que malheureuſement
J'obligeois un ingrat ; mais je crois ſûrement
Qu'un ſi atroce affront me ſera bien vengé
Par notre grand Prophete. Ah ! j'en ſuis enragée.

SCENE X.

ROXANE, LE COMTE, LE MUPHTY.

LE MUPHTY, *en colere.*

QUEL eſt l'audacieux, qui eſt aſſez hardi
Pour impertinemment ſe préſenter ici ?
Quel eſt le ſcélérat, qui d'un air effronté,
Dans le Palais de ma fille unique a tenté
D'entrer, & avec elle oſe ſeul ſe trouver ?
Malheureux que tu es ! tu vas me le payer !

LE COMTE.

Si c'eſt là un ſujet pour vous déſeſpérer,
Permettez-moi, Monſieur, ici vous déclarer,
Qu'ayant été conduit par le plus grand hazard,
J'ai entré dans ce lieu pour me mettre à l'écart,
Et je ne croyois point du tout avoir commis
Un ſi grand crime, & j'ai cru que c'étoit permis ;
Mais puiſqu'il me paroît que cela vous déplaît,
Je vais me retirer ſur le champ tout-à-fait.

LE MUPHTY.

Crois-tu, impertinent, que tes belles raiſons

Te pourront pour cela, ôter de mes mains? non.
Ignores-tu les loix, qui n'ont jamais permis
A tout mortel humain, pas même à un ami,
De quelque qualité & condition qu'il ſoit,
De ne mettre le pied, même le bout du doigt,
Dans les appartemens d'une fille; autrement
Il faut qu'il l'épouſe, ou bien qu'il meure à l'inſtant.

ROXANE.

Sur ces loix j'inſtruiſois, mon pere, l'Étranger:
Dans le même moment, je vous ai vu entrer.

LE COMTE.

Oui, Monſieur, & j'ai fait part à Mademoiſelle,
Quel étoit mon deſſein, & mon parti pour elle.

LE MUPHTY.

Eh bien! réponds, quelle eſt ta réſolution?
Épouſes-tu? meurs-tu? dis ta concluſion.

LE COMTE.

Ni l'un, ni l'autre, je ne conſentirai pas,
Et de pareils propos, Monſieur, ne tenez pas:
A Madame un motif m'empêche de m'unir,
Et j'aime trop à vivre auſſi, pour en mourir.

LE MUPHTY, *en fureur.*

Scélérat que tu es! que m'as-tu répondu?
Dieu des Mahométans! qu'ai-je donc entendu?
Infâme Portugais, ſi tu tarde un inſtant,
De ma fille épouſer, & prendre le turban,
C'en eſt fait de tes jours; &, dedans ma fureur,
De mon poignard je m'en vais te percer le cœur.

LE COMTE, *l'épée à la main.*

Prenez bien garde de mettte la main ſur moi;
Car de mon fer, pour ſûr, je vous perce, ma foi.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, & Monſieur DU PONT.

M. DU PONT, *l'épée à la main.*

QU'ENTENDS-JE ? Ah ! Ciel ! on veut aſſaſſiner mon Maître !
A la Garde ! z'au Guet ! ah ! ſcélérat ! ah ! traître !
Si tu ne te hâtes vîte de décamper,
Sur le champ, pour le ſûr, je vais t'aſſaſſiner.

LE MUPHTY.

Puiſque vous vous mettez donc deux pour m'inſulter,
Je vais, mes beaux Meſſieurs, dans l'inſtant vous montrer
De quel bois je me chauffe ; & vous, ſuivez mes pas,
Roxane ; entendez-vous ? quittez ces ſcélérats.

SCENE XII.

LE COMTE, M. DU PONT.

M. DU PONT.

DÉTESTABLE pays où nous ſommes réduits!
Qu'un Diable t'abîme, Roxane, & ton Muphty.
Oh les méchantes gens, que ceux de la Turquie!
Ils ſont encore pis que ceux de Barbarie.
Ma chere Théreſe, ſi vous ſçaviez hélas!
Notre chagrin cuiſant, & tous nos embarras;
Mais tenez, croyez-moi, profitons de l'argent
Qui nous reſte, & partons ſans dire adieu aux gens:
Pour nous en retourner, chez nous tout juſtement,
J'ai trouvé un Vaiſſeau il n'y a qu'un inſtant,
Qui à la voile alloit mettre certainement,
Je vous conſeille fort, Comte, profitons-en.

LE COMTE.

Je trouve ton conſeil, qui me paroît très-bon,
Je le ſuivrai avec d'autant plus de raiſon,
Que très-fort je m'ennuie après Théodora:
Parbleu! mon cher pere dira ce qu'il voudra:
Je ne crois pourtant pas qu'il ſe fâche du tout
De notre prompt retour, quand il ſçaura ſur-tout
Que, ſi j'avois reſté en ce lieu plus long-temps,
On m'auroit empalé bien ſûr certainement.

Fin du troiſiéme Acte.

acte quatrieme.

à Lisbonne.

SCENE PREMIERE.

THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

QUEL trouble ! quel chagrin vient donc m'abaſourdir !
Quelles frayeurs viennent tout-à-coup me ſaiſir !
Théreſe, tu ſçauras que je ſuis très-inquiette,
Au ſujet du Comte, que toujours je regrette ;
Et j'ai dedans l'eſprit plus de deux mille idées
Qui m'annoncent pour lui de triſtes deſtinées.
De plus, comme tu ſçais, il ne m'a pas écrit,
C'eſt en parti ce qui me tourmente l'eſprit.

THÉRESE.

Il ne faut pas, Madame, ainſi vous affliger,
En penſant ſur le Comte, & vous en déſoler :
Croyez que ſûrement l'heureuſe deſtinée
L'aura favoriſé d'une heureuſe arrivée.
J'oſe vous aſſurer, avec l'aide de Dieu,
Vous en aurez nouvelle aſſurément dans peu.

THÉODORA.

J'ai par ſurcroît de peine un pere inſupportable :
Je l'aſſure pour ſûr, je crois que c'eſt un Diable,
Pour vouloir m'obliger & me violenter,
Malgré mes volontés, à me faire épouſer
Monſieur Don Lavaros ; mais malgré tout cela,
Ma chere, je jure, il ne m'aura certes pas ;
Je ſouffrirois plutôt mille fois le trépas,
Qu'avec un tel objet m'unir. Quel embarras !

THÉRESE.

Chere Théodora, de grace calmez-vous :
Après bien du chagrin, dites-moi, après tout,
Reverrez-vous plutôt celui que vous aimez ?
Tenez, en moi-même, je lis votre penſée ;
Il faut faire ſemblant, en prolongeant le temps,
De vouloir l'épouſer ; &, dans ce contre-temps,
Si votre Bien-aimé, lui que vous ſouhaitez,
Arrivoit, dites-moi, quelle félicité !
Et ſi au contraire vous vous délamentez,
Par des chagrins cuiſans vous ſerez tourmentée.

THÉODORA.

Cela t'eſt bien aiſé, Théreſe, aſſurément,
De me conſoler par un pareil compliment !
Si tu ſentois comme moi.... Un petit moment ;
Voilà Don Lavaros, autre objet de tourment.

SCENE II.

DON LAVAROS, THÉODORA, THÉRESE.

DON LAVAROS, *d'un air gai.*

Bon jour, Théodora; eh bien! votre ſanté,
Eſt-elle également bonne que vous le ſouhaitez?
Qu'avez-vous, dites-moi? Quoi! vous êtes chagrine,
Et me faites ici une mauvaiſe mine!
Moi! qui venois avec une grande gaieté
Vous annoncer combien je me trouve enchanté;
Car, je viens de Monſieur votre pere; je vous jure
Avoir conſentement, certes je vous l'aſſure:
Je vous aſſure enfin, ce ſera pour demain,
Que j'aurai ce bonheur-là, rien n'eſt plus certain.

THÉODORA.

J'ai de l'étonnement, Monſieur, en ce moment,
Que vous hazardiez un pareil compliment.
Vous ſçavez pourtant bien, c'eſt inutilement
Que ſur moi vous comptez pour ſûr certainement.
Je ſuis même de plus, je vous jure, étonnée,
Que dans un tel deſſein votre flâme ait donné.
Ne vous ai-je pas fait des déclarations
Qui devoient brider vos belles intentions?
Je vous ai proteſté de ne pas épouſer

Nul autre que le Comte, & vous devez penſer
Qu'à nul autre qu'à lui l'on pourra m'engager;
Par ainſi, Monſieur, vous pouvez vous arranger.

DON LAVAROS.

Vous vous imaginez, je penſe, m'effrayer,
En voulant de l'hymen ſi fort vous éloigner;
Le Comte mon rival, dont vous me parlez tant,
N'eſt plus, je vous promets, de ce monde exiſtant,
Et par bonheur pour moi, il a, ſûr, fait naufrage.
Ainſi, Théodora, changez donc de langage;
Car dedans le Vaiſſeau, où il étoit parti,
Tout le monde, pour ſûr, eſt tout-à-fait péri;
Et Neptune a paru ſur les eaux en courroux,
Pour me favoriſer à être votre époux:
Perſuadez-vous bien que ces rapports vrais ſont;
Car ceux de la chaloupe après, pour ſûr, me l'ont:
Ils ont été les ſeuls, par un bonheur heureux,
Qui ont pu éviter cet accident fâcheux:
Chere Théodora, vous devez donc juger
Qu'avec moi maintenant il faut vous marier.

THÉODORA.

Ah! Dieu! qu'ai-je entendu? Quoi! vous n'exiſtez plus!
Hélas! mon cher Comte, je ne vous verrai plus!
Mon très-fidele ami, quoi donc! vous êtes mort!
L'objet de mes ſoupirs, & moi je vis encor!
Viens donc, Parque cruelle, arracher de mes yeux
Un torrent de larmes pour nous noyer tous deux.
Puiſque vous n'êtes plus, je vais auſſi courir
Tout au milieu des mers pour me faire engloutir.

THÉRESE.

Cher du Pont! hélas! vous êtes donc auſſi mort,
Puiſque du Comte vous avez eu le même ſort!
Que vais-je devenir ſans vous, mon cher Amant?
Loin de vous je ne peux plus vivre un ſeul moment.
Chere Théodora, que je vous plains ici,
D'avoir auſſi perdu le Comte votre ami!
Mais renfonçons nos pleurs: voilà quelqu'un qui vient;
C'eſt Monſieur Don Pedro, ceſſons notre entretien.

SCENE III.

DON PEDRO, THÉODORA, DON LAVAROS, THÉRESE.

DON PEDRO.

BON jour, Théodora; vous paroiſſez chagrine;
Je viens vous annoncer, car toujours je rumine,
Qu'envers le Comte je viens de me détracter
De ma parole, & je dois m'en féliciter;
Ceux de la chaloupe viennent de m'annoncer
Qu'il avoit par malheur été noyé ſur mer;
Je ſuis charmé, ma fille, en cette occaſion,
Que pour vous Lavaros ait l'inclination;
Je vais pour ce ſujet faire tout préparer,
Diſpoſez-vous, ma fille, à bien-tôt l'épouſer.

THÉODORA.

THÉODORA.

Si vous n'avez, mon pere, autre choſe à me dire,
Je vous prie inſtamment de ne pas m'étourdir,
Ni me violenter pour un pareil ſujet;
Pour ſûr je n'en veux pas, & je vous le promets;
Je reſterai plutôt toujours tout-à-fait fille,
Qu'avec un tel mari d'entrer dans ſa famille.

DON LAVAROS.

A de pareils diſcours vous aurez bien raiſon,
Cher Monſieur Don Pedro, certes, de tenir bon;
Car ayant un enfant, qui eſt ſi obſtiné,
Avec elle il faut prendre un ton déterminé:
Allons, Théodora, ne vous entêtez pas,
Conſentez, je vous prie, aux ordres du Papa.

THÉODORA.

Vous avez tort, Monſieur, de vous époumonner
Pour, par vos beaux diſcours, mon pere m'étonner.

DON PEDRO.

Si c'eſt, ma fille, ainſi que vous vous obſtinez,
Et à mes volontés ſi vous ne conſentez,
Je vous jure que je vous déshériterai,
Ou bien Don Lavaros ſûr vous épouſerez:
Je m'en vais de ce pas faire mon Teſtament,
Avec le Contrat de mariage à l'inſtant;
Et ſi vous ne ſignez promptement le ſecond,
Je ſigne le premier, pour vous faire l'affront:
Ne comptez plus jamais ſur ma protection;
Car je vous donnerai ma malédiction.

THÉODORA.

Quoi donc! mon cher pere, vous voulez me laiſſer!

Et à mon déſeſpoir voulez-vous me livrer ?

THÉRESE.

Chere Théodora, qu'allons-nous devenir ?
Sans pere & ſans amant, il vaut autant mourir.

SCENE IV.

THÉODORA, THÉRESE, DON LAVAROS.

DON LAVAROS.

EH bien ! Théodora, c'eſt pourtant à préſent
Que d'un pere il vous faut obéir promptement :
Autrement vous voyez dans quel triſte embarras....

THÉODORA.

Taiſez-vous, Lavaros, & ne me parlez pas.

DON LAVAROS.

Que vous ai-je donc fait pour me tarabuſter,
Et pour ne conſentir à vouloir m'épouſer ?
Croyez-vous que le Comte on ne peut remplacer ?
Pourquoi, Théodora, ainſi tant grimacer ?
J'eſpere cependant, qu'un jour vous ſentirez
Que, malgré vous, pour ſûr, vous y conſentirez.

THÉODORA.

Ne ceſſeras-tu pas, Tyran impitoyable,
De me perſécuter, comme une miſérable ?
Falloit-il que tu vîns augmenter mon tourment,

En voulant me forcer dans ce triſte moment ?
Malheureux que tu es ! ſans mon conſentement !
Je ſouffrirois plutôt mille morts à l'inſtant,
Que d'être unie à toi un moment ſeulement ;
Et pour te témoigner bien ſûr certainement,
Infâme que tu es ! que tu m'es odieux,
Tu verras bien-tôt mon deſſein de tes deux yeux.
Ma chere Théreſe, prête-moi ton couteau ;
L'on t'en rendra un qui ſera beaucoup plus beau.

THÉRESE.

Hélas ! Théodora, qu'en voulez-vous donc faire ?
Le voilà ; tenez, je n'oſe pas vous déplaire.

THÉODORA, *à elle-même.*

Allons, Théodora, ranime ton courage,
Et par cet inſtrument acheve donc ta rage :
Pourquoi héſites-tu ? Qu'as-tu qui te retient ?
Ouvre donc ce couteau, & de ta propre main
Perce-moi de cent coups ce cœur & ce beau ſein,
Pour lequel ſi long-temps tu as pris tant de ſoin.
Adieu, cher Comte, adieu, j'acheve mon deſſein.

THÉRESE.

A mon aide ! au ſecours ! arrêtez-lui le poing.

SCENE V.

LE COMTE, M. DU PONT, THÉODORA, THÉRESE, DON LAVAROS.

LE COMTE.

QUELS cris affreux viennent tout-à-coup m'obséder !
Ciel ! c'eſt Théodora qui veut ſe poignarder.
(*Il arrache le couteau.*)
Arrêtez, inhumaine : hélas ! qu'allez-vous faire ?
Comment ! chere beauté, vous voulez-vous défaire !
Une ſi belle main auroit eu le courage
D'enfoncer ce couteau dans ſon ſein ! quelle rage !
Malheureux inſtrument tu ne ſerviras pas,
Je jure, de ta vie, à ternir tant d'appas ;
Tu vas être caſſé.... Crac.... Chere Reine, hélas !
Quoi ! un inſtant plus tard, je perdois vos appas !
De grace, dites-moi, mon cœur, je vous ſupplie,
Qui pouvoit vous cauſer pareille frénéſie ?

THÉODORA.

Quoi ! cher Comte, c'eſt vous ? Ah ! que je ſuis heureuſe
De vous revoir ici ! Mais, j'en ſuis toute honteuſe ;

Je ne ſçaurois pourtant aſſez vous témoigner
Tous les remercîmens que j'ai à vous marquer,
De ſi heureuſement arriver ſur l'inſtant
Que par un déſeſpoir je mourois ſûrement;
C'eſt ce Don Lavaros qui m'a tant tourmentée,
Qu'il m'a dans cet excès de fureur excitée.
Si vous ſçaviez, hélas! ce qu'il m'a dit de vous,
Je ſuis bien ſûre que vous le roueriez de coups.
Comme vous avez vu, j'aimois bien mieux mourir,
Qu'à tous les beaux propos y vouloir conſentir.

LE COMTE.

Monſieur Don Lavaros, vous êtes donc l'Auteur
D'un ſi fâcheux deſſein? je vous crois trop de cœur
Pour ne pas accepter le juſte rendez-vous
Qu'à quatre pas d'ici je veux ſeul avec vous.

DON LAVAROS.

Je vous l'accepte, Comte, & certes d'un grand cœur:
Je m'en retirerai avec beaucoup d'honneur.
N'y manquez pas toujours: adieu, Théodora.
Comte, que je te plains! car tu y périras.

SCENE VI.

LE COMTE, M. DU PONT, THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

Quel ſuprême bonheur m'a donc favoriſé,
Mon cher Comte, aujourd'hui à vous avoir trouvé!
Quelle reconoiſſance aurai-je à vous donner?
Par quels tranſports joyeux vais-je vous témoigner
Le plaiſir extrême que moi-même je ſens,
De poſſéder celui qui captive mes ſens.
Je vous croyois péri au fin fond de la mer,
C'eſt ce qui me cauſoit un chagrin très-amer.

LE COMTE.

Ma Reine, il eſt bien vrai, que malheureuſement,
J'ai manqué de mourir par plus d'un accident;
Car deſſus le vaiſſeau où j'étois embarqué,
D'y périr, ſûrement, nous avons bien manqué.
Du Pont, & moi auſſi, nous ſauvant à la nage,
Avons heureuſement rencontré l'abordage.
Ce n'a pas été là le plus grand de nos maux.

THÉODORA.

Comment! cher Comte: quoi! tant de pareils travaux!

Déſobéiſſe ; ainſi j'en ſuis très-en colere :
Mais je penſe très-bien que ce n'eſt que pour vous
Qu'il m'a ainſi déplu ; j'en ſuis fort en courroux :
Même je ne ſçaurois aſſez vous reprocher
Votre façon d'agir, & très-fort m'en fâcher.

THÉODORA.

Vous avez tort, Monſieur, contre moi déclamer ;
Car, ſûr, vous n'avez rien du tout à me blâmer.
Sur Monſieur votre fils, j'oſe vous aſſurer
Que je ne ſçavois pas s'il devoit arriver :
Il m'a ſurpris très-fort, d'abord que je l'ai vu,
Et tout comme un éclair, vîte, il a diſparu :
Vous voyez donc par-là, Monſieur, certainement,
Qu'à tort contre moi vous vous fâchez ſûrement.

SCENE VIII.

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE, M. DU PONT.

M. DU PONT.

MON Dieu ! je n'en puis plus, je ſuis tout boulverſé !
Quel ſpectacle odieux ! je le crois trépaſſé !

RODRIGUES.

Eh bien ! qu'as-tu, du Pont ? qui te trouble ſi fort ?

Viens-tu ici pour nous épouvanter à tort ?
Bien vîte explique-moi, quel eſt donc le ſujet
De ton chagrin, & quel en peut être l'objet ?

M. DU PONT.

Je vous dirai, Monſieur, par un fâcheux hazard,
Le Comte a rencontré Lavaros à l'écart,
Et là, préciſément, ſe voulant une dent,
Ils ont, ſans héſiter, dégaîné ſur l'inſtant.
J'ai, pour m'y oppoſer, couru très-promptement ;
Mais ils m'ont défendu d'approcher nullement :
J'ai vu Don Lavaros, tous ſes deux yeux roulant,
Sur le Comte foncer d'un air étincelant ;
Mais d'un bras courageux, & toujours en vainqueur,
Le Comte faiſoit voir qu'il avoit bien du cœur ;
Parant une quarte, ferme comme un rocher,
D'une tierce à l'inſtant il l'a penſé toucher :
Lavaros lui a fait une feinte au poignet,
Le Comte, en la parant, la embroché tout net ;
J'ai vu Don Lavaros tout de ſon long tomber ;
Je jure, je n'ai pu m'empêcher de pleurer,
Et Monſieur votre fils, ne s'épouvantant pas,
A rengaîné ; moi j'ai décampé à grands pas.

RODRIGUES.

Quel fâcheux accident que tu m'as annoncé !
Mon fils dans Lavaros a ſa lame enfoncé.
Je penſois bien en moi, hélas ! Théodora,
Que vous m'expoſeriez à pareil embarras :
Vous êtes la cauſe, oui, de cette belle affaire,
Très-ſûr aſſurément, & je ne puis m'en taire.
Tant que je vivrai, je dirai qu'un pareil tour
N'eſt occaſionné que par ſon chien d'amour.
Il me faut, malgré tout, courir très-promptement

Pour tâcher d'obtenir grace ; car autrement
Que deviendroit mon fils, ſi malheureuſement
On l'arrêtoit ? Et pour moi quel affreux tourment !
Allons vîte, du Pont ; partons ſans plus tarder,
Et de ce pas au Roi je vais le demander.

SCENE IX.

THÉODORA, THÉRESE.

THÉRESE.

MADAME, enfuyons-nous de cet endroit ici,
Je cours promptement employer tous vos amis,
Pour la grace obtenir de votre cher Amant.
Partons, je vous ſupplie, & courons à l'inſtant.

THÉODORA.

Ton conſeil eſt très-bon, il faut l'exécuter,
Je dois pour ce héros ſans tarder tout tenter.

Fin du quatrième Acte.

Leſquels l'ont enchaîné, quoiqu'il ait bien crié,
Pour le livrer pour ſûr aux mains de la Juſtice.
Ça m'a ſaigné le cœur; pour lui, ah! quel ſupplice!

RODRIGUES.

Que vais-je faire? Ah Ciel! mon fils eſt arrêté!
Il vaudroit autant qu'un diable l'eût emporté!
Quoi! mon cher enfant, vous êtes empriſonné!
Ah! quel coup de poignard! Quelle triſte journée!
Vous êtes à préſent donc dans un noir cachot,
Les fers aux pieds, aux mains: que n'y ſuis-je plutôt?
Falloit-il donc, grand Dieu! qu'à la fin de mes jours
Un ſi fatal deſtin en terminât le cours.

M. DU PONT.

Eh! de grace, Monſieur! Eh! mais, je vous ſupplie,
Ne vous chagrinez pas: avez-vous donc envie,
En pleurant comme un veau, de vous déſeſpérer?
Appaiſez-vous un peu: j'entends quelqu'un entrer.

SCENE II.

RODRIGUES, M. DU PONT, DON PEDRO.

RODRIGUES.

QUoi! vous oſez ici paroître devant moi?
Il faudroit vous cacher, ſans demander pourquoi!
Indigne Don Pedro! Car depuis le moment
Que mon fils a connu, très-malheureuſement

Pour lui, Théodora, tous les malheurs, alors,
Ont dans ma famille pris naiſſance pour lors;
En voilà, pour mon fils, un qui eſt manifeſte:
Il eſt dans un cachot puant comme la peſte.
Il n'y ſeroit pas, ſi votre fille, en l'aimant,
Ne l'avoit pas fourré dans tous ces beaux draps blancs.

DON PEDRO.

Voulez-vous bien, Monſieur, tant ſoit peu vous calmer,
Et ne pas envers moi ſi fort vous déclamer?
Je n'aurois jamais cru qu'un homme d'un tel rang
Fût vif au point de ſe tant échauffer le ſang.
A la juſtice j'ai votre fils arraché;
Je me flattois que vous n'en ſeriez pas fâché.
Il eſt bien vrai, Monſieur, je l'ai fait arrêter,
Pour, de l'Inquiſiteur, & de ſes mains l'ôter;
Car dedans ma maiſon je l'avois fait mener.
Il eſt en ſûreté, comme bien vous penſez;
Mais puiſqu'il me paroît que cela vous tranſporte,
Si vous voulez, je m'en vais le mettre à la porte.

RODRIGUES.

Ah! Monſieur! point du tout! quel plaiſir inoui!
Quoi! mon fils eſt chez vous? j'en ſuis tout réjoui.
Par quels remercîmens vais-je vous témoigner
Les ſervices dont vous venez de me combler!
De grace, excuſez-moi, des mauvais traitemens
Que je vous ai donc faits auſſi injuſtement.
Je reconnois ma faute, & franchement j'avoue
Que j'avois tort ici de vous faire la moue.
Loin de vous haïr, je vous aime à la folie.
De mon enfant à vous ſeul je redois la vie;
Car toutes les raiſons que vous m'avez données,
Me paroiſſent, pour ſûr, fort bien imaginées.

SCENE III.

THÉODORA, *habillée en homme*, THÉRESE, RODRIGUES, M. DU PONT.

THÉODORA.

AH ! j'apperçois mon pere ! évitons donc ſes pas.
Ciel ! où me cacher, pour qu'il ne me voye pas ?

DON PEDRO.

Quel eſt donc ce Monſieur, qui ſe cache à mes yeux ?
C'eſt ma fille, je crois, déguiſée en ces lieux :
Qui eſt donc le ſujet qui me l'amene ici ?
Elle veut ſe cacher ! Mais voyons, parlons-lui.
Eh bien ! Théodora, que cherchez-vous donc là ?
Pourquoi vous déguiſer ? Quel eſt ce ſujet-là ?

THÉODORA.

Je ſuis découverte, & je ne puis m'en défendre !
Mon pere, vous ſçaurez, comme je viens d'apprendre,
Que l'Inquiſition faiſoit par-tout porter
Des ordres très-exprès, pour vouloir arrêter,
Même punir auſſi le Comte mon Amant.
En fille intrépide, je me ſuis à l'inſtant
Déguiſée en Guerrier, & je vais d'un grand cœur,
M'offrir, pour ce Héros, à cet Inquiſiteur.
Comme il n'eſt pas connu dedans ce Tribunal,
Je voudrois, par plaiſir, pour lui, ſouffrir le mal.

RODRIGUES.

Je ne puis trop ici, belle Dame, avouer,
Combien je ſuis touché, même vous en louer,
D'un ſi généreux trait; certes, je vous aſſure,
Il paſſera à la poſtérité future:
De plus, je vous dirai, que c'eſt à Don Pedro
Que mon fils doit la vie: il l'a fait, auſſi-tôt
Qu'il a ſçu ce malheur, conduire avec ardeur
En ſûreté chez lui: pour moi, quel grand bonheur!
Comme je ne ſçais pas, par quels remercîmens
Pouvoir lui temoigner ce ſervice obligeant;
Sinon, qu'en conſentant du meilleur de mon cœur,
Et ce ſera pour moi, certes, beaucoup d'honneur,
S'il veut bien que mon fils devienne votre époux;
Car depuis très-long-temps il en eſt très-jaloux.

DON PEDRO.

Ah! Monſieur Rodrigues, que je ſuis enchanté
Qu'en faveur de ma fille, un fils ſi ſouhaité,
Vous ſoyez aujourd'hui ſi prêt de m'accorder.
Dans mes tranſports je ſens mon cœur ſe débonder.

THÉODORA.

Par quel remercîment, vais-je, un ſi beau préſent,
Vous témoigner, Monſieur, d'un Comte ſi charmant?

RODRIGUES.

Allons, cher Don Pedro; partons, je vous ſupplie,
Pour annoncer au Roi que le Comte eſt en vie,
Et qu'il n'eſt pas livré, pour moi heureuſement,
A l'Inquiſition, dont je ſuis très-content.
Ses Lettres de graces faiſons vîte expédier,
Et préparer ce qu'il faut pour les marier.

DON PEDRO.

Je vous ſuis, Rodrigues; adieu, Théodora:

Nous allons revenir, ne vous ennuyez pas.

THÉODORA.

Je m'en vais m'amuſer à faire quelqu'emplette,
Et puis je reviendrai me mettre à ma toilette.

SCENE IV.

THÉRESE, M. DU PONT.

M. DU PONT.

QUE je ſuis enchanté! ah! ma chere Théreſe,
Que le Comte de ſe marier doit être aiſe!
Je ne puis pas aſſez te déclarer, ma foi,
La joie que ſa nôce imprime dedans moi;
Car ſi tu m'en crois, nous pourrons également
Nous marier auſſi ſans tarder un moment.

THÉRESE.

Du meilleur de mon cœur, cher du Pont, j'y conſens;
Je n'ai rien à redire à ton beau compliment,
Et pour mieux te prouver mon pur attachement,
Je m'en vais te quitter, pour aller vîtement
Chez Monſieur le Notaire, y faire, ſûr, dreſſer
Notre Contrat, afin d'auſſi nous marier.

M. DU PONT.

Si j'oſois te prier, de vouloir, en paſſant,
Ma chere amie, aller auſſi très-promptement
Avertir mon Baigneur, pour qu'il vînt de ce pas
Me friſer pour la nôce; il demeure à deux pas.

THÉRESE.

THÉRÈSE.

Je vais me tranſporter chez lui, certainement,
Et même l'engager de venir à l'inſtant.

SCENE V.

M. DU PONT, *ſeul.*

QUAND j'y penſe, parbleu, que de déſagrément!
Que de peines j'ai eu! dans combien de tourmens
Depuis fort peu de temps j'ai été expoſé!
Quand j'y penſe un moment, dans combien de penſées,
Mon cœur & mon eſprit ont dû ſe conſumer,
Quand je me ſuis trouvé au milieu de la mer,
Sans ſecours de perſonne, ami, parent, ni frere;
A la nage dans l'eau, ſans pouvoir gagner terre!
Quelle frayeur j'ai eu, lorſque j'ai apperçu
Ce Turc, avec mon Maître, ayant le poignard nu!
Enfin, quand je repenſe à toutes les traverſes
Qui me ſont arrivées, la tête me boulverſe.
Mais pour me diſſiper de tous ces accidens,
Il faut que je repenſe aux plaiſirs ſi charmans,
Que je m'en vais goûter: pour moi quels agrémens!
Quel ſuprême bonheur me ſaiſit à l'inſtant!
Le Comte va donc, par un hymen très-heureux,
Accomplir tous ſes vœux; & pour combler mes feux,
Je m'en vais aujourd'hui, avec lui, être uni

A ma chere Théreſe, auſſi-bien comme lui.
Je m'ennuye à préſent, après mon Perruquier;
Je voudrois bien le voir promptement arriver.

SCENE VI.

M. DU PONT, LE PERRUQUIER.

M. DU PONT.

AH! mon cher! je vous prie, ici m'accommoder,
Et dans le dernier goût, vîte vous dépêcher.
Avec Théreſe je m'en vais me marier;
Auſſi Théodora va le Comte épouſer.

LE PERRUQUIER.

Permettez-moi, Monſieur, de vous complimenter
Deſſus votre beau choix: je ne puis trop louer
L'adorable Beauté qui aura le bonheur
De poſſéder un cœur ſemblable à vous, Monſieur,
Si vous le voulez bien, je m'en vais vous friſer
Le mieux que je pourrai, j'oſe vous l'aſſurer.
Vous ne voulez pas être en aîle de pigeon,
Ni en rhinoceros?

M. DU PONT.

Je me moque du nom;
Je veux le dernier goût.

LE PERRUQUIER.

C'eſt en cabriolet:
Vous avez le goût bon; celui-là n'eſt pas laid.

Quand dans cette friſure un peu d'adreſſe regne,
C'eſt peut-être bien le plus joli coup de peigne
Que l'on ait jamais vu. Ça vous forme une bute....

M. DU PONT.

Tant mieux; mais dépêchez.

LE PERRUQUIER.

C'eſt fait dans la minute.

M. DU PONT.

Que dit-on de nouveau, Monſieur, dedans Lisbonne?

LE PERRUQUIER.

Monſieur, je vous dirai qu'un certain Gentilhomme
A malheureuſement par l'Inquiſition
Été conduit hier en priſon, ce dit-on:
Je n'ai pas encor pu en ſçavoir les raiſons;
Car on en parle de différentes façons.

(*Il paſſe M. du Pont au fer.*)

Notre Bourgeois auſſi nous a hier appris
Qu'on lui avoit dit que Port-Mahon étoit pris.

M. DU PONT, *en criant.*

Diable! finiſſez donc, en parlant de nouvelle,
Vous m'avez, par ma foi, brûlé toute l'oreille;
Le fichu mal-adroit, qu'avez-vous à trembler?
Avez-vous donc trop bu? car vous allez tomber.

LE PERRUQUIER.

Excuſez-moi, Monſieur, je ne ſçais pas pourquoi,
Je tremble: aſſurément, tout me tremble ſous moi.
Je ne ſçais pas non plus ſi c'eſt par viſion,

Je crois voir remuer la chambre & la maiſon.

M. DU PONT.

Ah ! Ciel ! cela eſt vrai : ah ! je m'en apperçois.
Je tremble & je frémis, pour le coup, je vous crois....
Grand Dieu ! la maiſon tombe, où vais-je me ſauver ?
Je n'en puis plus, Thereſe ; où vais-je me tourner ?
Mais je tremble par-tout, à ce coup c'eſt ici
Qu'il faut périr, ami, c'eſt bien ſûr aujourd'hui.
Falloit-il ſur le point que j'épouſe Thereſe,
Je me voye écraſé tout comme une punaiſe ?

LE PERRUQUIER.

J'apperçois un endroit propre à nous eſquiver,
Je vous conſeille fort avec moi vous ſauver.

(*Il ſe ſauve.*)

M. DU PONT.

Ah ! je le voudrois bien ; mais je n'oſe y paſſer ;
Car je vois des plâtres qui vont me fracaſſer.

SCENE VII.

(*Le fond du Théâtre tombe, on découvre la mer & un Vaiſſeau dans le port.*)

LE COMTE, RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE, M. DU PONT.

THÉODORA.

AH ! quel orage affreux ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

THÉRESE.

Hélas ! Madame ! j'en ſuis tremblante d'effroi.

THÉODORA.

Mais la chambre eſt tombée, & preſque ruinée :
Qui donc tel bacanal a occaſionné ?

RODRIGUES.

Madame, en vérité, je ne le comprends pas,
D'où a pu provenir un ſi cruel fracas.
J'oſe vous aſſurer que c'eſt quelque accident
Qui occaſionne ce déſaſtre récent.
Depuis aſſurément quatre-vingt-huit années,
Que dans Liſbonne mes jours ſe ſont écoulés,
Et jamais je n'ai vu pareil boulverſement ;
J'oſe vous le jurer, pour ſûr, certainement.
Pour moi, je vous réponds, j'en ſuis ſi fort troublé,
Que j'en ai tout le corps & le ſang accablé.

LE COMTE.

Chere Théodora, je crains pour vous ici.

THÉODORA.

Moi ! quand je penſe à vous, je crains pour vous auſſi.

LE COMTE.

Si malheureuſement le funeſte deſtin
Vous raviſſoit de moi, mon cœur : ah ! quel chagrin !
Seroit-il poſſible qu'après tant de tourment,
Vous périſſiez ici ſi malheureuſement ?

THÉODORA.

Si vous ſçaviez, Comte, de combien de ſoucis
Mon cœur & mon eſprit ſe trouvent tout tranſit ;

Si vous liſiez, hélas ! dans le fond de mon cœur,
Vous y découvririez un gouffre de douleur.
Quoi donc ! ſe pourroit-il, mon très-fidele ami,
Qu'un ſi fâcheux deſtin nous fît périr ici ?
Partons, cher Comte, allons, tâchons de nous
couler ;
Fuyons ; car j'apperçois les maiſons s'écrouler.

LE COMTE.

Hélas ! Théodora, je crains trop pour vos jours,
Pour vous laiſſer ici, ſans vous prêter ſecours.
J'approuve votre avis ; ſi j'oſois propoſer
De gagner la mer, ſans ici nous amuſer :
Voilà préciſément un Vaiſſeau dans le port,
Gagnons très-promptement, mon pere & vous, le bord.

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE, *tous trois enſemble.*

Avec un grand plaiſir tous nous y conſentons,
Et pour y arriver, très-ardemment courons.

LE COMTE.

Chere Théodora, je vais vous y porter.

M. DU PONT.

Théreſe, & moi auſſi, je veux t'y tranſporter.

(*Le reſte de la Scene eſt occupé par le Tremblement de Terre.*)

SCENE VIII.

M. DU PONT, *ſeul.*

AH! Ciel! qu'ai-je apperçu? Qu'ai-je vu de mes yeux!
Ah! quel embarquement! Et quel ſpectacle affreux!
Je tremble & je frémis, & je ſuis ſi ſaiſi,
Que je ne pourrai pas en faire le récit.
Non, je ne puis jamais exprimer par mes pleurs,
Le trouble & le chagrin qui cauſent mes douleurs.
O malheureux deſtin! ô fatale journée!
O dans quel déſeſpoir m'as-tu abandonné?
Théreſe & Rodrigues, Comte & Théodora,
Paroiſſez, de grace, ne me délaiſſez pas.
A peine êtes-vous donc montés dans le vaiſſeau,
Que je vous apperçois tout au milieu de l'eau.
Quand je veux avec vous la planche eſcalader,
D'un coup de vent je vois le vaiſſeau s'en aller.
Je fais ce que je peux pour pouvoir l'arrêter,
Mais je l'ai lâché; car il alloit m'emporter.
Je veux courir après dans cette conjoncture,
Je me ſens tout mouillé juſques à la ceinture;
Sur la terre les flots me forcent d'échouer,
Et je n'ai eu que le temps de me ſecouer.
Je cherche par-tout le Comte de mes deux yeux,
Je le voyois dans l'eau, puis après dans les Cieux;
Mais ſi loin qu'il n'étoit pas plus gros que le pouce,
Et toujours agité par de fortes ſecouſſes.

Je pleure & je gémis après le cher vaiſſeau,
Un grand vent qui ſouffloit, me narguant auſſi-tôt,
L'a approché de moi en l'élevant bien haut,
Et de-là juſqu'à terre il n'a fait qu'un ſeul ſaut.
J'ai couru à l'endroit où je l'ai vu tomber,
J'ai eu beau le chercher, & par-tout regarder,
Le vaiſſeau n'y étoit plus : mais un très-grand gouffre,
Qui pouſſoit une odeur toute pleine de ſouffre,
L'avoit mis tout au fond de ce malheureux trou ;
J'y aurois deſcendu, ſi j'avois ſçu par où.
Dans le même moment que Thérese j'appelle,
Moi qui deſirerois m'en aller avec elle,
Le trou s'eſt rebouché, & je ne l'ai plus vu.
Thérese ! où êtes-vous ? Je ne vous verrai plus,
Mon amour & mon cœur : pour le coup que je meure ;
Que n'ai-je donc auſſi péri à la même heure ?
Que ne puis-je fouiller au fin fond de ce trou,
Pour du moins pouvoir m'y enterrer avec vous ?
O ſort ! falloit-il donc qu'en un ſi doux moment,
Vous me raviſſiez la Maitreſſe avec l'Amant ?
Mais je reſſens encore un nouveau tremblement :
Je crains qu'en m'arrêtant en ce lieu plus longtemps,
Je n'y périſſe auſſi ; je m'en vais, ſi je peux,
Tâcher de me ſauver, m'éloignant de ce lieu.
En quelque endroit que j'aille, à pied ou en caroſſe,
Je me ſouviendrai du premier jour de ma nôce.

FIN.

ACTEURS.

MERCURE.

L'INTÉREST.

LA BANQUEROUTE.

FANCHON.

M. DAVID.

M. JACQUIN.

M. VENTREBLEU.

PHEDRE.

HIPPOLITE.

TAPINOIS.

ARLEQUIN.

LE TRIOMPHE DE L'INTÉREST, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Palais de Financier.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, *ſeul.*

C'Est ici le Palais que l'Intérêt habite,
Cette Idole du ſiécle à qui tout ſe ſoumet,
Qui fonde ſon pouvoir ſur l'équité proſcrite,
De tant de paſſions le mobile ſecret,

L'ame du monde enfin & la ſource maudite
De tout le mal qui s'y commet.
Que ces lambris dorés & que ces murs durables,
Que tous ces marbres que voilà
Ont écraſé de miſérables,
Pour bien loger ce monſtre-là!
Taiſons-nous, le voici lui-même qui s'avance.
Son aſpect m'éblouit, & ſon air d'opulence
A je ne ſais quoi d'impoſant;
Je le mépriſe en ſon abſence,
Mais je le reſpecte préſent.

SCENE II.

MERCURE, L'INTÉREST.

L'INTÉREST.

SAlut au Dieu Mercure;
Et par quelle aventure
Vient-il aujourd'hui dans ces lieux?

MERCURE.

Mes Confreres les Dieux,
(Je n'en excepte point le Maître du Tonnerre),
Sont à préſent ſi vieux,
Qu'ils ne me donnent plus nul emploi dans les Cieux,

Et j'en viens chercher ſur la Terre.
Vous gouvernez ſes habitans ;
J'ai cru ne pouvoir pas mieux faire
Que de venir chez vous exercer mes talens.

L'INTÉREST.

Un intrigant habile eſt toujours néceſſaire ;
Il eſt par-tout le bien venu.

MERCURE.

Que l'Intérêt eſt bien en France !
Je ne le vis jamais ſi gras, ni ſi dodu ;
Et le voilà, ma foi, vétu
En Héros de Finance.

L'INTÉREST.

Je n'ai point dans Paris de plus zélés ſujets ;
Ils ont bâti pour moi ce ſuperbe Palais.
Je ne ſaurois paroître avec plus de décence
Que ſous l'habit & l'apparence
Des plus grands Héros que je fais ;
Je le dois par raiſon & par reconnoiſſance.
Mais du Bourgogne exquis, dont j'ai bu largement,
La vapeur agréable
Me ſaiſit en ſortant de table :
Je vais dans ce fauteuil m'étendre doucement.
Cependant n'as-tu pas quelque conte à me dire ?
Inventes-en quelqu'un & tu m'obligeras ;
Car tu me feras rire,

Ou tu m'endormiras.

MERCURE.

Je vais lancer ſur vous quelque trait de ſatyre,
Et cela vous réveillera.

L'INTÉREST.

Oh ! tu perds le reſpect, & je t'arrête-là.
Je ſuis un Dieu que le monde révere ;
On ne m'offre jamais que l'encens le plus doux.

MERCURE.

Mais j'ai l'honneur d'être votre Confrere,
Je ſuis Dieu comme vous.

L'INTÉREST.

D'accord ; mais un Dieu miſérable
Ne vaut pas un mortel en fond.

MERCURE.

D'un Financier qui ſort de table,
Oh ! que voilà bien le jargon !

L'INTÉREST.

Quoi qu'il en ſoit, je hais la médiſance ;
Si tu veux être bien reçu,
Tais-toi ſur mon impertinence,
Et parle-moi de ma vertu.

MERCURE.

C'eſt m'ordonner de garder le ſilence,
Ou de mentir ſur un ſujet connu.

L'INTÉRÊT.

Eh! ments plutôt pour te rendre agréable.
Il eſt doux de ſe voir flatté;
J'aime mieux un menſonge aimable
Qu'une choquante vérité.

MERCURE.

Faiſons donc votre éloge ou faux ou véritable;
Vous comptez tous les Rois au rang de vos ſujets,
Et l'Univers eſt votre Empire:
Au gré de vos deſirs, vous ſavez le conduire;
Vous déclarez la guerre & vous donnez la paix.

L'INTÉRÊT.

C'eſt parler comme je déſire;
On ne peut mieux louer.

MERCURE.

N'en ſoyez pas plus vain;
Car mon encens critique
Fait moins votre panégyrique
Que le Procès du genre humain.

L'INTÉRÊT.

Eh! qu'importe, pourvu qu'il vante ma puiſſance?
Elle eſt au plus haut point; on n'écoute que moi,
Et tout, juſqu'au beau Sexe, eſt ſoumis à ma loi.
L'Honneur, ce fier rival qu'on vit jadis, en France,
Arrêter mes efforts & m'impoſer des fers,
N'eſt qu'un fantôme vain détruit par l'Opulence,

Et méconnu de l'Univers.

MERCURE.

Il n'eſt pas encor tems de chanter la victoire,
L'Honneur ſuivi de la Vertu,
Travaille à rétablir ſa gloire.
En arrivant, moi-même je l'ai vu
Qui raſſembloit ſes troupes diſperſées ;
Quoiqu'il ait fort peu de ſujets,
Craignez ſes forces ramaſſées ;
Il portera le feu juſques dans ce Palais.

L'INTÉREST.

Je brave un effort inutile.
Eh ! contre l'Intérêt que peut le foible Honneur ?
Il compte en vain ſur ſa valeur ;
Tout m'obéit en cette Ville.
Je cours mettre ſur pied mes bataillons nombreux.
Il ne lui reſte plus que quelques malheureux
Qui reſpectent ſon ombre.
Qu'il vienne, il va ſe voir accabler ſous le nombre.
Toi, cependant, ici tu n'as qu'à recevoir
Les mortels qui viendront révérer mon pouvoir,
Et me demander quelque grace.
Sers-moi de Subſtitut, & remplis bien ma place.

SCENE III.

MERCURE, *ſeul.*

S'Il faît marcher tous ſes Soldats
En de telles allarmes,
Que de Robes & de Rabats
Nous verrons ſous les armes !
Mais quel objet s'avance ? Ah ! le joli tendron !
Interrogeons un peu cette aimable perſonne.

SCENE IV.

MERCURE, FANCHON.

MERCURE.

BOn jour, ma petite Mignone.
Peut-on ſçavoir, s'il vous plaît, votre nom ?

FANCHON.

Fanchon eſt le nom qu'on me donne.

MERCURE.

Et votre état ?

FANCHON.

Griſette, qui n'a rien,
Dont le talent fait tout le bien;
En un mot une brune,
Qui veut faire fortune.
Je croi que vous m'entendez bien.

MERCURE.

En pareille conjoncture,
Vous ne pouviez, ſur ma foi,
Vous adreſſer mieux qu'à moi.

FANCHON

Qui donc êtes-vous?

MERCURE.

Mercure.

FANCHON.

Vous vous trompez, Seigneur,
Je veux faire fortune en tout bien, tout honneur;
J'ai de l'ambition, mais j'y joins la ſageſſe;
J'aſpire au plus haut rang qu'on puiſſe ſouhaiter;
Souvent on le peut acheter
Par quelques momens de foibleſſe;
Mais par le talent ſeul, je veux le mériter.

MERCURE.

Eh! quel eſt donc ce rang où vous voulez monter?

FANCHON.

Puiſqu'il faut expliquer le déſir qui me preſſe,

Je brûle d'être Princeſſe.

MERCURE.

De Théâtre, ſans doute?

FANCHON.

Oui. Voilà juſtement
L'objet de mon empreſſement.

MERCURE.

La Belle, en ce cas-là, votre grandeur rapide
Sera l'ouvrage d'un moment.
Dans peu vous allez être Iphigénie, Armide,
Cléopatre, Chimene, Hermione, Atalide,
Et ſous cent noms divers,
Remplir tour-à-tour ſur la ſcène
Tous les Trônes de l'Univers.
Bourgeoiſe le matin, & le ſoir Souveraine.

FANCHON.

Pourvû que je ſois Reine
Deux heures ſeulement
Trois ou quatre fois la ſemaine,
Il ne manquera rien à mon contentement.

MERCURE.

Eſt-ce pour l'Opéra que panche la balance?
Ou les Acteurs François ont-ils la préférence?
Quel Théâtre verra briller votre talent?

FANCHON.

Je veux me déclarer pour le plus opulent;

Comme l'Intérêt nous éclaire,
Je viens lui parler ſur cela,
C'eſt un Conſeiller néceſſaire,
Dont la lumiere m'inſtruira.

MERCURE.

Je le double ; & dans cette affaire
Mercure ſeul vous conduira,
Comme introducteur ordinaire
Des Princeſſes de l'Opéra.
Il l'eſt également de toutes les Infantes,
Dont le Théâtre ſeul ne borne pas le gain ;
Ainſi vous ne ſçauriez être en meilleure main.
La choſe eſt des plus importantes :
Peſons-la mûrement. A tout prendre, je crois
Qu'à la Troupe Françoiſe il faut donner le choix.
En voici les raiſons preſſantes,
Le Trône des Reines chantantes
Ne fut jamais rempli ſi dignement
Qu'il l'eſt préſentement.
Qui peut le diſputer à des voix ſi charmantes ?
Mais ſur le Théâtre François
Les places ſont vacantes,
Et les grands rôles n'y ſont faits
Que par les Confidentes.
Le ſérieux, autrefois ſi ſuivi,
Eſt à peu près joué comme on le joue ici.

FANCHON.

Je céde à des raiſons qui ſont ſi convaincantes,
Mon cœur pour les François panche préſentement;
Je veux qu'en paroiſſant
Le Parterre m'adore, & la Troupe me craigne.

MERCURE.

Profitez donc de l'interregne,
Saiſiſſez cet heureux inſtant,
Et donnez une Reine au Public qui l'attend.

FANCHON.

Si votre ſecours favorable
Secondoit mon effort;
Si j'obtenois un bien ſi déſirable,
Je ne changerois pas mes jours contre le ſort
D'une Princeſſe véritable.
D'une Actrice qui plaît
Je ſens tout l'avantage;
Je crois déjà goûter ce bonheur tel qu'il eſt,
Et mon eſprit s'en fait une flatteuſe image.
Les honneurs, les plaiſirs volent à mon paſſage,
Le Vieillard enchanté me comble de préſens,
Et ne peut trop payer les pleurs que je répands,
Tandis que l'aimable Jeuneſſe
Exalte par tout mes talens.

Dans cette favorable yvreſſe,
Je me vois dans les Cieux, je ſuis une Déeſſe,
Pour qui de tous côtés on fait fumer l'encens.
Au Théâtre (quelles délices !)
Sans ceſſe je reçois des applaudiſſemens,
Dans les foyers des complimens ;
Et ſans oublier les couliſſes,
Où l'on me conte cent douceurs.
Vous êtes, me dit l'un, la Reine des Actrices,
Et vous enlevez tous les cœurs.
Ah ! vous m'avez percé juſques au fond de l'ame,
Ajoute un autre tout en pleurs.
Fanchon, unique objet de mes vives ardeurs,
Vous m'attendriſſez trop, finiſſez, je me pâme,
S'écrie un petit Maître en ces inſtans flatteurs.
Grands Dieux ! quand elle ſonge à ce bonheur extrême,
Peu s'en faut que Fanchon ne ſe pâme elle-même.

MERCURE, *à part.*

Oh ! dans la paſſion qu'elle entre vivement !
Elle eſt grande Actrice vraiment,
Et j'en augure bien, ſi cela continue.

FANCHON.

Ce n'eſt pas tout ; lorſque je ſors de-là,
On ſe diſpute à qui m'aura :

Je ſuis en tous lieux bien reçue,
Et quand je paſſe dans la rue,
Chacun me montre au doigt : c'eſt elle, la voilà.
Pour comble de bonheur, je vivrai dans l'Hiſtoire ;
Après ma mort, on me célébrera,
Mille épitaphes on fera
Pour éterniſer ma mémoire.
Tout Paris les récitera,
Enſuite on les imprimera.
Ah ! quel plaiſir ! ah quelle gloire !
Il ſemble que j'y ſuis déjà.

MERCURE.

Commencez par jouir des plaiſirs de la vie,
Et ne vous preſſez pas
De goûter ceux qu'une folle manie
Peut vous promettre au-delà du trépas.
Mais revenons au point qui guide ici vos pas ;
Il faut bien des talens pour ſe voir applaudie ;
C'eſt peu que d'avoir des appas :
Le Théâtre demande une fille accomplie ;
Il faut à la figure, il faut à la beauté
Allier la nobleſſe avec la liberté ;
Poſſéder à la fois, mémoire, intelligence,
Voix, geſte, ſentiment, grace, goût, vérité,
Don des larmes, vivacité,
L'éloquence des yeux, & celle du ſilence.

FANCHON.

Il eſt encore un don par moi plus ſouhaité,
C'eſt ce je ne ſais quoi qui plaît ſans qu'on y penſe,
Plus puiſſant ſur les cœurs que toute la Science.
Ajoutez-y la qualité
Dont j'ai le plus beſoin en cette extrêmité.

MERCURE.

Quelle qualité donc!

FANCHON.

C'eſt cette confiance
Qui ſait faire valoir la médiocricité,
Et ſans qui le talent meurt dans l'obſcurité.
Il faut dans une Actrice une noble aſſûrance.

MERCURE.

Et dans les Spectateurs il faut de l'indulgence.

FANCHON.

C'eſt ce qui me ſoutient dans mon noble projet;
Je n'ai pas tous les dons peut-être qu'il faudroit:
Mais, pour les remplacer, je ſuis aſſez hardie,
Sous le maſque trompeur d'une humble modeſtie.
Pour peu que vous m'aidiez, vous & mes partiſans,
Allez, je ſaurai faire honneur à mes talens.
Un mérite commun, que ſuit la hardieſſe,

Que

Que ſoutient le manege & qu'exalte l'adreſſe,
Brille avec plus d'éclat qu'un mérite accompli ;
Qui craint de ſe produire & qui n'a point d'ami.
Mais à propos d'ami ; dans cette circonſtance,
Comme par le beſoin je me ſens arrêter,
Il m'en faut un qui m'aide à débuter,
Et qui, par conſéquent, nage dans l'opulence.

MERCURE.

Oh ! ſans aller plus loin, voici votre Héros ;
C'eſt un fameux Caiſſier qui vient fort à propos.
Il ne ſait rien, & de tout il ſe pique ;
C'eſt un original ſi grand
Et ſi fou de la Muſique,
Que ſouvent il parle en chantant
Sur le ton des Héros de l'Opéra Comique.

FANCHON.

Je ſaurai lui répondre & ſur le même ton :
C'eſt mon premier métier, & j'entends ce jargon.

SCENE IV.

MERCURE, FANCHON, M. JACQUIN.

MERCURE.

EST-ce Monſieur Jacquin qui paroît à ma vue?

M. JACQUIN.

C'eſt lui-même, Seigneur, c'eſt lui qui vous ſalue:
Je viens remercier
L'Intérêt, qui m'a fait Caiſſier.

AIR: *Ah! qu'il fait bon là.* Noté. N°. 2.

Qu'avoir une caiſſe
Eſt un bon métier!
Ah! j'ai de l'eſpece
Tant à manier,
Que je ne ſai plus qu'en faire,
Laire,
Lon, lan, la,
Que je ne ſai plus qu'en faire.
Ah! qu'il fait bon là!

MERCURE, *parodiant le réfrain & montrant Fanchon.*

Voici pour vous en défaire,

Laire,
Lon, lan, la,
Voici pour vous en défaire.

FANCHON, *à part.*

Ah! qu'il fait bon là!

M. JACQUIN.

AIR : *Tuton.....* Noté. N°. 2.

Ah! bon jour brunette aux yeux doux;
Dès ce moment le voulez-vous
Que je vous entretienne?
Tu, tu,
Quel œil bien fendu!
Ton, ton:
L'aimable bouchon!
Jamais un tendron
Ne parut si mignon.
Le joli chignon!
Tutaine,
Tuton,
Tutaine.

FANCHON.

AIR : *Ah! qu'il y va gaiment.* Noté. N°. 3.

C'eſt débuter fort joliment,
Ah! qu'il y va gaiment!

MERCURE.

Monſieur vous croit déjà vraiment
Une Reine de couliſſe.
Ah! qu'il y va, belle Actrice,
Ah! qu'il y va gaiment!

M. JACQUIN.

AIR : *Qu'un mari ſoit pulmonique.* Noté. N°. 4.

Vous aurez bon équipage
En femme du haut étage;
Des bijoux, de l'or, en voilà,
Tira lire, lire liron fa,
Tira li, la ri ra liron fa;
J'en ai ma poche pleine,
Tout le long de la ſemaine,
On vous en donnera,
Tira li, la liron fa,
Tira li, la liron fa.

MERCURE, *chante.* Noté. N°. 5.

Allez, mignons de ruelles,
Rengaînez votre jargon,
(*Il déclame.*)
Mais je parle l'Argot du Théâtre Lyrique,
C'eſt un mal qui ſe communique;
Pour quelques momens prêtons-nous
A cette eſpece de manie;
Pour ne pas rompre l'harmonie,

Le Sage doit parler le langage des foux.

Il reprend ſon chant.

Allez, mignons de ruelles,
Rengaînez votre jargon.
Pour vaincre les plus cruelles,
Voilà le ſublime ton :
C'eſt ainſi qu'on prend les Belles,
Lon, lan, la,
O gué, lon, la.

FANCHON, *déclame.*

Vous ſuivez trop, Seigneur, l'ardeur qui vous agite.
Telle que je parois, je penſe noblement ;
Je veux un protecteur & non pas un amant.

MERCURE, *à part.*

Ah ! la petite hypocrite !

M. JACQUIN.

Bon ! vous diſputez ſur les noms ?

MERCURE.

Mademoiſelle a ſes raiſons :
Sur le point d'orner la ſcene,
Dans le Fauxbourg Saint Germain,
Elle doit parler en Reine,
Et juſqu'au moindre terme, anoblir tout enfin.
La préſence d'un tiers gêne d'ailleurs ſon ame ;
Je vais vous laiſſer ſeuls expliquer votre flamme.

(Il s'en va.)

SCENE V.

M. JACQUIN, FANCHON.

M. JACQUIN.

AIR : *Je ne ſaurois.* Noté. N°. 6.

S'IL faut jouer une piéce,
Ne l'a jouons qu'à huis clos.
Là, vous ſerez ma Princeſſe,
Je ſerai votre Héros.

FANCHON.

Je ne ſaurois.

M. JACQUIN.

Ne ſoyez que ma maîtreſſe.

FANCHON.

J'en mourrois.

(*Elle continue.*) AIR.

Je prétends de mon jeu faire admirer ſans ceſſe,
La beauté,
Et joignant aux talens une exacte ſageſſe.....

M. JACQUIN.

La rareté.

FANCHON.

Exciter doublement, unique en mon eſpece,

La curioſité.

(*Elle déclame.*)

Oui, Fanchon au public veut plaire uniquement.

M. JACQUIN.

AIR : *Dans nos bois il y a un Hérmite.* Noté. N°. 7.

Rien qu'à lui ſeul! ah! le pénible ouvrage,
Avec tant d'agrément!

FANCHON.

On peut, Monſieur, attirer ſon ſuffrage,
Et vivre ſagement.

M. JACQIN.

Pour une Actrice, ah! le ſot perſonnage!

FANCHON.

Je veux être ſage,
Moi,
Je veux être ſage.

M. JACQUIN, AIR Noté. N°. 8.

Vous prendrez au moins des bijoux:
Dites, la belle, le voulez-vous?
Je vous le demande à genoux
Que je vous enrichiſſe;
Dites, la belle, le voulez-vous,
Que je vous faſſe Actrice?

FANCHON, *déclamant.*

Vous pouvez en Héros qui ſoulage mes peines,
Me verſer vos faveurs ſans attendre des miennes.

(*Vivement.*)

Et je les recevrai, mais d'un cœur, mais d'un front

(*Froidement.*)

Qui vous feront juger...., de mon reſpect profond.

M. JACQUIN.

Qu'elle déclame bien! que de feu! que de grace!
Accordez-moi, ma Reine, encore une autre grace;
Préférez l'Opéra, j'idolâtre le chant,
Même ſans m'y connoître.
Le Théâtre François eſt d'ailleurs indigent.

FANCHON.

En ce cas vous êtes le maître,
Car j'ai l'un & l'autre talent:
Me voilà prête à chanter ſur le champ.

AIR *Parodié. Carnaval & la Folie.*

Qu'en ces lieux chacun chante;
Que l'écho chante avec nous.
Fanchon plaît, ſa voix enchante,
Il n'eſt point de ſon plus doux.
Fiers Héros de Comédie,
Voyez-là d'un œil jaloux;
Elle eſt, malgré l'harmonie,
Plus Actrice que vous tous.

M. JACQUIN.

Ah! mon ame eſt ravie.

(Il chante.)

AIR : *Bacchus laiſſez-moi ſoupirer. Du Carnaval & la Folie.* Noté. N. 9.

Pour vous que je vais ſoupirer !
A vous que je vais boire !
Vos talens forceront tous les yeux à pleurer ;
Ils ſont trop ſûrs d'emporter la victoire ;
Je cours dans tout Paris ; je cours les célébrer :
Pour hâter nos plaiſirs, je vais hâter leur gloire.
Pour vous que je vais ſoupirer !
A vous que je vais boire !

(Il déclame.)

Mais venez avec moi vous-même vous montrer ;
Un mot de votre bouche aura plus de puiſſance ;
Un ſeul regard de vos yeux ſéduiſans
Vous feront plus de partiſans
Que ne fera mon éloquence.

FANCHON.

Eh ! puis-je me montrer en cet état, Seigneur,
Sans ornement & ſans parure,
Sans un ſeul diamant qui brille en ma coëfure ?
Fanchon vous feroit déshonneur.

M. JACQUIN.

Venez, Princeſſe fortunée,
Des plus riches brillans vous allez être ornée ;
Pour premier gage & pour garant certain

De mes ardeurs parfaites,
Prenez ce diamant; qu'il pare votre main.

FANCHON.

Eſt-ce un préſent que vous me faites?

M. JACQUIN.

Prenez toujours, prenez ſans plus tarder.

FANCHON, *à part.*

Qu'il ne s'aviſe pas de le redemander.

(Elle chante.)

AIR: *Mariez, mariez-moi.* Noté. N°. 10.

Menez Fanchon maintenant
Chez tous les gens d'importance,
Pour leur faire un compliment,
Et briguer leur indulgence,
Promenez, promenez, promenez-la;
Faites bien de la dépenſe;
Promenez, promenez, promenez-la,
Et chacun l'applaudira.

M. JACQUIN, *répete.*

Promenons, promenons-la,
Et chacun l'applaudira.

SCENE VI.

MERCURE, M. JACQUIN, FANCHON.

MERCURE.

JE vois à l'air dont vous quittez ces lieux,
Que vous êtes d'accord tous deux.

M. JACQUIN.

AIR : *Le Tambourineur.* Noté N°. 11.

Malgré de juſtes allarmes,
Mon cœur lui rend les armes;
Je vais aſſembler l'eſcadron,
Et pretin tin, pretan, tambouriner ſes charmes,
Et pretin tin, pretan tan,
Rite, rita plan,
Pretan, tambouriner ſon nom.

MERCURE.

AIR : *Il étoit trois filles.* Noté N°. 12.

A la débutante
Il faut du ſoutien;
D'une brigue ardente
L'aide fait du bien.
Qu'on me la claque, claque,
Qu'on me la claque bien.

M. Jacquin & Fanchon ſortent.

SCENE VII.

MERCURE, M. DAVID, *entrant d'un air effrayé, une caſſette à la main.*

MERCURE.

QUI vous fait donc courir ſi vîte?

M. DAVID.

C'eſt le preſſant danger
Où l'Intérêt m'a ſu plonger;
Et je viens, dans le fond du Palais qu'il habite,
Le prier de me protéger.

MERCURE.

Quel mortel êtes-vous?

M. DAVID.

Un habitant du monde,
Dont le nom eſt connu ſur la terre & ſur l'onde,
Commerçant de profeſſion
Et Juif de nation.
Par une triſte circonſtance
Je me vois riche & pauvre en même tems,
Riche de ſix cens mille francs,
Que dans ce coffre-là je tiens en ma puiſſance,
Et pauvre de trois millions

Que je n'ai pu payer à l'échéance,
Et qui font qu'aujourd'hui je crains les eſpions.
D'effroi, dans ce moment, je ſens mon ame atteinte.
Ah! Monſieur, en vous j'apperçoi.....

MERCURE.

Quoi?

M. DAVID.

Puis-je en bonne foi.....

MERCURE.

Quoi? parlez. Quoi?

M. DAVID.

Vous avouer ma crainte?
Dites-moi.....

MERCURE.

Quoi, morbleu? quoi donc? explique-toi?
Pour la troiſieme fois, quoi, quoi?

M. DAVID.

Excuſez ma frayeur & parlez-moi ſans feinte.
Dites-moi quel eſt votre emploi?
Vous m'obſervez. Je voi.....
Ah! porteur de contrainte,
Vous êtes, je croi.

MERCURE.

Moi!
Tu me fais trop d'honneur; je ris de ta penſée.

Pour un bâton d'Exempt.
Prends-tu mon Caducée ?
La peur te trouble en ce moment ;
D'un Alguaſil ai-je bien la figure ?
Ouvre les yeux ; je ſuis Mercure.
Va, ceſſe d'avoir le friſſon ;
Que mon nom te raſſure ;
Je protege tout fripon,
Ainſi je ſuis ton patron.

M. DAVID.

Pardon, je change de langage,
Et ce dernier diſcours rappelle mon courage.
Généreux protecteur de tous les intrigans,
Dieu fertile en expédiens,
Dans mon preſſant malheur, que votre eſprit m'éclaire !
Pour fruſtrer mes créanciers
Des trois quarts de leurs deniers,
Dites-moi comment faire ?

MERCURE.

Attendez, Mercure connoît
Une Dame dont l'art peut vous tirer d'affaire.
Banqueroute eſt ſon nom, & c'eſt chez l'Intérêt
Que la Donzelle fait ſon ſéjour ordinaire.
Je vais vous préſenter : la voici qui paroît.

M. DAVID.

Ah ! dans ſon négligé que je la trouve belle !
Elle a certain attrait qui m'attire vers elle.

MERCURE.

Vous êtes faits pour vous aimer tous deux.

SCENE VIII.

MERCURE, M. DAVID, LA BANQUEROUTE.

MERCURE.

DE tout commerce frauduleux,
Puiſſante Protectrice,
Prêtez votre ſecours propice
A ce Juif malheureux
Que pourſuit la fureur des créanciers nombreux.

LA BANQUEROUTE.

Je le prends ſous ma ſauve-garde ;
Entre mes favoris fameux
J'ai toujours compté les Hébreux :
Avec diſtinction toujours je les regarde.
(*à M. David.*)
Raſſure-toi. Mon nom fait la terreur
Du créancier que j'accable ;
Ma main prompte & ſecourable

Enrichit le débiteur.
On ne fait jamais la route
Que je prends pour le cacher,
Et je forme une redoute
Dont on ne peut approcher.
En ma perſonne enfin tu vois la Banqueroute,
Inviſible en partant & brillante au retour,
Le fléau du commerce & l'appui tour à tour.

M. DAVID.

Mâdame, vous avez tellement l'art de plaire,
Et vos attraits ſont ſi piquans,
Qu'à faire banqueroute ils invitent les gens;
Je la ferois encore, ſi j'avois à la faire,
En dépit des Archers, en dépit des Exempts
Qui Pourroient me pourſuivre;
Et ce ſeroit uniquement
Pour avoir, en diſparoiſſant,
Le plaiſir de vous ſuivre.

MERCURE.

Je n'aurois jamais cru qu'un Juif fût ſi galant.

LA BANQUEROUTE.

Seigneur, il n'eſt pas ſurprenant
Qu'il trouve ma perſonne aimable;
L'Intérêt à ſes yeux doit me rendre agréable;
Pour ſes pareils, c'eſt un fard excellent,
Dès qu'on leur eſt utile, on leur plaît ſûrement.

M. DAVID.

M. DAVID

Non, vous me plaiſez par vous-même ;
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
Avec mon cœur voilà tout mon argent.

LA BANQUEROUTE.

Va, tu ne riſques rien en me le remettant.
Je ne ſuis pas de ces femmes traîtreſſes,
Qui mettent tous leurs ſoins & toutes leurs adreſſes
A ruiner les gens qu'elles ont enchaînés :
Au contraire, je mets mon art & mes fineſſes
A rétablir le ſort des mortels ruinés.
Loin de les diſſiper j'augmente leurs richeſſes ;
Je ſuis bonne à l'uſer : plus tu me connoîtras,
Plus je te paroîtrai digne de tes tendreſſes ;
Et trop charmé d'avoir ſuivi mes pas,
Plus d'une fois à moi tu reviendras.
Pour entrer riche au port il te faut trois naufrages ;
Le premier te remettra,
Le ſecond t'engraiſſera,
Le dernier te mettant au-deſſus des orages,
A jamais t'enrichira.

M. DAVID.

A vous aveuglément votre eſclave ſe livre ;
Et juſqu'au bout du monde il eſt prêt à vous ſuivre.

LA BANQUEROUTE.

Partons vîte ; le tems nous eſt cher aujour'hui ;
Pour triompher, la fuite eſt néceſſaire ;
Il faut qu'un contrat ſalutaire
T'aſſure les deniers d'autrui.
C'eſt là le dernier trait de notre ſavoir faire ;
C'eſt mon chef-d'œuvre enfin.
Comme l'aſtre éclatant qui brille ſur la terre,
Tu vas, après l'orage & le tonnerre,
Reparoître ici plus ſerein.

M. DAVID.

Après une telle aſſurance,
Et muni largement de ce riche métal,
Je vais partir plein d'eſpérance.

MERCURE.

Dieu vous garde de mal.

LA BANQUEROUTE, *chante.*

AIR.

Suis-moi ſans autre forme ;
Emportons ces deniers :
Attendez-nous ſous l'orme,
Meſſieurs les créanciers.

(*Elle ſort avec M. David.*)

SCENE IX.

MERCURE, PHEDRE, HIPPOLITE.

PHEDRE, *d'un ton tragique.*

OUI, Prince, je prétends rompre notre lien;

HIPPOLITE.

Non. Pour y consentir j'aime trop votre bien;
Je veux que l'Intérêt le confirme lui-même.

PHEDRE.

Et je viens implorer sa puissance suprême.

HIPPOLITE, *montrant Phedre.*

Conservez-moi ma femme & son bien précieux.

PHEDRE.

Seigneur, délivrez-moi d'un époux odieux.

HIPPOLITE.

Elle m'a recherché.

PHEDRE.

Seigneur, il m'a séduite.

HIPPOLITE.

Ecoutez ma défense.

PHEDRE.

Approuvez ma poursuite;

MERCURE.

Parlez l'un après l'autre, ou taiſez-vous tous deux.

PHEDRE.

Rompez mon hyménée, il le faut, je le veux.

MERCURE.

Madame, vous parlez dans votre humeur hautaine,
D'un ton bien abſolu.

PHEDRE.

Je parle en ſouveraine,
En Princeſſe outragée & qui vient aujourd'hui,
Contre un indigne époux, implorer votre appui.
Soyez ſenſible aux pleurs d'une Reine douairiere,
Qui du commandement deſcend à la priere.
Que mes cris éclatans, que ma vive douleur....

MERCURE, *ſur le même ton.*

Vous me percez l'oreille en me fendant le cœur:
Finiſſez, grande Reine,
Finiſſez des hoquets qui me font trop de peine;
Dites-moi vos raiſons, & treve de clameur.

PHEDRE,

Puiſque dans mes ſanglots votre pitié m'arrête,
Et que les grands éclats vous ébranlent la tête,
Je vais d'un ton plus doux toucher le point fatal.

MERCURE.

Parlez, je vous entends; voici mon tribunal.

PHEDRE.

Jadis j'ai fait fleurir l'Empire Dramatique.

MERCURE.

Votre regne eſt paſſé, point de panégyrique :
Venez au fait.

PHEDRE.

Eh bien ! ce petit Prince ingrat,
Hais des Grands, du Peuple & rebut de l'Etat,
Vint s'offrir à mes yeux dans ſon ſort déplorable,
Et Phedre lui tendit une main ſecourable.
Sur les cœurs généreux que ne peut la pitié ?
Je la pouſſai trop loin, je devins ſa moitié.
Que dis-je ? je le fis maître de ma richeſſe.
Ah ! devois-je compter ſur l'aveugle jeuneſſe ?
Dès que de mes tréſors il ſe vit poſſeſſeur,
De mille objets nouveaux il fut l'adorateur ;
Mon cœur de ſon amour ne reçut plus de preuves,
Et, mon époux vivant, je me vis enfin veuve.
Avare de tendreſſe, il prodigue mon or ;
Pour ſe faire haïr il le diſſipe encor,
Et brillant dans un char comme dans un nuage,
Il excite les cris du public qu'il outrage.
Il a tant fait enfin, par tous ſes vains éclats,
Qu'il s'eſt vu juſtement bannir de nos Etats.
Il eſt puni par là de ſon ingratitude,
Mais il mérite encor un châtiment plus rude.

Seigneur, que l'Intérêt rompe dans ce moment
Un hymen que j'ai fait contre ſon ſentiment.
D'un bien qu'il chérit ſeul, privez ſon avarice.
Oui, ma gloire le veut comme votre juſtice;
Je ne puis plus, ſans honte, avouer pour mari
Un Infant malheureux que l'exil a flétri:
Et qui, puiſqu'à me plaindre il a forcé ma bouche,
N'a pas du moindre gage honoré notre couche.

MERCURE.

Qu'Hippolite réponde, ainſi que défendeur.

HIPPOLITE.

C'eſt ce qu'en peu de mots je vais faire, Seigneur.
Phedre ſe plaint qu'étant pour elle ſans tendreſſe,
Mon cœur diſſipe ailleurs ſon bien & ma jeuneſſe;
Mais elle doit s'en prendre à ſes tranſports jaloux.
Que dis-je? a-t-elle cru qu'un Héros tel que nous,
Jeune & dans l'âge ardent où le plaiſir l'appelle,
Paſſeroit triſtement tous ſes jours auprès d'elle?
Non, pour tant de conſtance on a trop d'agrémens.
A cent plaiſirs divers je dois tous mes momens.
Le bal, le jeu, la table, en ont une partie;
Autrefois ma fureur étoit la Comédie;
De mes heures toujours elle avoit la moitié.

MERCURE.

C'eſt-là de votre tems le plus mal employé.

HIPPOLITE.

J'ai vécu, j'en conviens, en Héros petit-maître ;
Mais, Seigneur, à mon âge eſt-ce un crime de l'être?
On dit que dans un char tous les jours je parois ;
Eh! pour marcher à pied les Infans ſont-ils faits ?
Sont-ce-là des raiſons pour rompre un hyménée,
L'ouvrage de ſon choix, & de plus d'une année ?
Je ſuis, ajoute-t-elle, un malheureux banni,
Indigne déſormais d'être avec elle uni :
De quel front, & comment oſe-t-elle le dire,
Elle, dont la fureur m'a ſeule fait proſcrire ?
Et de quelque façon que m'ait banni l'Etat,
Le ſuis-je de ſon lit pour l'être du Sénat ?
Elle s'en prend à moi, Reine ſexagenaire,
De la douleur qu'elle a de ne pas être mere.
Des miracles pareils, pour conclure en deux mots,
Sont réſervés aux Dieux & paſſent le Héros.
Puniſſez-là, Seigneur, par un arrêt ſévere,
Et confirmez un nœud que vous m'avez fait faire.
(*A part, en donnant à Mercure une bourſe pleine d'or.*)
Voilà pour augmenter la force de mes droits.

MERCURE, *bas, en la prenant.*

Auprès de l'Intérêt ce moyen a du poids.
(*Haut.*)
Malgré la haute ſuffiſance

D'Hippolite, Prince mineur,
Attendu qu'aujourd'hui ſon droit eſt le meilleur,
L'Intérêt, qui pour lui fait pancher la balance,
Déclare l'hymen bon
Comme étant fait de ſa façon :
D'avoir un héritier, lui-même le diſpenſe.
Pour punir Phedre en même tems,
De n'avoir à ſon âge
Ecouté que l'amour volage,
Il la condamne à payer les dépens.

PHEDRE.

O rage ! ô déſeſpoir ! ô vieilleſſe ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Pour garder un époux qui rit de mon affront,
Et dont je ne puis plus faire rougir le front ?
Mais, traître, ne crois pas qu'une injuſte ſentence
Arrête un ſeul moment le cours de ma vengeance,
J'irai porter ma plainte au bout de l'univers ;
Je paſſerai les monts, traverſerai les mers ;
Les airs retentiront de mes cris lamentables,
Mais où vont m'égarer mes douleurs pitoyables ?
Ne portons pas ſi loin ma fureur aujourd'hui :
Courons à la chicane, implorons ſon appui,
Qu'elle ſeconde enfin la rage qui m'anime,
Et m'ôte le fardeau d'un époux légitime.
Va, perfide, il ſera beaucoup plus doux pour moi

De mourir en plaidant, que de vivre avec toi.

HIPPOLITE.

On m'assure mon bien en m'assurant ma femme ;
Je ne vous quitte point, Princesse de mon ame-
(*Il la suit.*)

SCENE X.

MERCURE, *seul*

POur défendre ses droits
Elle a recours à la chicane,
Mais l'Intérêt est son organe,
Elle perdra deux fois.

SCENE XI.

MERCURE, M. VENTREBLEU.

M. VENTREBLEU.

ETes-vous l'Intérêt ?

MERCURE.

Je suis son Substitut,
Cela revient au même.

M. VENTREBLEU.

Je vous dirai donc pour début
Que je ſuis las de ma miſere extrême.
Ventrebleu, c'eſt mon nom, Partiſan de l'Honneur;
J'ai ſuivi ſoixante ans ſon drapeau ſuborneur;
J'ai lutté pour lui ſeul contre la voix commune.
A pied comme à cheval, pour défendre ſes droits,
Je me ſuis battu tant de fois,
Qu'avec ce bras j'ai perdu ma fortune:
Tandis que cent coquins, dont j'étois la terreur,
Ont proſpéré par leurs ſoupleſſes,
Et qu'étant devenus enfans de la faveur,
Ils ſe ſont élevés à force de baſſeſſes.
Sur mon aveuglement affreux,
Ma raiſon, quoique tard, vient porter ſa lumiere;
Je renonce à l'Honneur, il ne fait que des gueux;
L'Intérêt eſt lui-ſeul le patron des heureux;
Je me range ſous ſa banniere.

MERCURE.

Vous auriez du vous y ranger plutôt.
Je ſuis pourtant charmé que vous ſoyez des nôtres;
Mais on rira de voir un Financier manchot.

M. VENTREBLEU.

Corbleu! nous pillerons auſſi-bien que les autres;
Mettez-moi vîte à même; & pour gagner du bien,

Vous allez voir ſi j'y vais de main môrte.

(*Serrant la main de Mercure.*)

Je n'ai que celle-là, mais elle eſt aſſez forte:
Ce qu'elle ſaura prendre elle le tiendra bien.

MERCURE.

Ouf! vous m'eſtropiez!

M VENTREBLEU.

Bon, vous criez de rien,
Et pour un Dieu vous êtes bien ſenſible.

MERCURE.

Ah! Monſieur Ventrebleu, vous ſerez ſûrement
Un Receveur très-excellent,
Car vous avez une patte terrible.

M. VENTREBLEU.

A vingt ans c'étoit bien autre choſe vraiment;
Et ſi mon cœur, que rien n'a pu corrompre....
Mais quel eſt ce fâcheux qui vient nous interrompre?
Au diable l'importun avec ſon air diſcret.

SCENE XII.

MERCURE, M. VENTREBLEU, M. TAPINOIS.

M. TAPINOIS.

JE voudrois bien, Seigneur, vous parler en ſecret.

MERCURE, *à Ventrebleu.*

Pour un moment éloignez-vous, de grace.

M. VENTREBLEU *à Monſieur Tapinois.*

Ventrebleu, ſoyez court; je ſuis des plus preſſés,
J'ai ſoixante ans paſſés,
Et j'attends une place.

SCENE XIII.

MERCURE, M. TAPINOIS.

M. TAPINOIS.

SEigneur, je tremble qu'en ces lieux
Quelqu'un ne nous écoute.

MERCURE.

Ne craignez rien, quittez cet air myſtérieux.

M. TAPINOIS.

Je puis donc vous ouvrir mon cœur entier?

MERCURE.

Sans doute.

M. TAPINOIS.

Je viens incognito, Seigneur, & pour raiſon:
Aux regards curieux je veux cacher ma route;
J'aime à couvrir mon jeu; Tapinois eſt mon nom;
Tout mon deſir eſt de paroître
Honnête homme en public, ſans me piquer de l'être;
Et quoique je me diſe eſclave de l'honneur,
De l'Intérêt au fond je ſuis très-ſerviteur.
Je vous en convaincrai par ce que je vais dire.

MERCURE.

Tous mes inſtans ſont chers, hâtez-vous de m'inſtruire.

M. TAPINOIS.

Je ſuis premier Commis
De Timante, homme en place;
Il a grand nombre d'ennemis;
Il faudra qu'il ſuccombe au coup qui le menace:
Sa conduite paroît juſtifier leurs cris.
Entre nous il répand beaucoup plus qu'il n'amaſſe;
Son cœur ne ſongeant qu'à jouir,
Néglige l'Intérêt pour ſuivre le plaiſir.

MERCURE.

C'eſt un monſtre dans la finance.

M. TAPINOIS.

Je puis vous dire ici ſans trop de confiance,
Que nul autre que moi ne peut lui ſuccéder.
J'ai ſeul la clef de toutes ſes affaires;
Je puis ſeul tout racommoder,
Et pour y réuſſir, j'ai de ſûres lumieres.

MERCURE.

Vous aurez, mon ami, ce que vous méritez;
Mais j'ai beſoin de vos clartés;
Je ne ſuis pas au fait.

M. TAPINOIS.

Voici pour vous y mettre:
Cet écrit précieux, que j'oſe vous remettre,
Renferme exactement ce que vous ſouhaitez.
Qu'il ſerve à ma grandeur, mais ſans me compromettre;
Que Timante ignore à jamais
Que ſa chute eſt l'ouvrage
D'un homme qui ſous lui fit ſon apprentiſſage,
Et qu'on a vu chargé de ſes bienfaits.
Ce ſecret doit reſter dans une nuit profonde;
S'il parvenoit au jour,
Je ſerois dans le monde

Déshonoré ſans retour.

MERCURE.

J'admire, à dire vrai, votre délicateſſe.

M. TAPINOIS.

Que voulez-vous? ſoit raiſon ou foibleſſe,
Je veux paroître tel que j'ai toujours paru.
L'eſtime des hommes m'eſt chere;
Je les trompe bien mieux en étant bien reçu,
Et le maſque de la vertu,
Pour avoir cette eſtime, eſt toujours néceſſaire.
Je la perdrois bientôt ſi j'en étois connu.
Permettez donc que je vous concilie
Avec le rigoureux Honneur.
Vous êtes ſûr de poſſéder le cœur;
Il n'a que les dehors que je lui ſacrifie.
Souffrez encore un coup ce partage aujourd'hui;
Je vous ſervirai mieux en feignant d'être à lui.

MERCURE, *à part.*

Sans nuire à l'Intérêt, je veux punir ce traître,
Et le priver du prix de ſa noirceur.
J'ai l'Hypocriſie en horreur:
Lorſque je l'aurai fait connoître
Dans le camp de l'Honneur,
Le fourbe démaſqué n'oſera plus paroître;
Il ſera forcé d'être
Fripon à découvert,

Et d'avouer pour ſon unique maître
Ce même Intérêt qui le perd ;
Et pour augmenter ſa ſouffrance,
Dans ce même moment
Je vais, au poſte qu'il attend,
Placer un autre en ſa préſence.

M. TAPINOIS.

J'attends le prix de mon aveu,
Et mon impatience eſt grande ;
Comptez, en m'exauçant, ſur une double offrande.

SCENE XIV.

MERCURE, M. TAPINOIS, M. VENTREBLEU.

MERCURE.

HOlà ! hé ! Monſieur Ventrebleu ;
Approchez.

M. VENTREBLEU.

Me voilà.

MERCURE.

Répondez à Mercure ;
Mais ſoyez vrai ; ceci n'eſt pas un jeu.
Vous ſentez-vous l'ame bien dure ?

M.

M. VENTREBLEU.

Comme du fer, morbleu.
Voulez-vous que j'en faſſe un ſerment effroyable ?

MERCURE.

Oui, jurez-moi d'avoir un cœur impitoyable,
Et de n'ouvrir jamais la main
Que pour piller le miſérable.

M. VENTREBLEU.

Je jure, Ventrebleu, par mon nom redoutable,
D'avoir un cœur de bronze avec un bras d'airain,
Et ſans relâche enfin
De voler comme un diable,
La nuit, le jour, le ſoir & le matin.

MERCURE.

Après un tel ſerment, venez que je vous rende
Heureux à ſes dépens.
Vous poſſédez tous les talens,
Toutes les vertus que demande
L'emploi qu'il vient d'ôter à ſon Patron ;
Et qu'il croit mériter par cette trahiſon.

M. TAPINOIS.

De mon zele pour vous eſt-ce la récompenſe ?
Dieu cruel ! Dieu trompeur !
Vous m'enlevez le prix qu'attendoit mon labeur ;
Pour le donner à l'ignorance.

MERCURE.

Va, ſors, tu peux te retirer,
Préſentement que j'ai ſu pénétrer
Et démaſquer le fond de ton ame traîtreſſe.
De protéger un fripon déclaré,
Mercure a ſouvent la foibleſſe ;
Mais il eſt ennemi juré
De tout maraut de ton eſpece,
Qui veut avoir l'habileté
De voiler ſa ſcélérateſſe
Sous l'habit de la probité.

M. TAPINOIS.

Ah ! je cours de ce pas me noyer ou me pendre.

M. VENTREBLEU.

Le voilà bien puni de m'avoir fait attendre.
Serviteur. Je cours vîte exercer mon emploi ;
Le tems m'eſt cher ; j'en ai peu devant moi
Pour bien mettre à profit cette heureuſe aventure.
Je veux, tout calculé, je veux tout rabattu,
Qu'un an ou deux de pillage & d'uſure,
Réparent pleinement l'injure
Et le tort que m'ont fait ſoixante ans de vertu.

SCENE XV.

MERCURE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *entrant d'un air effronté.*

CEtte ſalle eſt aſſez jolie,
Et voilà bien du logement.

MERCURE.

Vous entrez, mon ami, bien familiérement.

ARLEQUIN.

Oh! je ſuis ſans cérémonie.

MERCURE.

Eh! qui vous a conduit dans cet appartement?

ARLEQUIN.

Le hazard en partie,
Puis d'un autre côté
La curioſité.
Comme je paſſois dans la rue,
Cet Hôtel m'a frappé la vue;
J'y ſuis entré ſans autre compliment,
Pour voir ſi le dedans, par ſa magnificence,
Répondoit bien à l'apparence.

MERCURE.

Eh! qu'en penſe Monſieur? quel eſt ſon jugement?

ARLEQUIN.

Eh! mais j'en ſuis aſſez content.

MERCURE.

Je fais cas d'un ſuffrage auſſi grand que le vôtre ;
Mais quel homme êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Un homme comme un autre.
Je bois, je mange & je dors bien,
Je ris de peu de choſe, & n'ai ſouci de rien.

MERCURE, *à part.*

Sa converſation me paroît ſinguliere,
Et ſes diſcours naïfs commencent à me plaire ;
Je veux l'enrôler parmi nous ;
Et ſur ſes ſentimens il faut que je le ſonde.
(*à Arlequin.*)
Votre nom ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

MERCURE.

Quel métier avez-vous ?

ARLEQUIN.

Aucun.

MERCURE.

Que faites-vous, dites-moi, dans le monde ?

ARLEQUIN.

Rien.

MERCURE.

De quoi vivez-vous ?

ARLEQUIN.

De peu.

MERCURE.

Il eſt laconique, parbleu.
Vos facultés?

ARLEQUIN.

Une petite rente.

MERCURE.

Vous nourit-elle?

ARLEQUIN.

Arlequin s'en contente.

MERCURE.

Je prétends l'augmenter & vous rendre opulent.
Apprenez que je ſuis Mercure;
Je puis vous enrichir, & dans un ſeul moment.

ARLEQUIN.

Vous n'en ferez rien, je vous jure;
Je me trouve fort bien d'être comme je ſuis;
Je fais ce que je veux, je veux ce que je puis:
Pour de la joye.....

MERCURE.

Eh bien!

ARLEQUIN.

J'en ai ma fourniture,
Et de la bonne & de la pure,
Sans nul mélange de chagrin;

Car je la tiens de la premiere main.

MERCURE.

Au ſein de l'indigence, eh ! qui vous la procure ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! la Nature.
Elle m'a bâti de façon,
Que tout me fait plaiſir, & rien ne m'inquiéte ;
Je me paſſe de peu dans ma condition,
Et je jouis d'une ſanté parfaite ;
Je puis me dire le garçon
De la meilleure pâte, en un mot, qu'elle ait faite.

MERCURE.

Je le veux ; mais malgré des dons ſi précieux,
N'eſt-il rien ici bas que votre cœur ſouhaite ?

ARLEQUIN.

Non, mon défaut n'eſt pas d'être envieux.

MERCURE.

Quoi ! vous ne ſentez pas qu'il manque quelque choſe
Au bonheur de vos jours, tout grand qu'il vous paroît ?
Votre cœur inſenſible au bien qu'on lui propoſe,
Ne connoît donc pas l'Intérêt ?

ARLEQUIN.

J'ignore quel animal c'eſt.

MERCURE.

Du monde preſqu'entier il eſt le Dieu, le maître;
Et vous êtes le ſeul dont il n'eſt pas connu.

ARLEQUIN.

Soit animal ou Dieu, je ne l'ai jamais vu.

MERCURE.

Il eſt honteux à vous de ne le pas connoître:
C'eſt ſon art merveilleux, qui ſans crime aujourd'hui
Sait faire dans vos mains paſſer le bien d'autrui.
Les tréſors, les grandeurs, c'eſt lui qui les diſpenſe;
Il préſide au Palais,
Il gouverne dans la Finance,
Il eſt le pere des Procès,
Et les malheurs publics augmentent ſa puiſſance.

ARLEQUIN.

Fi, c'eſt un vilain Dieu, dont je n'ai pas beſoin.

MERCURE.

Ah! c'eſt l'Honneur qui vous arrête;
C'eſt lui, j'en ſuis certain.

ARLEQUIN.

L'Honneur! c'eſt encore une bête
Que ne connoît pas Arlequin.

MERCURE.

Mais puiſqu'il ne veut pas que l'Intérêt l'éclaire,
Il faut bien que l'Honneur le guide en ſon chemin?

C'eſt par l'une ou l'autre lumiere
Que ſe conduit le genre humain.
L'Intérêt cependant a toujours l'affluence ;
En voici la raiſon.
C'eſt lui qui donne l'opulence ;
L'Honneur ne donne qu'un vain nom.

ARLEQUIN.

L'un ni l'autre jamais n'aura ma confiance ;
Ils ſont tous deux ſujets à caution ;
L'Intérêt eſt Normand, & l'Honneur eſt Gaſcon.

MERCURE.

L'Univers toutefois marche ſous leurs bannieres.

ARLEQUIN.

Oh ! moi je ne ſuis pas ſi ſot ;
Je ne m'engage point ; je ſuis neutre, en un mot.

MERCURE.

Pourquoi vous écarter des routes ordinaires ?

ARLEQUIN.

Oh ! vous me mettriez, morbleu, dans des coleres...
A quoi votre Intérêt, ou l'Honneur m'eſt-il bon,
A moi qui fuis l'embarras des affaires,
Et qui crains le bruit du canon ?

MERCURE.

Mais qui vous conduit dans la vie ?

ARLEQUIN.

Un guide ſûr.

MERCURE.

Qui donc ?

ARLEQUIN.

Ma fantaiſie.

MERCURE.

Elle ne ſuffit pas pour remplir tous vos vœux.
C'eſt l'Intérêt lui ſeul qui peut vous rendre heureux.

ARLEQUIN.

C'eſt de la drogue, fi, que vous me voulez vendre.
Il ôte le ſommeil, donne des ſoins fâcheux :
Je n'ai que faire d'apprendre
A devenir malheureux.
Allez, portez ailleurs ce poiſon dangereux.

MERCURE.

Si vous étiez des nôtres,
Vous auriez caroſſe.

ARLEQUIN.

Oh ! j'aime à marcher à pié.

MERCURE.

Votre bonheur ſeroit d'un chacun envié.

ARLEQUIN.

Mes ſentimens en tout ſont différens des vôtres.
L'opinion d'autrui ne me fait rien, à moi ;
On eſt heureux pour ſoi.

Et non pas pour les autres.

MERCURE.

Vous boiriez du bon vin.

ARLEQUIN.

Comment avez-vous dit?

MERCURE.

Je dis que vous boiriez du vin par excellence.

ARLEQUIN.

Cela mérite qu'on y penſe.

MERCURE.

Et vous auriez, ſans contredit,
Des mets exquis en abondance.

ARLEQUIN.

Vous me réveillez l'apétit.

MERCURE.

Pour de jolis tendrons, il n'en eſt point en France
Qui ne vous fît la cour.

ARLEQUIN.

Adieu.

MERCURE.

Arrêtez donc.

ARLEQUIN.

Non, non, je me retire;
Si je reſtois, Monſieur le Dieu,
Vous êtes un fripon qui pourriez me ſéduire.

(*Il s'enfuit.*)

MERCURE, *seul.*

Il a raiſon, & je l'admire.
De la nature en lui, je connois le pouvoir.
C'eſt là de ſa façon un parfait Philoſophe ;
Un ſage de la bonne étoffe,
Qui l'eſt ſans s'en appercevoir,
Et qui n'eſt point gâté par le ſçavoir.

SCENE XVI.

MERCURE, Mr. JACQUIN, FANCHON.

FANCHON.

AIR Noté. N°. 13. *Non, non, il n'eſt pas de ſi joli nom.*

Non, non,
J'eſtime trop un ſi beau don,
Pour vouloir jamais le rendre ;
Non, non,
J'eſtime trop un ſi beau don,
Pour en rendre un ſeul teſton.

M. JACQUIN *récite.*

Je l'ai donné pour le reprendre.

FANCHON.

Et moi je l'ai pris tout de bon.
J'aimerois cent fois mieux le vendre.

Et vous connoiſſez mal Fanchon.

M. JACQUIN.

Je veux que l'Intérêt en décide aujourd'hui.

FANCHON.

Très-volontiers, je m'en rapporte à lui.

MERCURE.

Quel eſt donc le ſujet de votre brouillerie?

M. JACQUIN.

C'eſt un objet de rien, une badinerie.

(*Il chante.*)

AIR Noté. N°. 14. *Eſt-ce que ça*, &c.

Deux cens mille francs ſeulement
Que me coûte la belle.

FANCHON.

Pour un riche Caiſſier, vraiment,
C'eſt une bagatelle.

MERCURE.

Dis à quel jeu
As-tu, morbleu,
Gagné ſomme ſi grande?
Parle, Fanchon,
Répons-moi donc?

FANCHON.

Eſt-ce que ça ſe demande?

(*Elle déclame.*)

Il m'a par tout Paris triolée à ſon gré.

Ah ! bon Dieu, quel martyre !
Et dans une maiſon dès qu'il étoit entré,
Il commençoit par me dire :

AIR Noté. N°. 15. *Perroquet mignon.*

Aimable Fanchon,
Chante une chanſon ;
De ces bijoux je te fais don,
Pour prix de ta peine.
J'ai tant chanté,
Répété
La, mi, ré,
Que j'en ſuis hors d'aleine.

MERCURE.

C'eſt tant mieux pour toi,
Chanteuſe du Roi.

M. JACQUIN *déclame.*

Ah ! je ſuis ſi fort en colere,
Que je ne me ſens plus la force de chanter.
Je l'ai fait pour la ſatisfaire,
Pour engager les gens à la voir débuter :
La friponne, à préſent qu'elle eſt ſûre de plaire,
Et qu'elle tient tous nos bijoux,
Badine & ſe moque de nous.

FANCHON.

En un mot, pour lui complaire,
J'en ai dit de toutes façons.

(*Elle chante.*)

AIR Noté. N°. 16. (*Il se fait une grande fête.*)

Des cantates, des arietes,
Grands airs de Phaëton,
Vaudevilles, chanſonnettes,
Sans compter le cotillon,
Le cotillon,
Turlurette,
Le cotillon,
Turluron.

(*Elle déclame.*)

Seigneur, n'ai-je pas bien gagné tous les préſens
Et les largeſſes qu'il m'a faites ?

MERCURE.

Vous avez à profit ſçu mettre les inſtans.

M. JACQUIN.

Quoique Mademoiſelle en diſe,
Il n'eſt pas là de marchandiſe
Pour deux cens mille francs.

FANCHON.

Je vais vous prouver le contraire,
Et ſans perdre de tems.

MERCURE.

Voyons. C'eſt un calcul très-curieux à faire.

FANCHON.

Mettons cent mille francs d'abord.

FANCHON, *déclamant.*

Apprenez en ce jour, que lorſqu'une Princeſſe,
Qu'une Héroïne enfin, telle que moi, s'abaiſſe
Juſques à recevoir les préſens d'un Caiſſier,
Il doit bénir ſon ſort, & l'en remercier.

M. JACQUIN.

AIR Noté. No. 18. *Quand le péril eſt agréable.*

Je vous rends grace, Dulcinée!
D'avoir bien voulu vous donner
La peine de me ruiner
Dans une après-dînée.

FANCHON.

Ruine-t-on un homme comme lui?

M. JACQUIN.

Ne croyez pas que mon cœur aujourd'hui
Soit la dupe du vôtre.

MERCURE.

Oh! vous avez tort l'un & l'autre.
(*à Fanchon.*) AIR Noté. N°. 19. (*Il chante.*)
Vous, de montrer du dégoût
Dans la conjoncture,
(*à Jacquin*) Vous de n'avoir pas ſur tout,
Mis à profit juſqu'au bout,
La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure.

FANCHON.

FANCHON.

AIR : Noté, n°. 20. *Que je regrette mon Amant !*

Que je dois peu le regretter !
L'Intérêt, me l'avoit fait prendre ;
La raiſon me le fait quitter ;
Vieux, jaloux, groſſier & peu tendre.
Jacquin m'aimoit ſi ſottement,
Qu'il m'ennuyoit infiniment.
Jacquin m'aimoit, le diſoit, me parloit, me ſuivoit,
Me lorgnoit, me donnoit ſi ſottement,
Qu'il m'ennuyoit infiniment.

MERCURE, *à M. Jacquin.*

Pour vous, à ce retour vous deviez vous attendre,
Et je ne vous plains nullement.

(IL CHANTE.)

AIR : Noté, n°. 21. *Il faut que je file.*

Quand un gros Richard s'allume,
Pour quelque tendron charmant,
Il doit ſçavoir la coûtume,
Et la ſubir doucement ;
Il faut qu'on le plume,
Plume,
Qu'on le plume à tout moment.

Mr. JACQUIN.

Oui, mais je dois crier, je penſe,
Alors qu'avec la plume on m'arrache la peau.

C'eſt contre un excès ſi nouveau,
Que vous devez, Seigneur, juger en diligence.

FANCHON.

Oui, décidez, s'il vous plaît,
Sûr organe de l'Intérêt.

MERCURE.

Je vais donc prononcer : ſilence.
Ayant égard à l'état de Fanchon,
Dont les appas font toute la fortune ;
En même tems faiſant attention
A la richeſſe peu commune
Du vieux galant de cette brune,
Je lui défends la reſtitution :
Son droit inconteſtable, eſt la poſſeſſion.
Tout Caiſſier doit donner, & ne jamais reprendre.
Toute fille à talent, en toute occaſion,
Doit recevoir, & ne doit jamais rendre ;
Ce qu'on lui prête eſt réputé pour don.

FANCHON, *chante.* AIR : Noté n°. 22.

Ah ! quelle joye !

Mr. JACQUIN, *chante.*

Ah ! quel ennui !
Devois-je m'adreſſer à lui ?

FANCHON.

Ah ! devant Mercure, l'appui
De la galanterie,

Aurois-je pû perdre aujourd'hui,
Moi qui ſuis ſi jolie ?

Mr. JACQUIN.

AIR : Noté, n°. 23. *Philis un autre Amant t'engage.*

Que je regrette mes largeſſes !
C'eſt payer bien cher des chanſons.
Quand je t'ai prêté mes richeſſes,
Que n'as-tu fait plus de façons ?
Tu les prenois de ſi bon cœur, cruelle !
Quand je me rappelle
Que tu tiens mon or le plus pur,
Cela m'eſt bien dur.

AIR : Noté, n°. 24. *Eh ! dru, dru, dru.*

Mais je n'ai pas encor perdu,
Je puis tout entreprendre.
Je vais, car je ſuis un coſſu,
Pour te faire tout rendre,
Eh ! dru, dru, dru,
Faire pleuvoir l'écu.

FANCHON.

Et moi, je vais tout vendre.

(Ils ſortent.)

SCENE XVIII.

MERCURE, *seul.*

FORT bien ; c'eſt peu que leur talent fertile,
Sur le Théâtre amuſe les eſprits,
Il donne encor des Scénes dans la Ville,
Qui doublement divertiſſent Paris.
Quel bruit ſoudain ſe fait entendre ?
Sans doute en ſon Palais l'Intérêt vient ſe rendre.
Le ſon de la trompette & le bruit du tambour,
Annoncent ſon retour.
Il vient. Devant ſes pas marche la Renommée.
Je ris de voir ce ſpectacle nouveau,
D'argent & de butin une troupe affamée,
Des ſoldats en rabat, des ſoldats en manteau,
Et le Chef d'un Bureau,
Le digne Général d'une pareille Armée !

SCENE XIX.

MERCURE, L'INTÉRÊT, *ſuivi de ſes Troupes.*

L'INTÉRÊT.

ENTREZ tous en bon ordre, avançez, compagnons.
Mercure, vois mes bataillons :
En voilà de tout ſexe, en voilà de tout âge,
En voilà de tous les états ;
Ne ſont-ils pas en brillant équipage ?
Réponds-moi, qu'en dis-tu ?

MERCURE.

Je gage ;
A voir tous ces braves ſoldats,
Qu'ils ſont bons aux combats,
Mais qu'ils excellent au pillage.
Sur-tout je crois que vous ne manquez pas ;
Parmi ce nouveau Militaire,
D'Inſpecteur ni de Commiſſaire.
Mais j'entends l'ennemi qui s'avance à grands pas.
Courage, ranimez votre vertu guerriere.

L'INTÉRÊT.

Il me vient une idée, elle eſt digne de moi.
Sous un tel artifice, il faudra qu'il ſuccombe ;
Pour ranger les ſujets de l'honneur ſous ma loi,
Ces armes feront plus que grenade, ni bombe.
Mais il vient, je le voi.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, L'HONNEUR, *accompagné de ſes Soldats.*

L'HONNEUR, *appercevant l'Intérêt.*

DE ma juſte fureur rien ne peut te défendre ;
Monſtre, nous allons t'étouffer
Dans ton palais réduit en cendre.

L'INTÉREST.

Sans répandre de ſang, moi je veux triompher,
D'un ſeul mot à l'inſtant je m'en vais te confondre ;
Tu n'auras rien à me répondre.
Qu'on tire ce rideau, qu'on étale à leurs yeux
Les immenſes tréſors que renferment ces lieux.
(*Aux Soldats de l'Honneur.*)
Aveugles partiſans d'un rival qui m'outrage,
Connoiſſez votre erreur à ce coup d'œil brillant.
(*On voit au fond du Théâtre couler des fleuves d'or & d'argent, & des monceaux de perles & de diamans.*)
Contemplez ce riche partage,
Et voyez le prix éclatant
Que je deſtine à ceux qui me rendront hommage.

Dites à votre Honneur qu'il vous en montre autant.

(*Tous les ſuivans de l'Honneur paſſent du côté de l'Intérêt.*)

L'HONNEUR.

Ciel ! tout fuit mes Drapeaux, pour ſuivre cet infâme;
A peine au triſte Honneur reſte-t-il une femme !
Allons, arrachons-nous de ce prophane lieu,
Et diſons à la Terre un éternel adieu. (*Ils ſortent.*)

L'INTÉREST.

Mes fideles Sujets, prenez part à ma gloire,
Célébrez mon triomphe, & chantez ma victoire.

DIVERTISSEMENT.

AIR : Noté, n°. 25.

CHANTONS la puiſſance ſuprême
De l'Intérêt, maître de l'Univers;
Il aſſervit la Terre, il enchaîne les Mers,
Il triomphe de l'Amour même;
Les Mortels & les Dieux ſont ſoumis à ſes fers.
Chantons la puiſſance ſuprême
De l'Intérêt, maître de l'Univers.

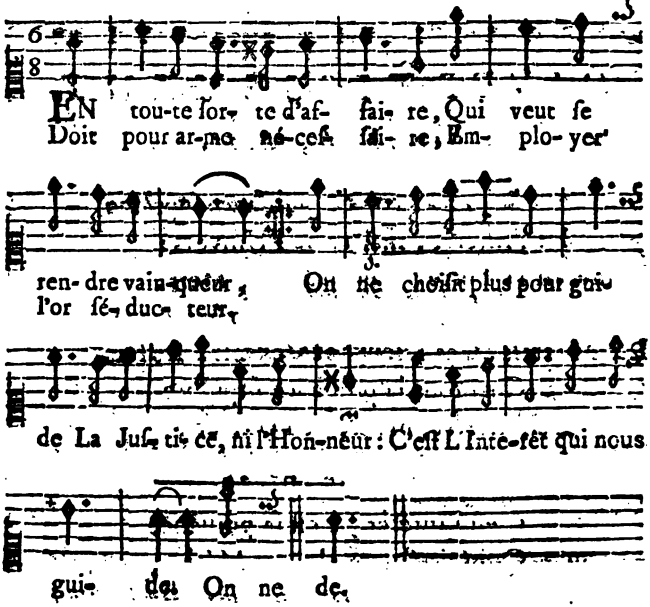
AIR : Noté, n°. 26.

C'eſt l'Intérêt, c'eſt ſa puiſſance
Qui fait fleurir chaque Métier;

Les Arts & la Science
Lui doivent la naissance.
Il instruit le Marchand & l'Artisan grossier,
Il guide l'Homme de finance,
Il inspire l'Auteur, il arme le Guerrier;
Et l'Avocat, sans lui, garderoit le silence.

VAUDEVILLE.

PREMIER COUPLET.



II.

Probité, Vertu ſévère,
Ne ſont plus qu'un vain jargon;
A ſe rendre néceſſaire,
Il faut mettre ſa raiſon:
On laiſſe l'Honneur rigide,
On avance le Fripon:
C'eſt l'Intérêt qui décide.

III.

Pour gagner d'une Fillette
La tendreſſe promptement,
Au lieu de compter fleurette,
Il faut compter de l'argent;
Les ſoins d'un amour timide
Ne touchent plus maintenant:
C'eſt l'Intérêt qui décide.

IV.

Le mérite & la tendreſſe
Du plus charmant Cavalier,
N'ont jamais pû de Lucrece
Déſarmer le cœur altier;
Mais cette Beauté rigide
S'adoucit pour un Caiſſier:
C'eſt l'Intérêt qui décide.

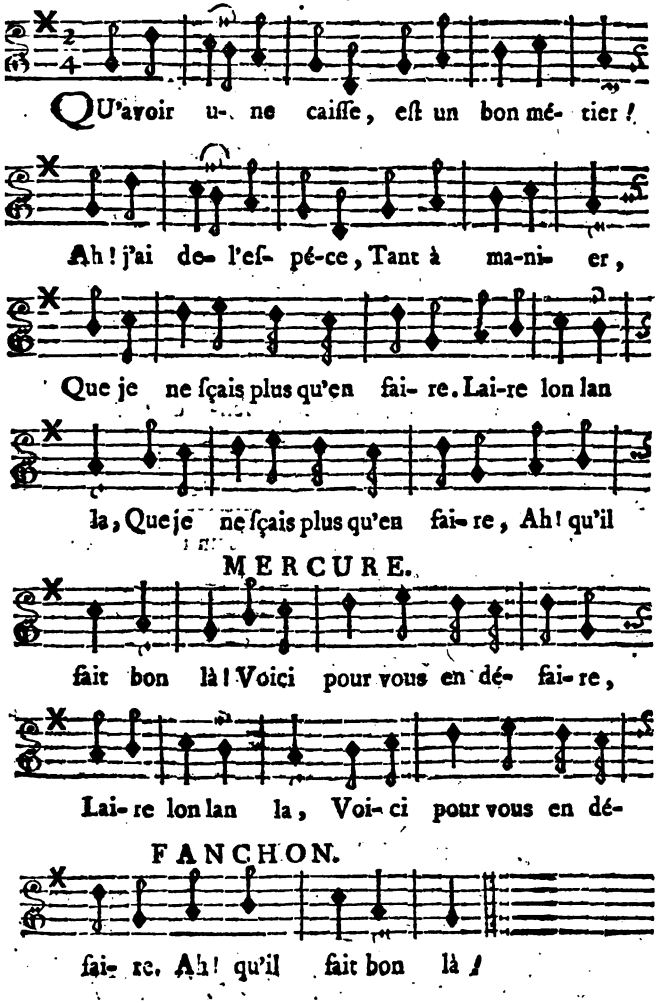
V.

Un Seigneur d'une Brunette
Eſt prêt d'orner ſon Sérail ;
On convient, la choſe eſt faite,
Il la croit dans ſon bercail :
Un gros Abbé qu'amour guide
Se préſente ; on rompt le bail :
C'eſt l'Intérêt qui décide.

V I.

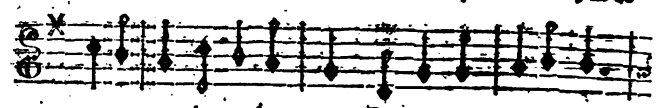
Meſſieurs, de votre ſuffrage
Tout notre bonheur dépend ;
Si vous trouvez cet ouvrage
Digne d'applaudiſſement,
Pour temoignage ſolide
Apportez-nous votre argent :
C'eſt l'Intérêt qui décide.

No 1. Mr. JACQUIN.

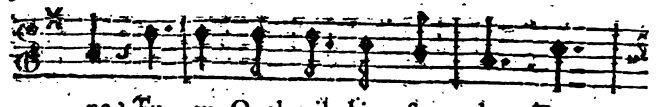


No 2. Mr. JACQUIN.

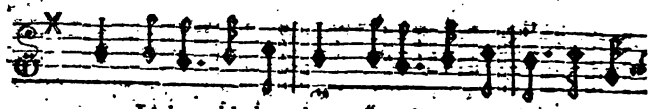
AH ! bon jour, bru- nette aux yeux doux, Dès



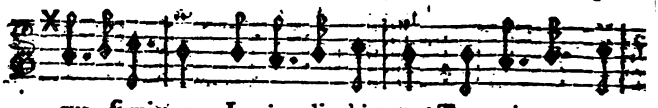
ce moment le voulez vous, Que je vous entretien-



ne ? Tu tu, Quel œil bien fen- du ! Ton



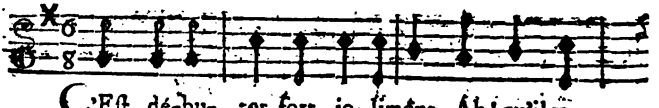
ton, L'ai-ma-ble bouchon ! Jamais un tendron Ne pa-



rut ſi mignon Le jo- li chignon ! Tu- tai-ne, tu-

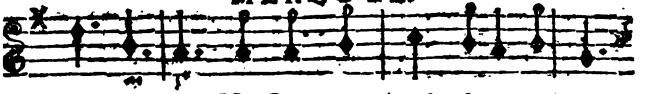
ton, tu- tai- ne.

No 3. FANCHON.

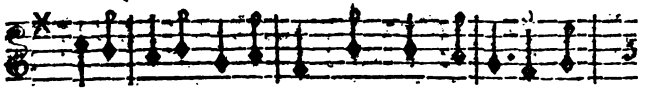


C'Eſt dé-bu- ter fort jo-liment, Ah ! qu'il y

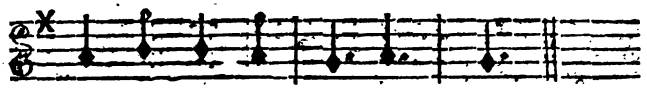
MERCURE.



va gaiment ! Monſieur vous croit dé-jà vrai-ment

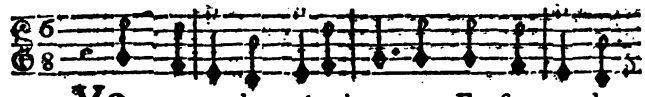


U-ne Reine de couliſſe. Ah ! qu'il y va, belle Ac-



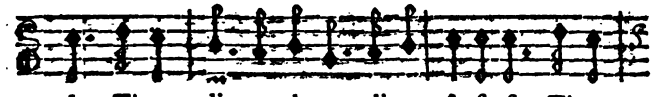
trice, Ah ! qu'il y va gai- ment !

N° 4. Mr. JACQUIN.

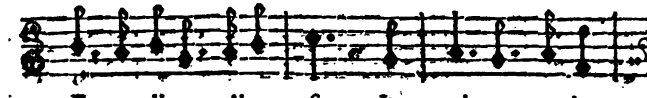


VOus au-rez bon é-qui- pa-ge, En fem- me du

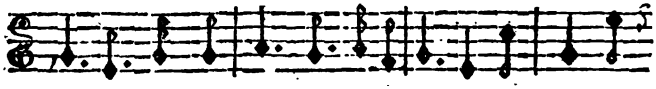
haut é- ta-ge. Des bijoux, de l'or, en voi- là la,



la, Ti-ra li- re la-ra, li-ron-fa fa fa Ti- ra

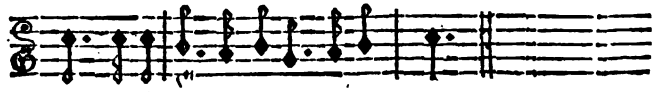


li- re li-ra li-ron fa : J'en ai ma poche



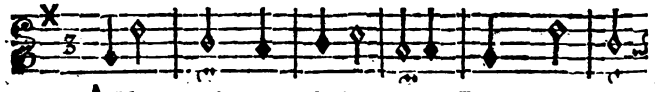
plei-ne. Tout le long de la ſe-mai-ne, On vous en

donne-ra, la la, Ti-ra li- re li-ra li-ron ſa ſa

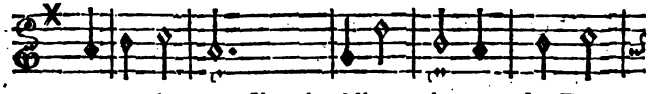


fa, ti-ra-li- re li-ra li-ron fa.

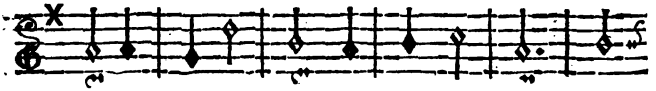
N° 5. MERCURE.



ALlez, mi-gnons de Ru- elles, Ren- guainez

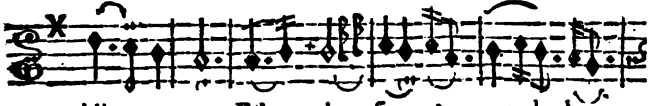


vo-tre jar-gon. *Il parle.* Allez mignons de Ru-

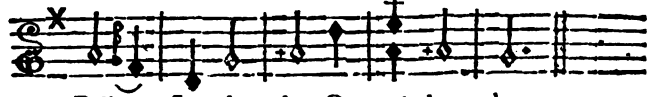


elles, Renguai-nez vo- tre jar- gon, Pour

vain- cre les plus cru- elles, Voi- là le ſu-

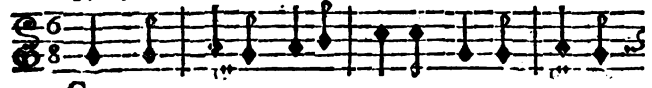


bli- me ton. Eſt-ce ain- ſi qu'on prend les



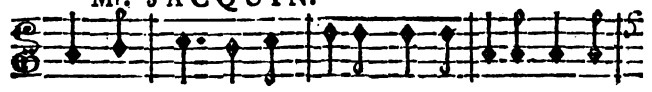
Belles, Lon lan- la, O gué lan- la.

N° 6.



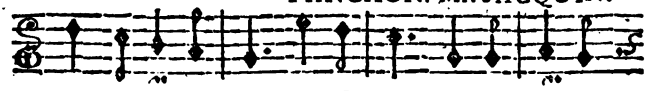
SIl faut jouer une Piéce, Ne la jouons

Mr. JACQUIN.



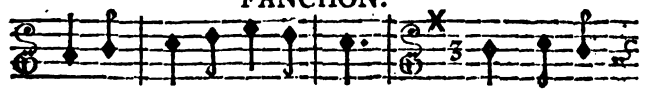
qu'à huis clos. Là, vous ſerez ma Princeſſe, Je ſe-

FANCHON. Mr. JACQUIN.

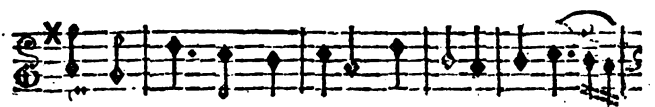


rai votre Hé- ros. Je n'ſçaurois. Ne ſo-yez que

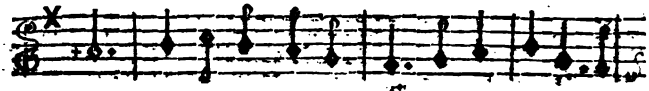
FANCHON.



ma mai- treſſe. J'en mourrois. Je prétends

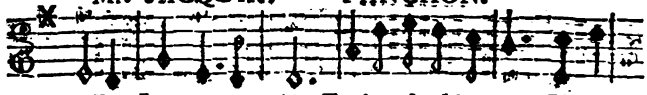


de mon jeu faire ad- mirer ſans ceſſe, La beau-

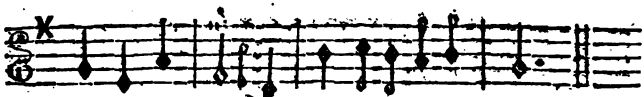


té, Et joignant aux ta- lents une e- xacte ſa-

Mr. JACQUIN. FANCHON.

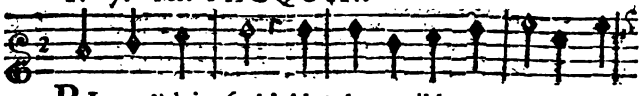


geſſe, La rare- té! Exciter doublement, Unique



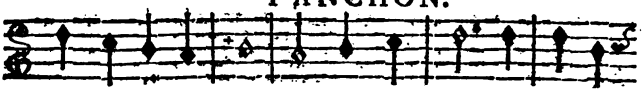
en mon eſ- péce, La Curi- o-ſi- té.

N° 7. Mr. JACQUIN.



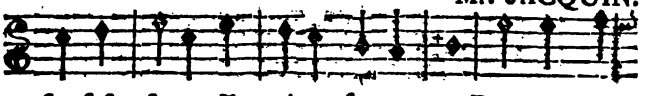
Rien qu'à lui ſeul! Ah! le pénible ou-vrage, A-

FANCHON.



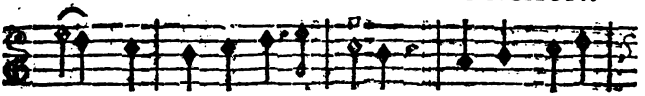
vec tant d'agré- ment! On peut, Monſieur, At- tirer

Mr. JACQUIN.



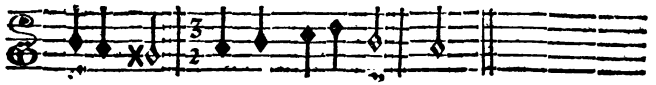
ſon ſuf- frage, Et vivre ſage- ment, Pour une Ac-

FANCHON.



mice, Ah! le ſot perſon- nage! Je veux être

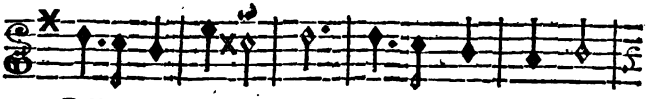
ſage.



ſage, moi, Je veux être ſa- ge.

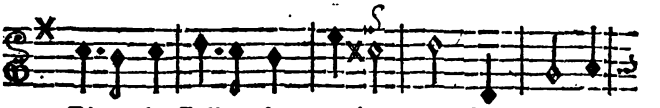
N° 8. Mr. JACQUIN.

VOus prendrez au-moins des bi-joux : Dites, la

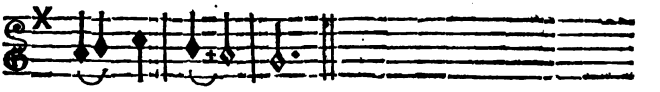


Belle, le voulez vous ? Je vous le demande

à ge- noux. Que je vous enri- chiſ- ſe.

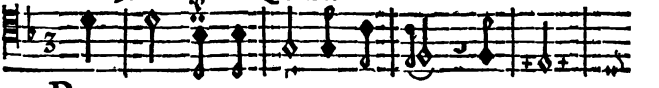


Dites, la Belle, le voulez vous ? Que je vous

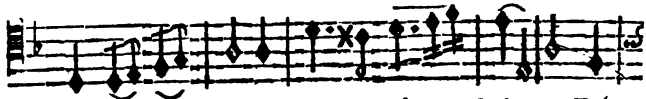


faſſe Ac- tri- ce ?

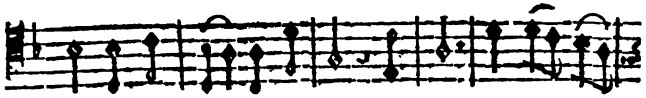
N° 9. Mr. JACQUIN.



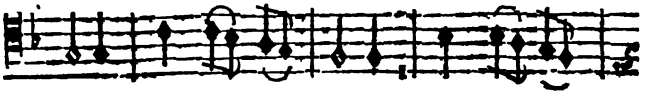
POur vous que je vais ſoupi- rer ! A vous



Que je vais boire ! Que je vais boi- re ! Pour

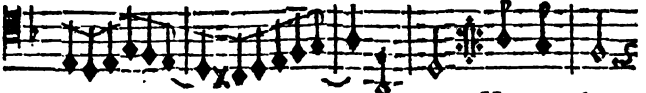


vous que je vais soupi- rer ! A vous, que je vais

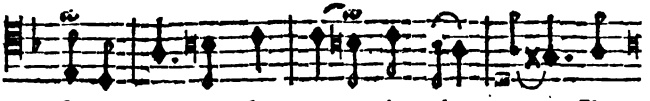


boire, Que je vais boire, Que je vais

FIN.

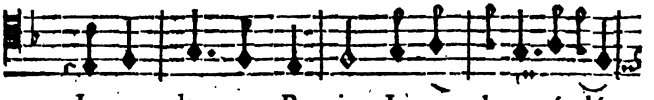


boi- - - - - re ! Vos ta- lens

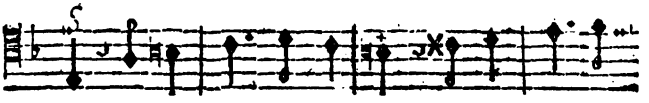


force- ront tous les yeux à pleu- rer, Ils

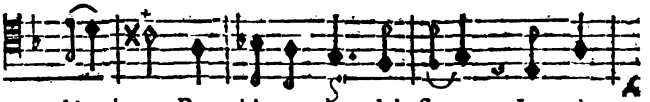
sont trop surs d'empor- ter la vic- toi- re ;



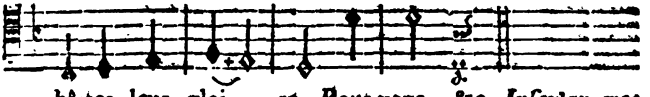
Je cours dans tout Pa- ris, Je cours les cé- lé-



brer : Je cours dans tout Pa- ris, Je cours les cé-



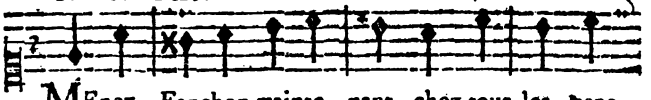
lé- brer : Pour hâ-ter nos plai- sirs, Je vais



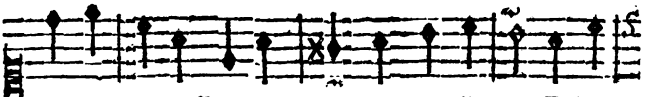
hâ-ter leur gloi- re. Pour vous, &c. *Juſqu'au mot*

FIN.

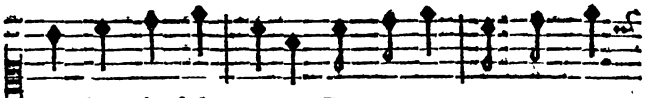
N° 10. FANCHON.



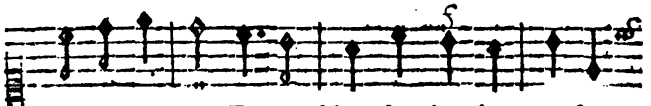
MEnez Fanchon mainte- nant, chez tous les gens



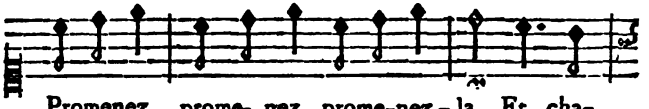
d'importance, Pour leur faire un compliment, Et bri-



guer leur in-dul- gence, Promenez, prome- nez,



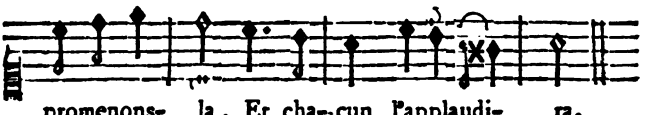
promenez-la, Faites bien de la dé- penſe ;



Promenez, prome- nez, prome-nez-la, Et cha-

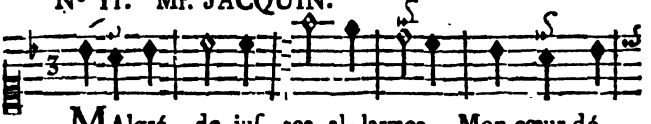
Mr. JACQUIN.

cun l'applaudi- ra. Prome- nons, prome- nons,

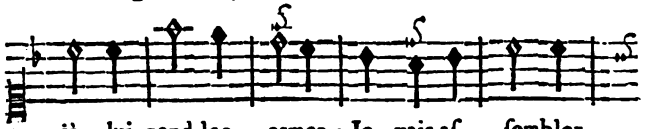


promenons- la, Et cha--cun l'applaudi- ra.

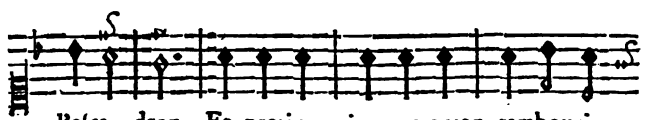
N° 11. Mr. JACQUIN.



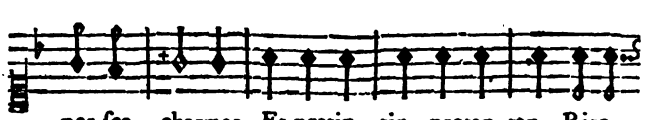
MAlgré de juſ- tes al-larmes, Mon cœur dé-



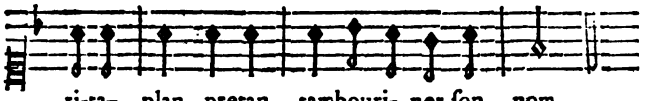
jà lui rend les armes; Je vais aſ- ſembler



l'eſca- dron, Et pretin- tin, pretantan, tambouri-

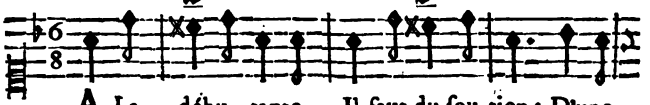


ner ſes charmes, Et pretin tin, pretan-tan, Rire

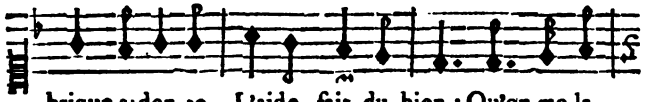


ri-ta- plan, pretan, tambouri- ner ſon nom.

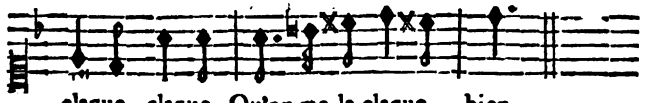
N° 12. MERCURE.



A La débu- tante, Il faut du ſou-tien; D'une

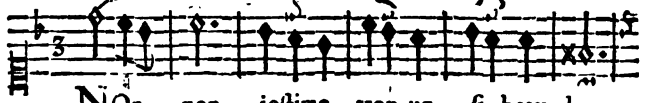


brigue aiden-te L'aide fait du bien : Qu'on me la

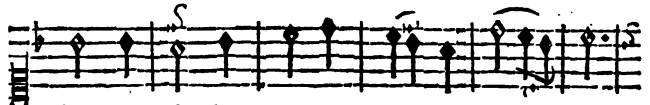


claque, claque, Qu'on me la claque bien.

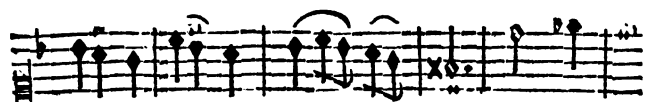
N° 13. FANCHON.



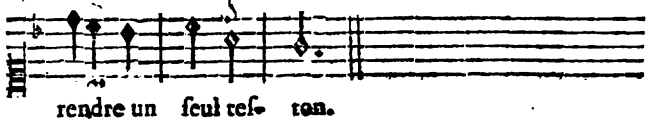
NOn, non, jeſtime trop un ſi beau don,



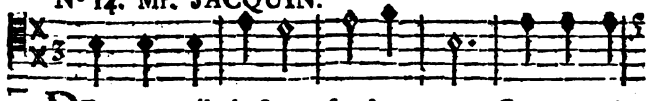
Pour vouloir Ja- mais le rendre, Non, non,



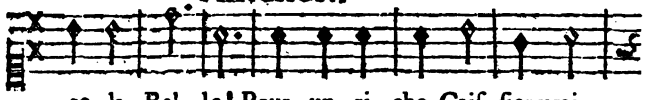
j'eſti-me trop un ſi beau don, Pour en



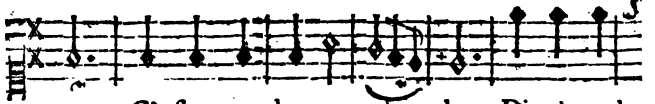
N° 14. Mr. JACQUIN.

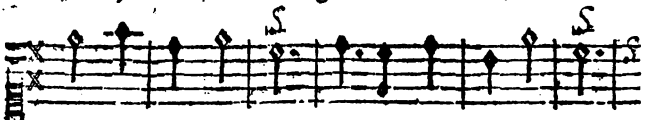


FANCHON.

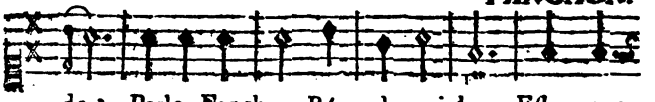


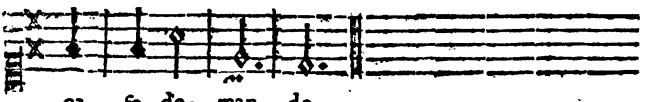
MERCURE.



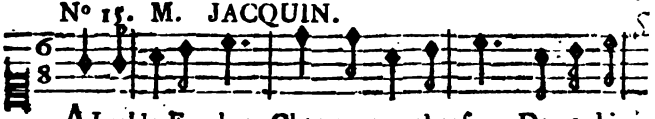


FANCHON.





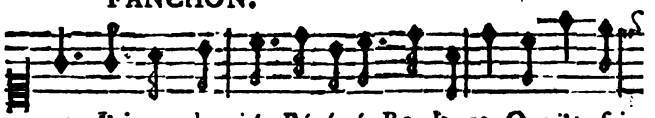
N° 15. M. JACQUIN.



AImable Fanchon, Chante une chanſon : De ces bi-

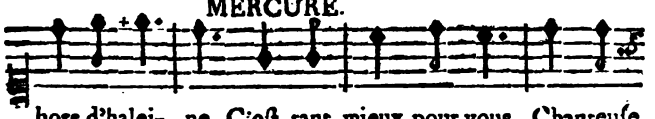
joux je te fais don, Pour prix de ta pei-

FANCHON.

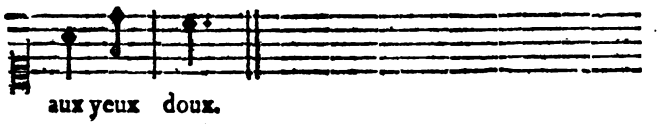


ne. J'ai tant chan-té, Répé-té, Re, la, re, Que j'en ſuis

MERCURE.

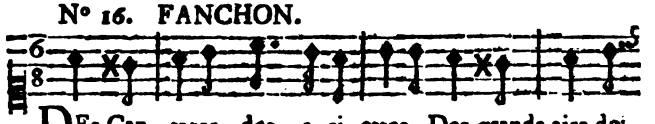


hors d'halei- ne. C'eſt tant mieux pour vous, Chanteuſe

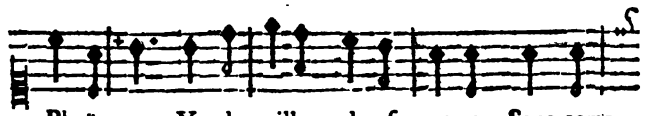


aux yeux doux.

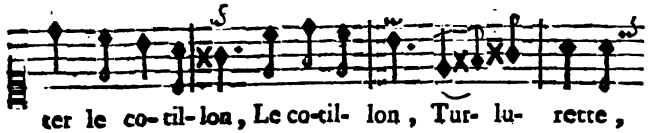
N° 16. FANCHON.

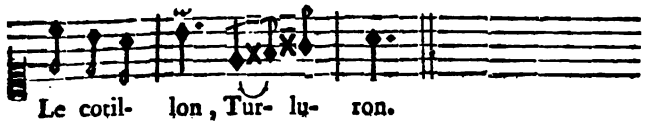


DEs Can- tates, des a- ri- ettes, Des grands airs de

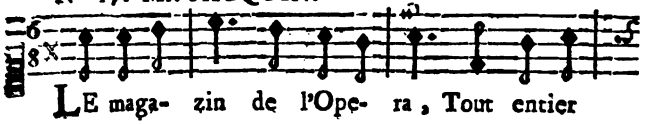


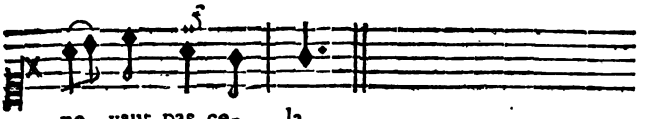
Phaë- ton, Vaude- villes, chanſon-nettes, Sans comp-



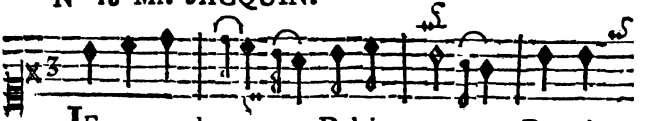


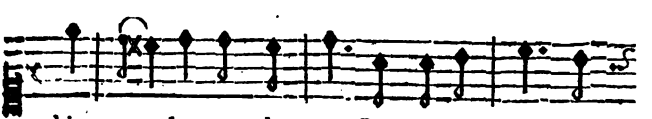
N° 17. Mr. JACQUIN.

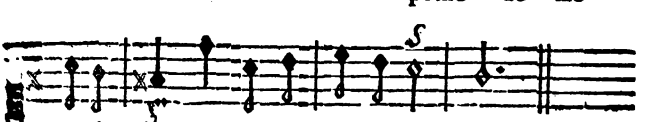




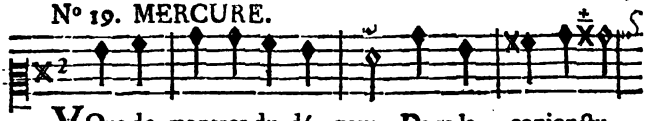
N° 18 Mr. JACQUIN.



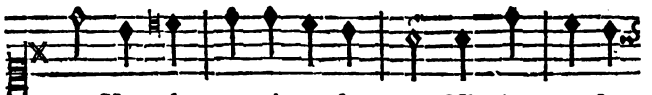




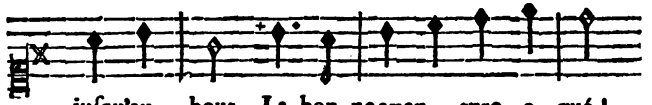
N° 19. MERCURE.



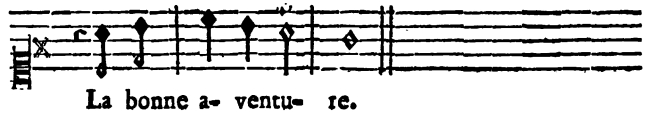
VOus de montrer du dé- gout, Dans la conjonctu-



re, Vous de n'avoir pas ſur- tout Mis à profit

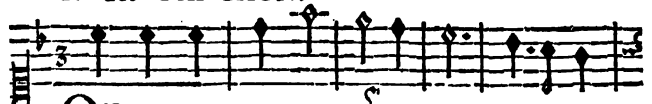


juſqu'au bout, La bon-ne aven- ture, o gué!

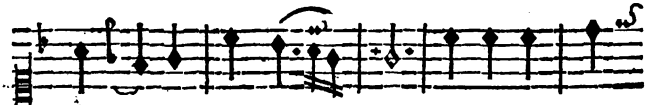


La bonne a- ventu- re.

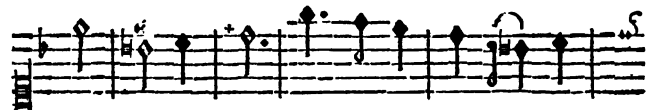
N° 20. FANCHON.



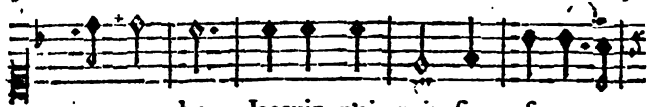
QUe je dois peu le regret- ter! L'inté-rêt



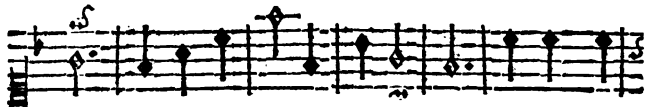
me l'a- voit fait pren- dre. La raiſon me



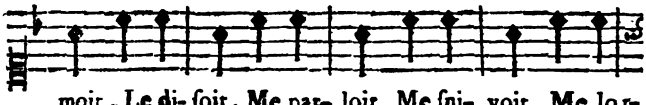
le fait quit- ter; Vieux, Ja-loux, groſſier &c



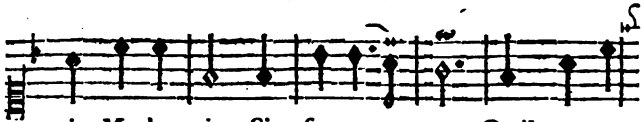
peu ten- dre. Jacquin m'ai- moit ſi ſotte-



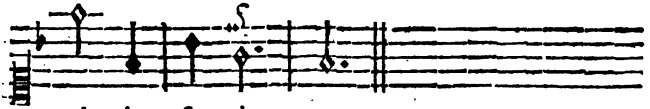
ment, Qu'il m'ennuyoit in- ſi- ni- ment. Jacquin m'ai-



moit, Le di- ſoit, Me par- loit, Me ſui- voit, Me lo r-

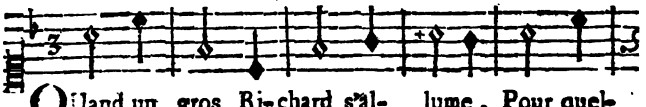


goit, Me donnoit Si ſotte- ment, Qu'il m'ennuy-

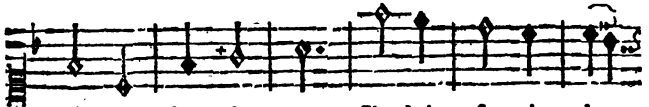


oit in- ſi- ni- ment.

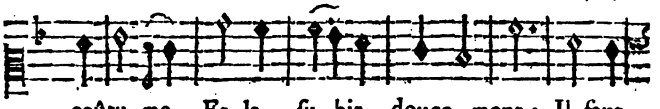
N° 21. MERCURE.



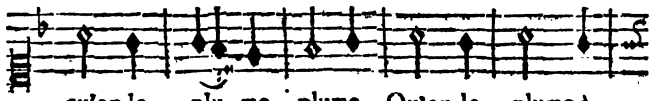
QUand un gros Ri-chard s'al- lume, Pour quel-



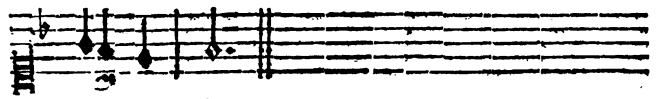
que ten- dron char-mant, Il doit ſçavoir la



coûtu-me, Et la ſu-bir douce-ment ; Il faut

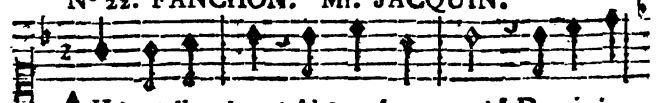


qu'on le plu-me, plume, Qu'on le plume à



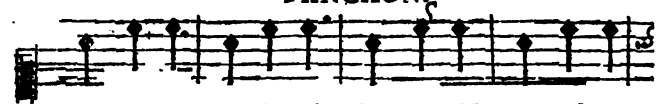
tout mon-ment.

N° 22. FANCHON. Mr. JACQUIN.

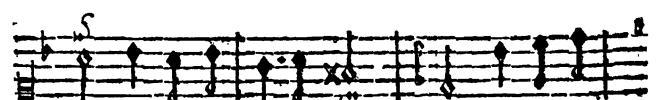


AH ! qu'elle joye ! Ah ! quel en- nui ! Devois-je

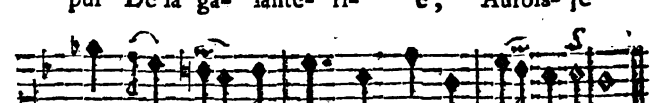
FANCHON.



m'adreſſer à lui ? Ah ! de- vant Mercu-re, l'ap-

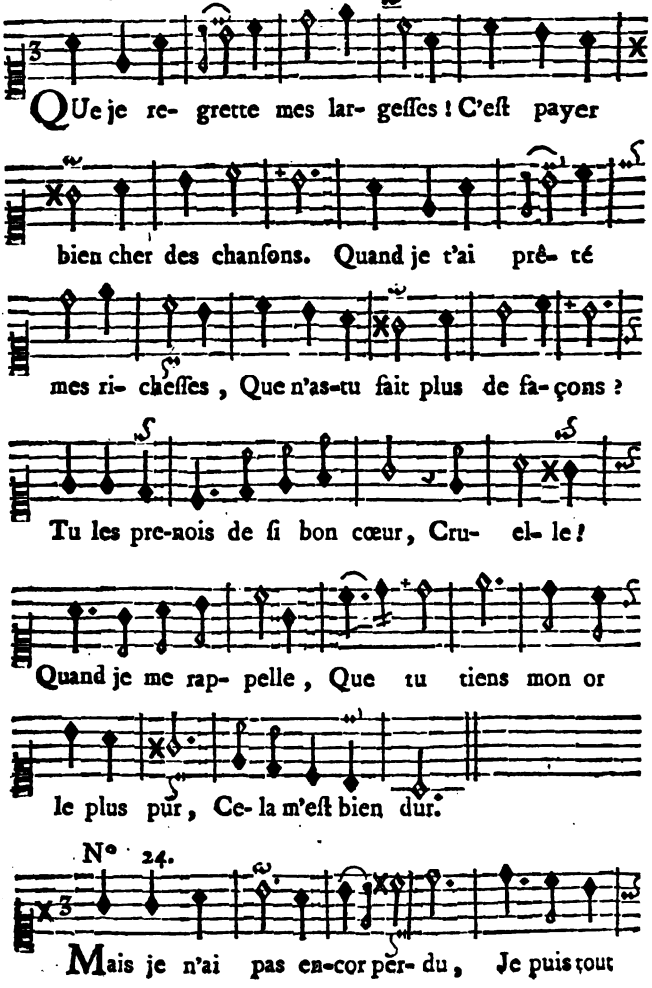


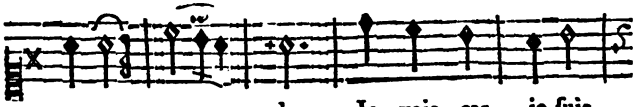
pui De la ga- lante- ri- e, Aurois- je



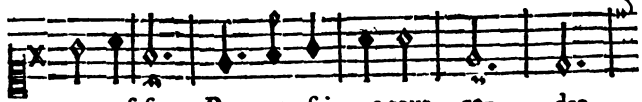
pû perdre aujour-d'hui, Moi qui ſuis jo- li- e ?

N° 23. Mr. JACQUIN.

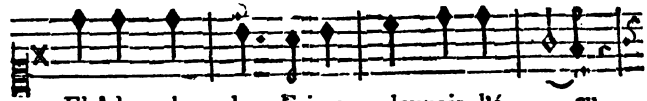




en-trepren- dre, Je vais, car je ſuis

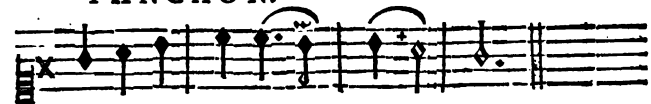


un coſ-ſu, Pour te fai- re tout ren- dre,



Eh! dru, dru, dru, Fai-re pleuvoir l'é- cu.

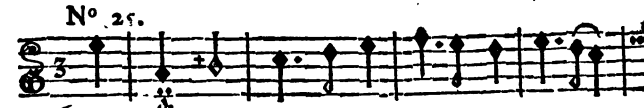
FANCHON.



Et moi je vais tout ven- dre.

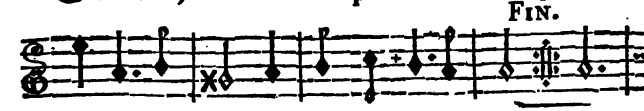
DIVERTISSEMENT.

N° 25.

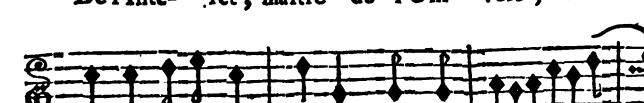


CHantons, chan- tons la puiſ-ſance ſu- prême

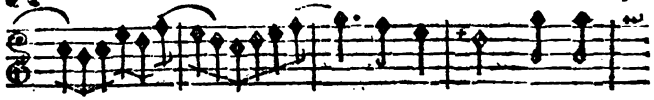
FIN.



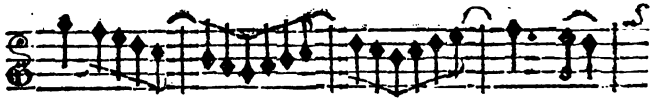
De l'Inté- rêt, maître de l'Uni- vers, vers.



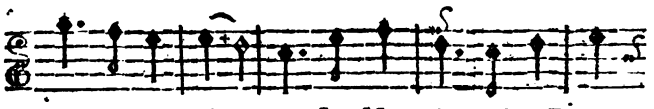
Il aſ-ſervit la terre, Il enchai- =



ne les mers, Il tri-



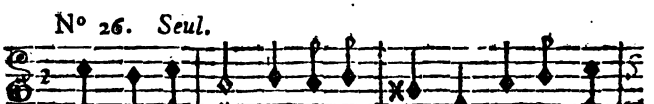
om- phe



de l'Amour mê- me, Les Mor-tels & les Dieux

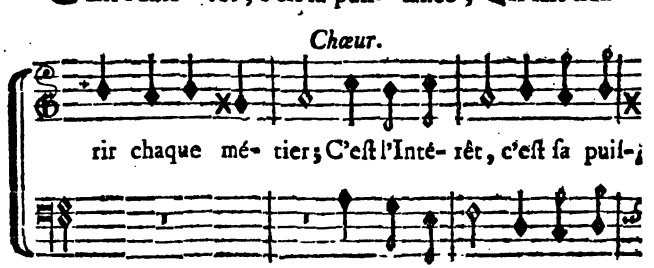
ſont ſou- mis à ſes fers. Chantons, &c.

N° 26. *Seul.*



C'Eſt l'Inté- rêt, c'eſt ſa puiſ- ſance, Qui fait fleu-

Chœur.



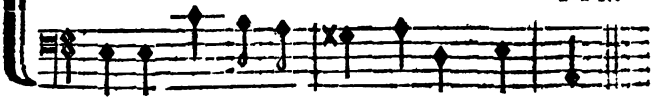
rir chaque mé- tier; C'eſt l'Inté- rêt, c'eſt ſa puiſ-

C'eſt l'Inté- rêt, c'eſt ſa puiſ-

FIN.

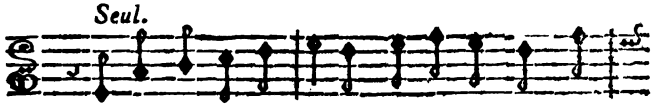
ſance, qui fait fleu- rir chaque mé- tier.

FIN.

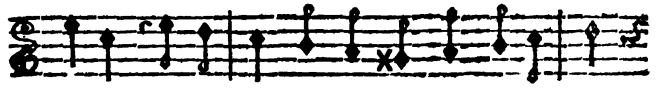


ſance, qui fait fleu- rir chaque mé- tier.

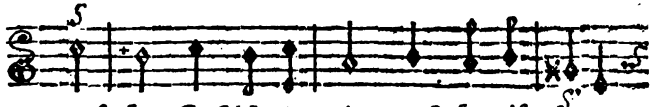
Seul.



Les arts & la ſci- ence, Lui doivent la naiſ-

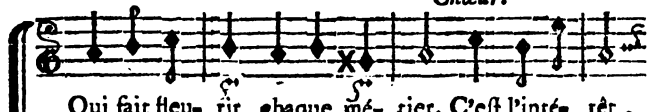


ſance, Il inſ- truit le Marchand & l'Arti- ſan

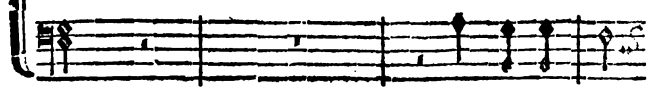


groſ- ſier. C'eſt l'Inté- rêt, c'eſt ſa puiſ- ſance,

Chœur.



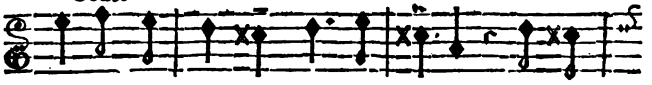
Qui fait fleu- rir chaque mé- tier. C'eſt l'inté- rêt,

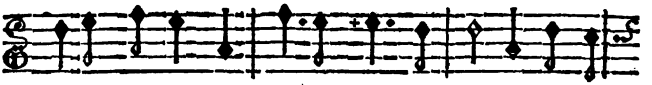


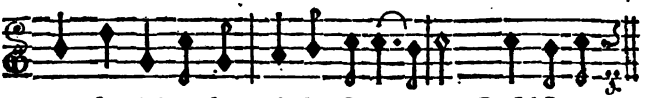
C'eſt l'In-té- rêt

c'eſt ſa puiſ-ſance, qui fait fleurir chaque mé- tier.
c'eſt ſa puiſ- ſance, qui fait fleu-rir chaque mé- tier.

Seul.


guide l'homme en ſa puiſ- ſance, Il inſ-


pire l'Auteur, il arme le Guer-rier, Et l'Avo-


vat, ſans lui, garde- roit le ſilen- ce. C'eſt l'Inté. &c.

FIN.

LES

TROQUEURS,

EN UN ACTE,

PAR M. Jean Joseph VADÉ;

Représentés, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le 30 Juillet 1753;

SUIVI

DU RIEN,

PARODIE DES PARODIES

DE

TITON ET L'AURORE.

NOUVELLE EDITION.

Le prix est de 48 sols avec la Musique

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

LUBIN, *Amant de Margot.*

LUCAS, *Amant de Fanchon.*

MARGOT, *Fiancée avec Lubin.*

FANCHON, *Fiancée avec Lucas.*

LES TROQUEURS, *EN UN ACTE.*

LUBIN *ſeul.*

AIR. Tout cela m'eſt indifférent.

QUAND ſur ſes vieux jours un garçon
Devient le mari d'un tendron,
Un galant rit de ſa folie ;
Le reſte eſt bientôt projetté :
Mais qu'un bon vivant ſe marie,
Les rieurs ſont de ſon côté.

Ariette, Notée. N°. 1.

On ne peut trop tôt
Se mettre en ménage;
J'ai beaucoup d'ouvrage;
Et le mariage
Eſt mon vrai balot.
Un Contrat m'engage;
J'épouſe Margot.
Son humeur volage
Eſt preſque le gage
D'un mauvais lot.
Mais contre l'orage
On met en uſage
Les moyens qu'il faut.
Une femme eſt ſage
Quand l'homme, en un mot,
N'eſt pas un ſot.

SCENE II.

LUBIN, LUCAS.

LUBIN.

NOus voilà fiancés par un double contrat,
L'indolente Fanchon va devenir ta femme.

LUCAS.

L'égrillarde Margot va te mettre en état
De chanter chaque jour une amoureuſe game.
Compere, es-tu content de ton marché, dis-moi ?

LUBIN.

Et toi, compere ?

LUCAS.

Et toi ?

LUBIN.

Parle, toi;
Es-tu bien ſatisfait ?

LUCAS.

Compere, es-tu bien aiſe ?

LUCAS, *montrant Lubin au doigt.*

Pour Margot tout de feu.

LUBIN, *montrant, à ſon tour, Lucas au doigt.*

Pour Fanchon tout de braiſe ;
Es-tu bien ſatisfait ?

LUCAS.

Compere, es-tu bien aiſe ?

LUBIN.

Mais, dis auparavant.

LUCAS.

Tu le veux. Tiens, ma foi,
Je ne ſçais : mais Fanchon eſt lente & pareſſeuſe.

LUBIN.

Ariette, Notée. N°. 2.

Margot, morbleu,
Eſt par trop joyeuſe,
Elle eſt jaſeuſe,
Gauſſeuſe;
Pour peu

Qu'on la mette en jeu,
Elle prend feu. *Fin.*
La voilà quinteuſe,
Grogneuſe,
Fâcheuſe.
Dites-lui
Oui,
Elle répond
Non,
Oui,
Non,
Non,
Oui;
Un démenti
Vous met en colere:
Prend-on le parti.
De la faire taire?
Le bruit double encor;
Jamais d'accord.
On ſe déſole;
Soufflets vont leur train;
On les rend ſoudain,
Et le bonnet vole.
Margot, &c.

LUCAS.

Le défaut de Fanchon me fait maigrir la trogne ;
Son air froid, engourdi, m'a désolé vingt fois.

LUBIN.

Tiens, nous avons été par trop vîte en besogne ;
Margot te convient mieux..

LUCAS.

C'est bien dit, je le crois.

LUBIN.

Je m'accommoderois de Fanchon à merveille;

LUCAS.

Troquons.

LUBIN.

Va.

LUCAS.

Tope.

LUBIN.

Allons.

Enſemble.

Le changement réveille.

Enſemble.

Lubin. Troquons, troquons,
Lucas. Changeons, compere,
Point de façons;
Point de Notaire.
Tiens, déchirons *Ils déchirent leurs*
Ce biau chiffon. *Contrats.*
Troquons, troquons,
Changeons, compere,
Rien n'eſt ſi bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous s'avance la future;

LUCAS.

Faiſons-les conſentir.

LUBIN.

Va. Nous allons conclure.

SCENE III.

LUCAS, LUBIN, MARGOT, FANCHON.

LUCAS, *prenant Margot ſous le bras.*

BOn jour, Margot.

LUBIN.

Fanchon, bon jour.

FANCHON.

Tu te trompes.

LUBIN.

Non, ma chere.

MARGOT, *à Lucas qui lui baiſe la main.*

Mais, finis donc.

FANCHON, *à Lubin qui lui en fait autant.*

Veux-tu te taire ?

MARGOT & FANCHON.

A ton ami peux-tu jouer ce tour ?

FANCHON.

Margot va m'en vouloir.

MARGOT.

Fanchon fera jalouſe.

LUBIN, *à Fanchon.*

Ecoute ; c'eſt moi qui t'épouſe.

LUCAS, *à Margot.*

C'eſt moi qui ſerai ton mari.

MARGOT, *lui montrant Lubin.*

Ariette en quatuor.

Et non, c'eſt lui.

LUCAS.

Et non, c'eſt moi.

LUBIN, *à Fanchon.*

Nous nous unirons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi;

C'eſt avec lui.

LUBIN.

C'eſt moi qui ſerai ton mari.

FANCHON, *montrant Lucas.*

C'eſt lui.

LUBIN.

Moi, moi.

MARGOT.

Lui, lui.

Quatuor.

Eh! non, c'eſt lui,
Eh! non, c'eſt moi.

MARGOT.

Ariette, Notée. N°. 3.

D'un Amant inconſtant
L'Amour ſe venge;

Même à l'inſtant
Que ſon cœur change,
Il n'eſt pas content;
C'eſt où ce Dieu l'attend.
Des feux d'un volage
On eſt peu flatté;
Le plus doux langage
Eſt toujours rejetté,
Quand il eſt l'hommage
De la légereté.
Sans allarmer Flore,
Le badin *Z*éphir
Vole avec plaiſir
Sur les fleurs qu'elle fait éclore;
Un tendre ſoupir
Bientôt le rappelle;
Il revient près d'elle
Sur l'aîle du Deſir.
D'un amant, &c.

FANCHON, *lentement.*

Air. Pourvû que Colin, ah! voyez-vous.

On dit que l'Hymen eſt bien doux,
Pour moi c'eſt un myſtere;

Qu'importe l'un ou l'autre Epoux,
Pourvu que l'on ſoit femme, voyez-vous,
Le choix ici n'eſt pas fort néceſſaire ;
Tous deux ne valent guére.

FANCHON.

Margot, ſi tu m'en crois, nous les laiſſerons faire.

LUBIN & LUCAS.

Bon ! bon ! Fanchon entend déjà raiſon.

Pendant ce tems Fanchon & Margot ſe parlent à l'oreille.

MARGOT, *à part.*

(*Haut.*)
Je l'en dégoûterai. Terminons donc l'affaire.

LUCAS.

Ah ! quel bonheur ! Margot penſe comme Fanchon.

LUBIN.

Ariette en quatuor.

Changeons, ma chere ;
Troquons, troquons.

LUCAS.

Troquons, troquons;
Changeons, ma chere.

Margot. Troquons, troquons;

Fanchon. Changeons, compere.

Tous quatre.

Troquons, troquons;
Changeons, { compere. / ma chere.

Lubin emmene Fanchon.

SCENE IV.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

VIVE Margot, j'aime ſon caractere.

MARGOT, *à part, finement.*

Oui, tu vas l'éprouver.

LUCAS.

Que nous ſerons heureux !

MARGOT, *ironiquement.*

Tu me paroîs charmant.

LUCAS.

Que tu ſçais bien me plaire !

MARGOT, *ſe moquant de lui.*

Je brûle d'être à toi.

LUCAS.

Viens donc combler mes vœux.

MARGOT,

MARGOT.

ARIETTE Notée. N°. 4e.

Ah ! qu'il me tarde
De te voir mon époux ;
Sur-tout prens bien garde
D'être jaloux.
Quand un Galant me flatte
Je ne ſuis pas ingrate.
Si tu raiſonnois,
Tu verrois
Ce que je ferois.
J'aime la dépenſe ;
Ainſi je penſe
Que tu ſçauras gagner
De quoi faire regner
Chez moi l'abondance,
Les jeux & la danſe ;
Car autrement,
Je fais ſerment
Que le tapage,
L'outrage,
La rage,
Feront ravage
Dans ton ménage ;

C'eſt mon dernier mot.
A ce prix, nigaut,
Epouſe Margot.
Juſqu'au revoir, magot;
Magot, magot,
Magot. *Juſques dans les couliſſes.*

T

SCENE V.

LUCAS, *seul.*

VA, va, j'épouserois, morbleu, plûtôt le diable.
Ah! Fanchon, qu'à présent tu me parois aimable!

Ariette Notée. N°. 5.

Pauvre Lucas,
Quelle est ta peine!
Une femme hautaine
Ne te va pas.
Sans cesse la gêne,
L'aigreur, l'altercas,
Les cris, le tracas,
Les pleurs, le fracas,
Sept fois la semaine,
Joueront une scene,
Où tout hors d'haleine,
Tu chanteras:
Hélas! hélas! hélas!
Sortons d'embarras.
Fanchon est ma Reine,
Je cours de ce pas

Reprendre ma chaîne ;
Ah ! qu'elle a d'appas !
Il ſort.

SCENE VI.

LUBIN, *ſeul.*

J'AI cru faire un beau coup en changeant de future,
Margot étoit mon fait ; peſte ſoit du marché !
Avec Fanchon, hélas ! il faudra donc conclure ;
Qui, moi ! garder Fanchon ! J'en ſerois bien fâché.

ARIETTE Notée. N°. 6.

Sa nonchalance
Feroit mon tourment :
Une heure elle balance
Pour dire froidement :
Oui-dà... Vraiment....
Plaît-il ? ... Comment ? ...
Chaque mot eſt ſi lent
Que j'en perds patience.

Ou bien en silence
D'un pas chancelant
Elle s'avance,
Puis marche en dormant,
Et rit en bâillant.
Quelle différence
De ce tempérament
A la pétulance
De celle que j'attend ?

SCENE VII.

MARGOT, LUBIN.

LUBIN.

MARGOT?

MARGOT.

Eh bien?

LUBIN.

Rends-toi, j'ai reconnu ma faute.

MARGOT.

Tout beau, tu comptes sans ton hôte.

LUBIN.

ARIETTE Notée. N°. 7.

Sans rire, comment va le desir conjugal?

MARGOT.

Mal.

LUBIN.

Oh ! dès ce soir, tu porteras mon nom.

MARGOT.

Non.

LUBIN.

Va, tu ne penses pas ainsi.

MARGOT.

Si.

LUBIN.

Mépriſes-tu mon tendre effort ?

MARGOT.

Fort.

LUBIN.

Tu veux donc mon ennui ?

MARGOT.

Oui.

LUBIN.

Fais-moi plûtôt un amoureux défi.

MARGOT.

Fi.

LUBIN.

Ta cruauté me déſole.

MARGOT.

Va, cours, ſuis, ſors, vole
Sur les pas de Fanchon ; je m'en tiens à Lucas.

LUBIN.

Reçois mon repentir.

SCENE VIII.

LUBIN, MARGOT, LUCAS, FANCHON.

LUCAS, *à Fanchon.*

Ariette en quatuor.

NE me rebute pas.

FANCHON, *montrant Margot.*

Oh! laiſſe-moi, voilà la tienne,

LUBIN.

Non, c'eſt la mienne.

MARGOT, *montrant Fanchon à Lubin.*

Voilà la tienne.

LUCAS.

Non, c'eſt la mienne.

MARGOT, *ſe ſaiſiſſant de Lucas.*

Je prends le mien.

FANCHON, *ſautant ſur Lubin.*

Chacun le ſien.

LUBIN, *à Fanchon qui le tient au collet.*

Le diable t'emporte.

LUCAS, *tenu par Margot.*

Ah ! quel embarras !

MARGOT & FANCHON.

Tu m'épouſeras.

LUBIN.

Peut-on, hélas !
Me punir de la ſorte ?

FANCHON.

Tu m'épouſeras.

LUCAS.

Le diable t'emporte.

MARGOT.

Tu m'épouſeras.

LUBIN, *s'échappant.*

Ah ! Margot.

LUCAS, *s'échappant.*

Ah ! Fanchon.

MARGOT & FANCHON.

Quel accès te transporte !

LUBIN, *à Margot.*

Reprends-moi.

LUBIN, & LUCAS.

Que je sois ton époux.

MARGOT & FANCHON.

Vous avez fait la loi.

LUBIN & LUCAS.

Je t'en prie à genoux.

Ils se jettent à genoux.

MARGOT, *riant.*

Fanchon ? Ah, ah, ah, ah, ah.

FANCHON, *riant.*

Margot? Ah, ah, ah, ah, ah.

LUCAS.

Cruelle.

LUBIN.

Traîtreſſe.

Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Fileras-tu doux?

LUCAS.

Je filerai doux.

MARGOT, *à Lubin.*

Au lógis je ſerai maîtreſſe.

LUBIN.

Maîtreſſe.

FANCHON, *à Lucas.*

Et tu m'obéiras ſans ceſſe.

LUCAS.

Sans ceſſe.

MARGOT.

Fanchon, je me réſous.

FANCHON.

Margot, je me réſous.

LUCAS, *ſe relevant.*

Fanchon, quelle allegreſſe!

LUBIN, *ſe relevant.*

Margot, quelle allegreſſe!

FANCHON & MARGOT.

Remettez-vous!

LUBIN & LUCAS, *ſe remettant à genoux.*

Quelle triſteſſe!

MARGOT.

Fanchon.

FANCHON.

Margot.

MARGOT.

Cédons.

FANCHON.

Cédons.

LUBIN & LUCAS.

Quelle allegreſſe!

MARGOT.

Levez-vous.

FANCHON.

Nous en ferons, ma foi, de commodes époux

TOUS QUATRE.

Quelle allegreſſe!

On danſe.

FIN.

AIRS
CHOISIS
DES
TROQUEURS,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE.

AIRS

LE RIEN,

PARODIE

DES PARODIES

DE TITON

ET L'AURORE;

Repréſenté ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique le 10 Avril 1753.

ACTEURS.

MOMUS.

ROSETTE.

TRICOLOR.

RATON.

TOTINET.

LE RIEN,

PARODIE DES PARODIES

DE TITON ET L'AURORE.

SCENE PREMIERE.

RATON.

AIR. *De Nina.*

SUR un point qui me chagrinoit,
Parlons à Totinet
Net,
Les ſiens la prônent en tous lieux,
Soyons en dépit d'eux
Deux.
Qu'ai-je à craindre d'un Concurrent,
Mon triomphe eſt plus apparent
Malgré cela.

TOTINET.

Ta, la, la, la.

RATON.

Ah! le voilà, le voilà
Là.

SCENE II.

RATON, TOTINET.

TOTINET.

AIR. *Belle Diguedon.*

EN ces lieux qui vous amene,
Mon petit Raton,
Raton, Titon, tontaine?

RATON.

Reſpectez plus le Rival de Titon.

TOTINET.

Mon cher petit Titon,
Raton, taine, riton.

RATON.

Cet air familier me gêne.

TOTINET.

Ah! Raton, Titon,
Titon, Raton, tontaine.

RATON.

AIR. *Talaleri, Talalerire.*

Vous croyez être fort aimable,
En chantant un mauvais refrain.

TOTINET.

De grace ſoyez équitable.

RATON.

L'Ami, c'eſt qu'il vous faut un frein.
A cela qu'avez-vous à dire?

TOTINET, *riant,*

Talaleri, Talalerire.

RATON.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Ah! que vous avez bien le ton
De l'Opéra Comique.

TOTINET.

Pourquoi, Monſeigneur de Raton,
Prendre cet air cauſtique?
N'uſez point de tant de rigueur,
Même intérêt nous lie;
Si je vous paſſe la langueur,
Paſſez-moi la folie.

RATON.

AIR. *Des Echos de Pannard.*

Hélas! pauvre Enfant clandeſtin,
De ton deſtin,
Rien n'approche.
Pluſieurs Peres t'ont fabriqué.

TOTINET.

Je ſuis piqué
Du reproche.

RATON.

Chacun s'en apperçoit.

TOTINET.

Soit.

RATON.

Je n'ai qu'un Pere.

TOTINET.

Avec ſon art ſubtil,
Eût pû mieux faire.

RATON.

AIR. *Du Prevôt des Marchands.*

Sçavez-vous, Monsieur Totinet....

TOTINET.

Je sçais que vous êtes parfait....

RATON.

Que par-tout votre genre choque....

TOTINET.

Mais nous avons d'autres appas....

RATON.

Vous êtes toujours équivoque.

TOTINET.

Sur ce point ne m'attaquez pas.

RATON.

Refrain.

Morbleu, si je me croyois,
Comme je l'étrillerois!

SCENE III.

MOMUS, TOTINET, RATON.

RATON.

AIR. *Chacun a ſon ton, ſon allure.*

AH! Seigneur Momus,
Non, je n'y tiens plus,
Impoſez, s'il vous plaît, ſilence,
A ce petit morveux qui m'offenſe.

TOTINET.

C'eſt lui qui vient pour m'inſulter;
Parce qu'il a les Elemens, la Lune & les Etoiles pour lui.

RATON.

Il prétend ſur moi l'emporter,
A cauſe que les Vents ſoufflent contre nous, & qu'ils lui ſont favorables.

TOTINET.

Déſapprouvez-vous la gayeté?
Car enfin vous conviendrez qu'il en faut dans une Parodie, & que par-tout elle en porte le caractere.

RATON.

Blâmez-vous l'ingénuité?
Moi, je fus formé dans le deſſein de paroître agréable, & à mon gré cet avantage doit l'emporter ſur celui de faire rire.

MOMUS.

Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Chacun a ſon ton,
Son allure.

RATON.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Tout genre eſt bon, vaille que vaille,
Excepté le genre où l'on bâille.

TOTINET.

Moi, mon ſuccès n'eſt pas douteux.

RATON.

Mon premier Acte eſt admirable!

TOTINET.

Oui, votre moulin tourne au mieux,
Et votre coq eſt impayable.

MOMUS.

AIR. *Que chacun de nous ſe livre.*

Courant la même carriere,
Deux Auteurs ſont ennemis;
Chacun craint que ſon Confrere,
A ſon rang ne ſoit admis;
Le partage enfin le pique.
En tous climats, comme ici,
L'amour propre eſt fils unique,
Il veut tout avoir pour lui.

SCENE IV.

MOMUS, ROSETTE, TRICOLOR, RATON, TOTINET.

ROSETTE, *tenant un arroſoir.*

AIR. *Des Pierrots Italiens.*

MON cher Raton,
Je cherche à tâton,
Que n'eſt-il en ce ſéjour
Jour!

TRICOLOR *arrivant un bout de chandelle à la main.*

Qu'entens-je?

ROSETTE.

Quelqu'un vient par-là.

étonnée.

C'eſt Tricolor.

TRICOLOR.

Vous voilà?

TOUS DEUX.

Ah!

TRICOLOR.

AIR. *Où courez-vous, M. l'Abbé.*

Quoi donc, Roſette à petit bruit,
Se hazarder ainſi la nuit!
Vous allez ſans chandelle.

ROSETTE.

Hé bien !

TRICOLOR *montrant ſa lumiere.*

Crainte du parallele,
Vous m'entendez bien.

RATON.

AIR. *A la façon de Barbari.*

Belle Roſette !

ROSETTE.

Ah ! ah ! Raton,
Que venez-vous donc faire,
Avec ce petit Mirmidon ?

TRICOLOR, *montrant Raton.*

Il vous vaut bien, ma Chere,
Sa Nourrice en fit un Mignon ;

ROSETTE.

La faridondaine, la faridondon,
Montrant ſon Amant.
Par la danſe il eſt rajeuni ;

TRICOLOR.

Biribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

ROSETTE.

AIR. *Quoi ! vous partez.*

Il vous ſied bien, ma petite Mignone,
De comparer votre Héros au mien !
à Momus.
Pardon, Seigneur ; mais ſon orgueil m'étonne ;

TRICOLOR.

Vous êtes fort modeſte, on le voit bien.

ROSETTE.

Quoi vous ſied-il, ma petite Mignone,
De comparer votre Héros au mien ?

TRICOLOR.

AIR. *La mort pour les malheureux.*

De quel droit prétendez-vous
Primer ſur nous ?
J'admire en vérité,
Votre fierté !

MOMUS, *à Raton.*

Votre célébrité
N'a pas trop éclaté.

TOTINET.

On n'en a point été
Flatté.

MOMUS, *à Totinet.*

Et vous même, quel effet
Avez-vous fait ?
Citez-moi, s'il vous plaît,
Un ſeul couplet
Dont le tour ſimple & neuf.....

TOTINET.

J'en compte neuf.

MOMUS.

Très-dignes du Pont-Neuf.

MOMUS, *à Raton & Roſette.*

De la Roſe & du bouton
Vous répétez trop le Vaudeville :

à Totinet & Tricolor.

Vous avez pris de Titon,
Un Quatrain aſſez utile.

ROSETTE.

Ses soufflets sont bien trouvés.

TRICOLOR.

Mais vos Pierrots sont-ils bien approuvés!

TOTINET.

Nous avons été couronnés;

MOMUS.

Graces aux billets donnés.

TRICOLOR.

Seigneur, nous n'insistons point,
Passons ce point;
Mais nos petits Balets,
Ne sont pas laids;
En trouve-t-on ailleurs
De plus gais, de meilleurs,
Que notre ronde de Tailleurs?

ROSETTE.

Les nôtres sont gracieux,
Et valent mieux;
Des fleurs fort galamment
Font l'ornement.....

MOMUS.

à Rosette.

Vous êtes dans vos Jeux
Trop sérieux.

Parlant de Totinet & Tricolor.

Eux,
Trop factieux.

TOUS QUATRE.

Enfin, enfin,
Prononcez sur notre destin,

Jugez, jugez
Sans préjugés.

MOMUS.

Pourquoi
Défier ainſi ma bonne foi?
Vous vous plaindrez de moi.

TOUS QUATRE.

Enfin, enfin,
Prononcez ſur notre deſtin,
Jugez, jugez,
Sans préjugés.

MOMUS.

à Raton & Roſette.

Tous vos petits airs
Sont ſur de grands airs:
Nul ne chantera,
Ces tirades-là.

TOTINET.

Que je ſuis content
De ce Jugement!

MOMUS.

à Totinet.

Vous chantez différemment.
Chaque refrain,
Porte des traits dont le tout eſt malin;
Votre Apollon,
Auroit pû prendre un meilleur ton.

RATON.

Que je ſuis content
De ce Jugement!

MOMUS.

Parlant de Raton.

Il eſt engourdi.

à Totinet.

Vous êtes noirci.

à Raton parlant de Totinet.

Vous êtes picquant
Au commencement,

à Totinet.

Et vous dans le dénouement.

RATON.

AIR. *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Mais quand je parus ſur la Scene,
Seigneur, la chambrée étoit pleine.

TOTINET.

Je reçus mille complimens.

RATON.

Je fus applaudi ſans ombrages.

MOMUS.

Meſſieurs, les applaudiſſemens
Ne ſont pas toujours des ſuffrages.

TRICOLOR.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Même objet nous a tous fait naître.

ROSETTE.

En cela nous nous reſſemblons.

TOTINET.

Je plais à qui ſçait me connoître.

RATON.

En mérite nous différons.

MOMUS.

AIR. *Voilà la reſſemblance.*

Tous deux vous avez le tic
De vouloir plaire au Public,
Voilà la reſſemblance:
à Totinet.
L'un ſçait ennuyer gaiement,
à Raton.
L'autre amuſer froidement,
Voilà la différence.

RATON.

AIR. *Du Prevôt des Marchands.*

Adouciſſez un peu l'Arrêt,

TOTINET

Un peu trop vif il nous paroît.

MOMUS.

Pour éviter les Epigrammes,
Et pour vous corriger en tout,
Mes enfans, conſultez les Dames;
Montrant les Loges.
Voilà le Tribunal du goût.

AIR. *Vogue la galere.*

TOUS QUATRE.

De votre avis ſincere
Nous pourrons profiter.

MOMUS.

Quand au Sexe on ſçait plaire,
Partout on peut chanter :

TOUS CINQ.

Hé ! vogue la galere,
Tant qu'elle pourra voguer.

On danſe.

FIN

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Parodie, qui a pour titre : *les Troqueurs, & le Rien, Parodie des Parodies de Titon & l'Aurore*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 11 Avril 1753.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Tome premier du même Auteur.

LES
TROIS JUMEAUX
VÉNITIENS,
COMÉDIE ITALIENNE,
DIALOGUÉE EN FRANÇOIS.

LES
TROIS JUMEAUX
VÉNITIENS,
COMÉDIE ITALIENNE,
EN QUATRE ACTES;

DIALOGUÉE EN FRANÇOIS,

En faveur des Sociétés, & des Troupes de Provinces.

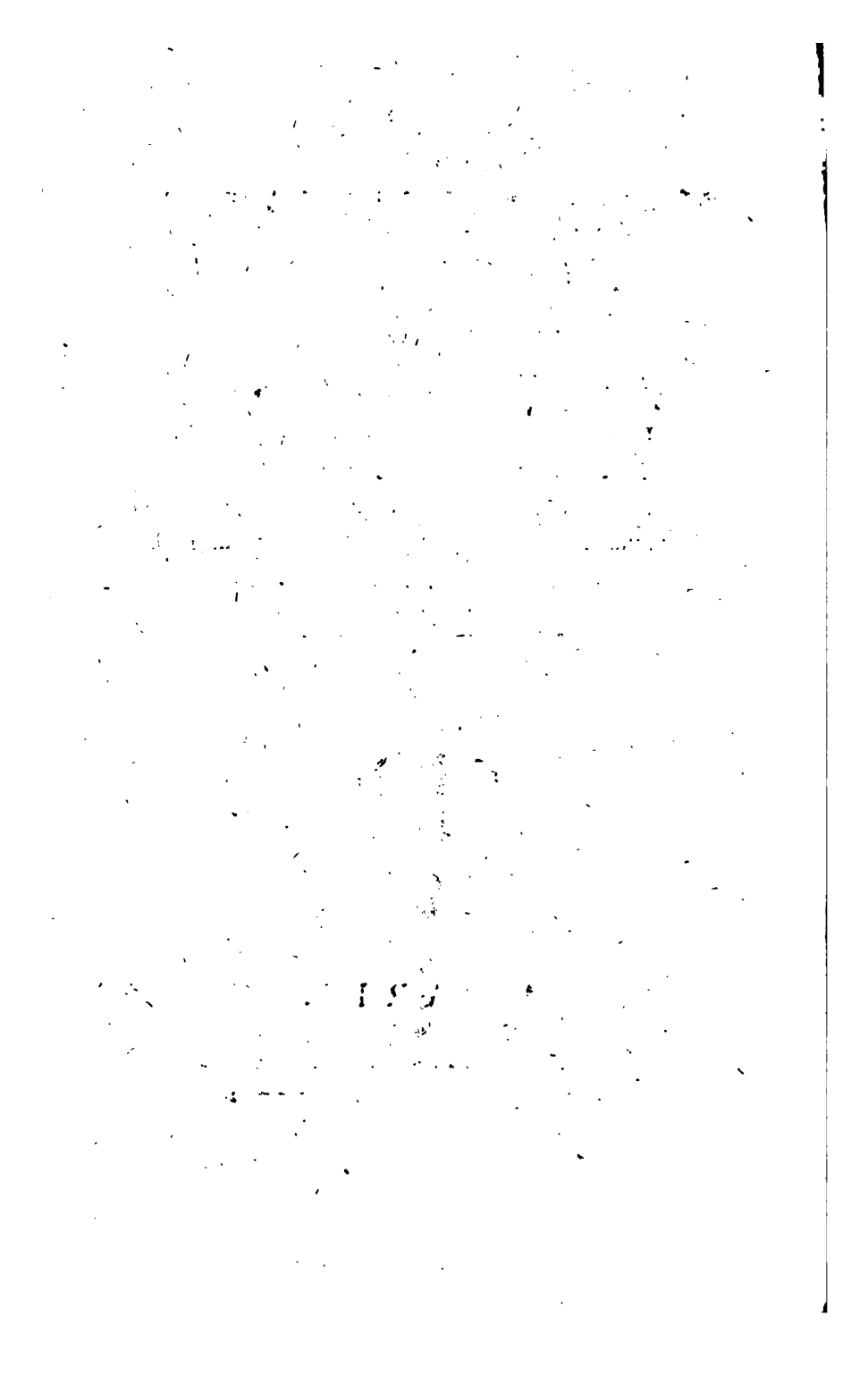
Repréſentée pour la première fois, le 7 Décembre 1773, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

Par A. Matteo Mazzolà COLLALTO, Comédien Italien Ordinaire du Roi.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Permiſſion.



A MONSIEUR

PAPILLON DE LA FERTÉ,

Intendant, Contrôleur-Général de l'Argenterie, Menus-Plaisirs & Affaires de la Chambre du Roi, & Intendant honoraire de l'Ordre Royal & Militaire de St.-Louis.

MONSIEUR,

Vous offrir l'hommage de ce petit Ouvrage, c'est rendre ce que je dois à vos bontés. Le Public a

reçu cette Comédie avec tant d'indulgence, que je ne l'ai pas cru tout-à-fait indigne de vous être dédiée, en la lui présentant dialoguée en François.

J'ôse me flatter, Monsieur, que vous daignerez accepter & protéger ce foible tribut de ma reconnoissance.

Je suis avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur
A. COLLALTO.

AVERTISSEMENT.

LE Théâtre doit repréſenter un Sallon ou Veſtibule avec deux portes, dans le fond, à côté de celle du milieu, qui eſt la porte d'entrée, & deux autres ſur le devant, près de la premiere Coulisſe, l'une à droite, l'autre à gauche.

L'Acteur repréſentant les trois Jumeaux doit obſerver le coſtume ſuivant :

Pour jouer le Rôle de ZANETTO le Vénitien, *il porte un habit verd, complet, galonné d'or, perruque en bourſe, épée, chapeau de tête uni ; il doit avoir l'air aimable & gracieux.*

Pour repréſenter ZANETTO, le Marin, *il change de perruque, & en prend une que l'on nomme bonnet, avec un chapeau bordé d'or, qu'il tient toujours ſur ſa tête, à la ſoldateſque, une canne à pomme d'or, qu'il*

agite ſouvent ; ſa démarche doit être fière, ſon air bruſque, les ſourcils froncés & le ton de voix gros & rude.

Lorſqu'il paroît en ZANETTO *l'Imbécile, il prend une perruque à la cavalière, forte de cheveux, roſette derrière, chapeau bordé d'or, mis ſur ſa tête la corne en l'air, & de façon à rabattre partie de ſon toupet ſur le front ; il tient ſes bras pendans, ſes genoux ſont en-dedans & pliés ; ſa voix doit être frêle & lente, ſa phyſionomie niaiſe, toujours prêt à pleurer ou à rire, ſautant & geſticulant à tout inſtant.*

PRÉFACE.

LA Comédie des Trois Jumeaux Vénitiens, que j'ôſe mettre au jour, ſeroit peut-être reſtée toujours dans mon Porte-feuille, ſi j'avois pu me refuſer aux preſſantes ſollicitations de pluſieurs Gens de Lettres, qui m'ont, pour ainſi dire, forcé de la rendre publique. Ils ont fait plus, ils ont exigé que je l'écriviſſe en François, en me flattant de l'indulgence du Public, qui auroit la bonté de faire grâce au ſtyle, en faveur de l'intrigue, dont il s'étoit amuſé ſi long-tems.

J'avouerai qu'en flattant mon amour-propre, ils m'en font faire un cruel ſacrifice, & que, malgré leur bonne intention, ils me rendent le plus mauvais ſervice. Comment prétendre au ſuffrage d'un Public éclairé, en me haſardant d'écrire dans une langue totalement étrangère pour moi, & dont je ſuis bien éloigné de connoître toute la délicateſſe? N'eſt-ce pas une

témérité impardonnable ; & ſi je forme une entrepriſe au-deſſus de mes forces, puis-je raiſonnablement me flatter de trouver aſſez de complaiſance dans mes Lecteurs, pour me paſſer les défauts innombrables qu'ils vont trouver dans la diction ?

J'avouerai que ces réflexions m'ont ſouvent fait tomber la plume de la main, & que l'Ouvrage, quoiqu'aſſez avancé, j'ai été plus de vingt fois tenté de le mettre en pièces ; mais une Lettre que m'écrivit, au commencement de l'Année, un Acteur de Province, fixa tout d'un coup mon indéciſion : je ſentis qu'il falloit vaincre ma timidité, lorſqu'il s'agiſſoit de mon honneur ; & que la tendreſſe d'Auteur avoit ſes mouvemens, comme l'affection paternelle.

Qu'il me ſoit permis d'extraire la Lettre du Comédien de Province, en priant mes Lecteurs de ſupprimer les éloges trop flatteurs dont elle eſt remplie ; éloges qui ne m'ont point raſſuré ſur le tort que pouvoit me faire la Bâtiſſe

informe d'une Comédie, que l'Editeur avoue lui-même n'avoir jamais vu repréſenter, & qu'il n'a fabriquée que ſur le programme François que je fis diſtribuer, pour en faciliter l'intelligence aux Dames, lorſqu'elle fut donnée, par ordre du feu Roi, à Verſailles, devant toute la Cour.

Le canevas que vous fites imprimer dans la nouveauté de votre Pièce, me tomba dans les mains il y a deux mois. Je ne pus me laſſer de l'admirer, &c. De l'admiration je paſſai au regret de voir cette.... Comédie perdue pour les Amateurs du Spectacle, dont la plus grande partie, à la honte de notre ſiècle, ignore l'idiôme élégant dans lequel elle eſt compoſée (*) .....

Enfin, Monſieur, j'ai eu la témérité d'entreprendre de la dialoguer, ſans autre guide que votre plan imprimé.... Le Public a reçu votre Pièce avec le plus grand tranſport; elle a été jouée, pour la premiere fois, avant hier, (9 *Février*)

(*) L'Auteur de la Lettre ne parle ſans doute que des Amateurs de la Province.

& redemandée avec acclamation. Je craignois avec raiſon que mon griffonnage ne nuisît à ſon ſuccès, mais la beauté du plan a ſoutenu la foibleſſe du ſtyle. J'aurois été moins inquiet ſur ſon ſort, ſi j'avois pu la voir repréſenter pendant mon ſéjour à Paris : quel parti n'aurois-je pas tiré de la ſupériorité avec laquelle, &c..... vous rendez d'une manière auſſi vraie qu'inimitable, trois caractères ſi oppoſés.... Je me ſuis vu forcé à tirer tout de mon propre fonds. Je ſais qu'il faudroit une plume ſupérieure à la mienne, pour que la beauté du Dialogue égalât celle de l'Intrigue ; mais puiſque l'une a paſſé en faveur de l'autre, j'ai cru que vous ne ſeriez pas fâché d'en apprendre le ſuccès, qui vous appartient beaucoup plus qu'à moi, &c.

Je ſuis perſuadé que ce Comédien a mis dans ſa traduction tout l'art poſſible ; il me paroît avoir du talent ; il eſt François : mais, encore un coup, ſa Traduction n'étoit qu'idéale, & les repréſentations en ont été faites au haſard, & ſans guide. Il n'eſt pas poſſible qu'éloigné

A MONSIEUR

PAPILLON DE LA FERTÉ,

Intendant, Contrôleur-Général de l'Argenterie, Menus-Plaisirs & Affaires de la Chambre du Roi, & Intendant honoraire de l'Ordre Royal & Militaire de St.-Louis.

MONSIEUR,

Vous offrir l'hommage de ce petit Ouvrage, c'est rendre ce que je dois à vos bontés. Le Public a

grande ſimplicité. Je n'y fais paroître n'y Comtes, ni Marquis; ce ſont des Bourgeois, & des plus ordinaires; ainſi, point de prétention, ni de beautés déplacées. Les détails doivent être courts & naturels; l'intrigue marche ſi rapidement, qu'il ſeroit mal-adroit de la retarder par des portraits, des deſcriptions, des définitions, ou des analyſes de ſentiment, dans les ſcènes même les plus intéreſſantes. Tout doit conduire au dénouement, & l'accélérer. Horace nous l'apprend : *feſtinet ad eventum.* De plus, je me ſuis apperçu, en fréquentant le Spectacle François, qu'il étoit dangereux, même en écrivant avec beaucoup d'eſprit, d'épuiſer la matière, & de ne rien laiſſer à penſer aux Auditeurs éclairés : il ſemble qu'ils ont droit d'être piqués de ce qu'un Auteur les croit incapables de ſentir l'intérêt d'une ſituation, ſans la leur détailler faſtidieuſement. Je n'ai, je le répète, d'autre crainte que de n'avoir pas ſaiſi ce ſtyle naturel de la converſation, que j'avoue avoir beaucoup étudié depuis que je ſuis en France, mais que je ſuis bien éloigné de connoître parfaitement,

J'ai eu le plus grand ſoin de marquer les poſitions de Théâtre, & le jeu des Acteurs, en faveur de ceux qui n'ont point vu repréſenter les *Trois Jumeaux*. Une ſituation mal exprimée ſur le Théâtre, un geſte faux, ou fait mal-à-propos, ôtent ſouvent toute l'illuſion.

J'ai dialogué le rôle d'Arlequin de manière qu'il peut convenir au Criſpin des François, à cauſe de la difficulté que l'on a à trouver quelqu'un dans les Sociétés, & dans les Troupes de la Province, qui puiſſe remplir ce perſonnage. De plus, les talens, les grâces & la poſſeſſion parfaite de l'inimitable Acteur que tout Paris a admiré, ne pourront jamais être ſuppléés ailleurs.

J'ai donné, à l'Avertiſſement, le Coſtume des trois Perſonnages : rien n'eſt à négliger, quand on veut rendre les choſes dans la vérité. J'ai marqué, en intitulant les Acteurs de la Pièce, qu'il étoit néceſſaire que le même jouât les trois rôles ; la reſſemblance parfaite qui occa-

fionne tout *l'imbroglio*, ne pourroit jamais faire assez d'illusion, sans cette précaution. L'Acteur en aura plus de fatigue : mais il pourra mériter plus d'éloges, s'il remplit bien sa tâche.

Il ne me reste qu'à supplier mes Lecteurs de ne pas oublier que c'est un Vénitien qui écrit ; & que, loin de prétendre à la gloire d'être Auteur, il ne s'est déterminé à livrer son ouvrage au danger de la Presse, que par déférence pour des personnes de mérite, qui, en l'excitant à en courir les risques, semblent lui présager les bontés & l'indulgence dont on a bien voulu l'honorer aux représentations.

LES
TROIS JUMEAUX
VÉNITIENS,
COMÉDIE ITALIENNE,
EN QUATRE ACTES;
DIALOGUÉE EN FRANÇOIS.

PERSONNAGES.

ZANETTO de Veniſe, *homme aimable.*
ZANETTO le Marin, *homme bruſque.*
ZANETTO de Bergame, *imbécile.*
} Frères Jumeaux. — *Le même Acteur doit jouer les trois Perſonnages.*

ANGÉLIQUE, *promiſe à Zanetto le Vénitien.*
GÉRONTE, *Père d'Angélique.*
ÉLÉONORE, *Femme de Zanetto le Marin.*
ARLEQUIN *ou* CRISPIN, *Valet de Zanetto le Venitien.*
SCAPIN, *Valet de Zanetto de Bergame.*
ARGENTINE, *Aubergiſte.*
Premier GARÇON *de l'Auberge.*
Deux autres GARÇONS.
Un COMMISSAIRE *& ſon Clerc.*
Un EXEMPT.
Deux CAPORAUX.
Pluſieurs ARCHERS.
Un DOMESTIQUE *d'Éléonore.*

La Scène eſt à Paris, dans un Hôtel garni.

LES TROIS JUMEAUX *VÉNITIENS*, COMÉDIE ITALIENNE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon avec cinq portes, trois au fond du Theâtre, & deux ſur le devant, une à droite, l'autre à gauche.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *ſeul.*

(Il entre par la porte du milieu & paſſe à celle du devant du Théâtre, du côté du Roi, près de laquelle il écoute pendant quelques inſtans.)

MON Maître dort de bon cœur. Parbleu! j'en ſuis charmé! Il paroit qu'il ſe dédommage dans cette nouvelle Auberge, du peu de repos qu'il prenoit

dans celle que nous avons habitée près de ſix mois. Quel enfer! Toute la nuit, les voitures, les poſtillons, les chevaux!... C'étoit un tapage de tous les Diables! Allons, allons, cela ne va pas mal pour ſon coup d'eſſai. (*Il retourne à la porte.*) Mais, ou je me trompe fort, ou je crois entendre quelqu'un.... C'eſt une petite voix!... oui... ah! qu'elle eſt petite, petite!... C'eſt une voix femelle! Que Diable! (*Il met ſon oreille tout contre.*) Bon! que je ſuis bête! C'eſt le bruit du vent, qui paſſe par le trou de la ſerrure! (*Il rit.*) Ah, ah, ah, ah.

SCENE II.

ARLEQUIN, GÉRONTE, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit, ſortant de ſon Appartement, vis-à-vis, & du côté de la Reine.*

GÉRONTE.

Ah! te voilà Arlequin? y-a-t-il long-temps que ton Maître eſt levé?

ARLEQUIN.

Lui, Monſieur? il n'eſt pas ſi diligent: il ne fait pas encore jour chez lui.

GÉRONTE.

Ce n'eſt pas ſon ordinaire. Depuis que nous logeons enſemble il eſt toujours le premier debout.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai; mais le changement de lit, une Auberge plus tranquile....

GÉRONTE.

A propos, il faut t'en faire compliment; on ne peut être plus commodément qu'ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, en vérité je ſuis charmé d'avoir pu contribuer.... au repos d'un homme ſi.... Enfin vous vous trouvez bien, n'eſt-ce pas? Et Mademoiſelle Angélique?

GÉRONTE.

Ma fille en eſt enchantée.

ARLEQUIN.

Sans doute qu'elle repoſe encore; oh! oui, les Dames...

GÉRONTE.

Point-du-tout; il y a long-temps qu'elle eſt levée; ſa toilette eſt preſque achevée.

ARLEQUIN.

Peſte! qu'elle eſt matinale! Il y a quelque choſe là-deſſous.

GÉRONTE.

Mais nous devons ſortir de bonne heure pour une partie de déjeûner, chez une amie.

ARLEQUIN.

Nous y voilà: le plaiſir l'a réveillée. Mon Maître ſera bien fâché de n'être pas des vôtres.

GÉRONTE.

Il ne tiendra qu'à lui de venir nous y joindre: tu peux l'en prévenir; mais, en parlant de lui, y a-t-il long-temps que tu le ſers?

ARLEQUIN.

Il y a ſix ans, Monſieur; & il me ſemble qu'il n'y a que ſix mois. Il eſt ſi bon, ſi doux, ſi honnête, qu'on ne peut s'empêcher de s'y attacher.

GÉRONTE.

Je le crois, & je penſe de même.

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur Géronte, Mademoiſelle Angélique ſera bien heureuſe d'avoir pour mari un homme auſſi aimable: elle le mérite bien au moins; mais c'eſt qu'on en trouve peu comme lui.

GÉRONTE.

J'en ſuis perſuadé. Dis-moi, connois-tu ſa famille, ſes parens?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, je n'en connois pas un ſeul; je ſais ſeulement qu'il a deux frères, dont il eſt l'aîné, & qu'ils ſont tous trois jumeaux.

GÉRONTE.

Cela eſt ſingulier! Ils ne ſe ſont jamais trouvés enſemble?

ARLEQUIN.

Jamais, depuis que je ſuis à lui; & je n'ai appris ce que j'en ſais, que de lui en avoir entendu parler pluſieurs fois à table, avec ſes amis. L'un d'eux demeure à Bergame, & l'autre eſt un Capitaine de Vaiſſeau, qui eſt preſque toujours ſur mer.

GÉRONTE.

Ils ne s'écrivent point?

ARLEQUIN.

Je ne le crois pas. Mon Maître me paroît peu curieux d'en avoir des nouvelles. Au reſte, ils ne doivent pas ſe convenir, car en jaſant avec ſes amis, il les peignoit l'un & l'autre d'un caractère bien différent du ſien. Le Capitaine eſt un homme, ſelon lui, dur, bruſque, & même un peu brutal, parlant toujours comme s'il étoit en colère, aimant beaucoup le vin, s'enivrant quelquefois: au reſte, d'un cœur excellent, & plein de franchiſe.

GÉRONTE.

C'eſt aſſez l'ordinaire de tous ces Marins. Et celui de Bergame?

ARLEQUIN.

Oh! pour celui-là, ils en ont ri bien ſouvent enſemble. C'eſt, à ce qu'ils diſoient, un Original ſans copie, un franc Imbécile, qui veut apprendre

de tout, & qui ne comprend rien; un homme enfin qui, entre nous, n'eſt pas mal bête.

GÉRONTE.

Voilà, effectivement, deux caractères bien oppoſés au ſien. Cela eſt étonnant.

ARLEQUIN.

Très-étonnant. Trois frères jumeaux, portant le même nom, d'une reſſemblance à les prendre l'un pour l'autre, & cependant....

GÉRONTE.

Zanetto Biſognoſi, ton Maître, eſt fort riche, à ce qu'on publie; ſes deux frères le ſont-ils autant que lui?

ARLEQUIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Pas tout-à-fait, Monſieur; nous ſommes l'aîné, & nous avons eu des droits que nous avons fait valoir dans une ſucceſſion.

GÉRONTE.

C'eſt donc par économie que, depuis ſix mois que je le connois, il porte toujours un habit verd?

ARLEQUIN.

Point du tout, & vous rirez quand vous en ſaurez la raiſon. Les hommes ont chacun leur manie. Celle d'un Oncle millionaire, dont nous venons d'hériter, étoit celle-ci. Comme il étoit le Chaſſeur le plus déterminé de ſa Province, il paſſoit ſa vie dans les bois; il avoit adopté l'habit verd pour uniforme; &, dans ſon teſtament, après avoir inſtitué ſes trois neveux, ſes Légataires univerſels, il laiſſa ſes deux tiers de ſes biens à l'aîné, & l'autre tiers à partager entre ſes deux frères; à condition qu'ils ſeroient vêtus de verd, toute leur vie, & que, faute par l'un d'eux d'obſerver cette clauſe, ſa part & portion paſſeroit aux deux autres.

GÉRONTE.

Voilà, ma foi, une plaiſante idée ! Les hommes ſinguliers le ſont juſqu'au dernier moment.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, GÉRONTE, ARLEQUIN.

ANGÉLIQUE.

NOUS pourrons partir quand il vous plaira, mon père, je ſuis toute prête.

GÉRONTE.

Je n'ai que mon habit à paſſer, & je te rejoins.

(Il rentre dans ſa Chambre.)

ANGÉLIQUE.

Bon jour, Arlequin, comment ſe porte ton Maître? Nous ne l'avons pas vu ce matin : eſt-ce qu'il dort encore?

ARLEQUIN.

Je ne ſais, Mademoiſelle, s'il dort ou s'il veille; mais il n'a pas encore ſonné.

ANGÉLIQUE.

Il ſe ſera peut-être couché un peu tard?

ARLEQUIN.

Point du tout. Au ſortir de vôtre appartement, il a paſſé dans le ſien, & m'a renvoyé tout de ſuite.

ANGÉLIQUE, *d'un ton de confidence.*

Écoute, Arlequin. Je te crois garçon d'honneur; il faut que tu me parles vrai.

ARLEQUIN.

Très-volontiers, Mademoiſelle, c'eſt mon fort : vous n'avez qu'à m'interroger.

ANGÉLIQUE.

Il y a long-tems que tu es au ſervice de Zanetto; crois-tu qu'il m'aime auſſi ſincèrement qu'il me le dit?

ARLEQUIN, *vivement.*

S'il vous aime, Mademoiſelle; s'il vous aime! à la folie; il ne penſe qu'à vous; il ne parle que de vous. Il n'attend que les Certificats de liberté que ſon Correſpondant de Veniſe doit lui envoyer, pour vous épouſer dès le lendemain.

ANGÉLIQUE, *avec intérêt.*

Ce que tu dis eſt-il bien vrai? Tu ne ſaurois croire le plaiſir que tu me fais; j'en ſuis tranſportée. Mais ces Certificats tardent bien à arriver.

ARLEQUIN.

J'aime cette impatience. Tranquiliſez-vous; nous les attendons aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Aujourd'hui même?

ARLEQUIN.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ah! Tu peux compter ſur toute la reconnoiſſance.....

ARLEQUIN.

Eh! fy donc, Mademoiſelle, fy donc! je ſuis ſans intérêt; je vous regarde déja comme ma Maitreſſe; je fais mon devoir, voilà tout.

ANGÉLIQUE.

J'approuve ces ſentimens, & je m'en ſouviendrai. Dis-lui, lorſqu'il ſera éveillé, que nous allons, mon père & moi, chez cette Dame qu'il a déja vûe chez moi; que nous le prions de venir nous joindre; & que, s'il ne nous trouvoit plus, nous ſerions aux Tuileries.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

N'oublie pas, ſur-tout, d'aller à la Poſte pour ſes papiers.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela j'en fais mon affaire ; ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Tu peux lui faire connoître mon empreſſement. Tu peux l'aſſurer que je ſuis impatiente de voir arriver l'heureux moment qui doit nous unir ; je ſais que ce ſera celui de ſa félicité, il me l'a juré mille fois ; je le crois ſincère. Puis-je lui déguiſer plus long tems que je ſuis ſenſible, & que le jour de notre union ſera le jour le plus heureux de ma vie ?

ARLEQUIN.

Allons, Mademoiſelle, vous allez le faire mourir de joie. Voilà de quoi lui faire tourner la tête.

SCENE IV.

GÉRONTE, *habillé*, & les Précédens.

GÉRONTE.

ALLONS, partons, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Allons, mon père ; j'ai recommandé à ce Garçon, de prévenir ſon Maître ſur notre viſite, & qu'il peut nous y venir trouver. Le permettez-vous ?

GÉRONTE.

Vous avez fort bien fait ; c'étoit mon intention.

ANGÉLIQUE, *en ſortant.*

Aux Tuileries, Arlequin, ſur la terraſſe; ne l'oublie pas.

ARLEQUIN.

Oh! que non, vraiment, je n'ai garde.

SCENE V.

ARLEQUIN *ſeul.*

PESTE, quelle vivacité! elle eſt, ma foi, charmante! ce ſera le plus joli couple que l'on puiſſe voir..... Parbleu! c'eſt un coup du ſort bien heureux & bien ſingulier. Mon Maître part de Veniſe, ſans autre deſſein que de voyager: il arrive à Paris: le haſard conduit dans la même Auberge Géronte & ſa fille; on ſe fait politeſſe, comme étant du même pays; on jaſe, on ſe rend viſite; l'amitié commence, l'amour achève, on propoſe un mariage, on l'accepte; & voilà l'affaire prête à conclure. Ma foi! vive le haſard, quand il eſt auſſi favorable. Mais il faut cependant que j'éveille mon Maître; je commence à m'inquiéter. (*il l'appelle de la porte, en augmentant toujours ſa voix.*) Monſieur!.... Monſieur!.... Monſieur!

SCENE VI.

ZANETTO de Veniſe, *coëffé & habillé*, ARLEQUIN.

Zanetto ſera ſorti de ſon appartement, avant qu'Arlequin l'appelle ; il tient un Livre à la main, & paſſe ſans le voir. Arlequin eſt apperçu de ſon Maître la troiſième fois qu'il l'appelle : Zanetto lui frappe ſur l'épaule.

ZANETTO de Veniſe.

Me voilà, Arlequin, me voilà.

ARLEQUIN, *ſurpris.*

Je ne vous ai pas vu, Monſieur, mais je vous ai bien ſenti. Dites-moi, je vous prie, par où êtes-vous ſorti ?

ZANETTO de Veniſe.

Par la porte.

ARLEQUIN.

Par la porte !... Mais, que vois-je, vous avez donc paſſé la nuit dans votre fauteuil ?

ZANETTO de Veniſe.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Vous voilà tout accommodé.

ZANETTO de Veniſe.

Sans doute ; mon Perruquier vient de me coëffer.

ARLEQUIN.

Votre Perruquier ? Par où eſt-il entré, s'il vous plaît ?

ZANETTO de Veniſe.

Tu ne connois pas encore le local de cette maiſon.

Il y a, dans mon Cabinet, un petit escalier dérobé qui conduit à la cour.

ARLEQUIN.

Je ne m'en serois pas douté. (*Zanetto veut passer chez Angélique.*) Monsieur, Monsieur, où allez-vous?

ZANETTO de Venise.

Chez Angélique: voici l'heure du chocolat.

ARLEQUIN.

Vous aurez la bonté de vous en passer.

ZANETTO de Venise.

Je prendrai du café.

ARLEQUIN.

Point de café.

ZANETTO de Venise.

Hé bien, il y aura du thé.

ARLEQUIN.

Point de thé, ni limonade, ni orgeat.

ZANETTO de Venise.

Que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur.

ZANETTO de Venise, *impatienté.*

Hé bien, je me passerai de déjeûner; mais je veux voir ma chère Angélique.

ARLEQUIN.

Point d'Angélique.

ZANETTO de Venise.

Oh! çà, sais-tu que tu m'impatientes? Cesse de plaisanter.

ARLEQUIN.

Je ne plaisante point; je parle tout de bon.

ZANETTO de Venise.

Comment, tout de bon!

ARLEQUIN.

Oui, tout de bon. Angélique est sortie.

ZANETTO de Veniſe.

Cela n'eſt pas poſſible.

ARLEQUIN.

Cela eſt très-poſſible. Géronte eſt avec elle.

ZANETTO de Veniſe.

Et tu les as vûs?

ARLEQUIN.

Aſſurément; je les ai vûs, je leur ai parlé, je....

ZANETTO de Veniſe, *vivement.*

Et pourquoi ne pas m'avertir, malheureux!

ARLEQUIN.

Je vous croyois encore au lit.

ZANETTO de Veniſe.

Peſte de l'étourdi! Tu ſais que je m'éveille toujours de bonne heure.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai; mais le changement d'Auberge... un lit meilleur... que ſais-je? on ſe repoſe, on ſe dorlotte... on ſe....

ZANETTO de Veniſe.

Finis tes propos, qui n'ont pas le ſens commun.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, il y a du ſens commun; car je ſais où Angélique eſt allée.

ZANETTO de Veniſe.

Tu le ſais? dis-le donc? Où eſt-elle?

ARLEQUIN.

Chez cette bonne amie que vous connoiſſez.

ZANETTO de Veniſe.

Ah! je ſais. Donne-moi vîte mon épée, mon chapeau...

ARLEQUIN.

Un petit moment: j'ai encore autre choſe à vous dire.

ZANETTO de Veniſe.

Dis donc vîte.

ARLEQUIN.

Donnez-m'en le tems. Voici ce qu'elle m'a dit?

ZANETTO de Veniſe.

Hé bien, quoi?

ARLEQUIN, *héſitant.*

Elle m'a dit....

ZANETTO de Veniſe, *impatienté.*

Finis donc.

ARLEQUIN.

Votre impatience m'étourdit, & me fait oublier ce que je voulois dire.

ZANETTO de Veniſe.

Ah! quel ſupplice! Hé bien?

ARLEQUIN.

Hé bien, Monſieur, attendez que je me rappelle... Ah! Elle m'a dit que vous alliez la trouver chez cette Dame...

ZANETTO de Veniſe, *avec vivacité.*

Fort bien. Oui, ma chere Angélique... Mon épée... mon chapeau... J'aurai plutôt fait de les prendre moi-même. (*Il veut ſortir.*)

ARLEQUIN.

Arrêtez donc, Monſieur; quelle pétulance! Il me reſte encore bien des choſes à vous apprendre.

ZANETTO de Veniſe.

Je ne veux plus rien ſavoir, & je pars.

(*Il veut encore ſortir.*)

ARLEQUIN.

Mais, écoutez donc, encore une fois. En vérité, l'amour vous fait extravaguer. Et ſi vous ne la trouviez plus chez cette Dame, où iriez-vous?

ZANETTO de Veniſe, *s'arrêtant.*

Comment! eſt-ce qu'elle doit aller ailleurs?

ARLEQUIN.

Sans doute; mais vous ne voulez pas m'entendre.

Ton Maître, m'a-t-elle dit, ſortira peut-être fort tard... Ecoutez bien ceci.

ZANETTO de Veniſe.

Eh! oui, je t'écoute; après?

ARLEQUIN.

En ce cas, m'a-t-elle dit...

ZANETTO de Veniſe, *outré de colère.*

Ah! Bourreau!

ARLEQUIN, *gravement.*

Dis-lui que nous ſerons aux Tuileries. Cela eſt-il clair?

ZANETTO de Veniſe.

Ah! charmante Angélique! (*à Arlequin.*) Allons, donne-moi donc.....

ARLEQUIN.

Bah! j'ai quelque choſe de bien plus intéreſſant à vous apprendre.

ZANETTO de Veniſe.

Mais dis donc!

ARLEQUIN.

Dis donc, dis donc! Auſſi fais-je.

ZANETTO de Veniſe.

Allons, point de bavardage.

ARLEQUIN, *tendrement, avec une petite voix.*

Recommande-lui bien, cher Arlequin; (c'eſt toujours elle qui parle.) de ne pas oublier, & c'eſt le plus eſſentiel, recommande lui bien....

ZANETTO de Veniſe, *outré.*

Ah! le traître! Il le fait exprès.

ARLEQUIN.

Non, Monſieur; mais vous ne m'écoutez pas.

ZANETTO de Veniſe.

Si fait; mais abrége.

ARLEQUIN, *continuant la petite voix.*

Recommande-lui bien de ne pas oublier d'envoyer

voyer à la Poſte, pour les Certificats en queſtion : j'attends leur arrivée avec impatience. (*Il contrefait le ton & l'action d'Angélique.*) Le jour que je ſerai à lui, ſera le jour de mon bonheur... Enfin... ſa félicité, la mienne dépendent... Bref, elle m'a dit tout cela avec une tendreſſe, un feu, une vivacité... En vérité, j'ai penſé m'extâzier pour vous.

ZANETTO de Veniſe, *enchanté.*

Ah ! mon cher Arlequin, quel plaiſir s'empare de mes ſens ! Quoi ! ma chère Angélique a daigné t'avouer ſa tendreſſe pour moi ?

ARLEQUIN, *prenant un air d'importance.*

Oui, Monſieur, elle m'en a fait la confidence.

ZANETTO de Veniſe.

Je ſuis au comble de la joie. Cours vîte à la Poſte ; le Courier ſera peut-être déja arrivé. Quel jour heureux pour moi !

ARLEQUIN, *avec ſentiment.*

Et pour moi auſſi, Monſieur ; car vous ſavez que je partage...

ZANETTO de Veniſe.

Oui, je le ſais ; mais va....

ARLEQUIN, *vivement.*

J'y vais ; & ſi j'ai vos paquets, je vôle vers Angélique, lui porter la charmante nouvelle...

ZANETTO de Veniſe.

Non, non ; j'irai moi-même ; je veux la ſurprendre. La Poſte eſt près d'ici, va chercher mes Lettres ; je t'attendrai.

ARLEQUIN, *ralenti, en ſortant à pas comptés.*

Comme vous voudrez.

ZANETTO de Veniſe.

J'ai peine à modérer l'excès de mon raviſſement.

ARLEQUIN, *revenant ſur ſes pas.*

Monſieur, ferez-vous la noce ici ?

ZANETTO de Veniſe.

Oui, ſans doute.

ARLEQUIN,

Dans cette Auberge ?

ZANETTO de Veniſe.

Oui, te dis-je ; mais va-t-en.

ARLEQUIN, *allant & revenant.*

Souvenez-vous, mon cher Maître, que vous m'avez promis un habit neuf.

ZANETTO de Veniſe.

Oui, tu l'auras : dépêche donc.

ARLEQUIN, *mêmes lazzis.*

Et un chapeau ?

ZANETTO de Veniſe.

Hé ! oui. Quoi ! tu n'es pas parti ?

ARLEQUIN, *mêmes lazzis.*

L'épée ?

ZANETTO de Veniſe.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec un beau nœud de ruban ?

ZANETTO de Veniſe, *le chaſſant.*

Oui, bourreau ! Mais pars donc, & reviens vîte.

(*Arlequin ſort.*)

SCENE VII.

ZANETTO de Veniſe, *ſeul.*

AH ! charmante Angélique, je vais goûter un plaiſir bien pur. Je vais bien vous ſurprendre. J'aurai dans ce jour mes Certificats; nous allons hâter le moment de notre union. Arlequin ne tardera pas à rentrer; je peux finir, en l'attendant, des Lettres que j'avois interrompues. Jour heureux ! ... momens délicieux ! J'ai peine encore à croire mon bonheur. (*Il rentre chez lui.*)

SCENE VIII.

Deux GARÇONS de l'Auberge.

(*Ils entrent par la porte du milieu, avec leurs balets.*)

Premier GARÇON.

IL vient d'arriver un Etranger; il faut préparer ſa Chambre.

Second GARÇON.

Ma foi, notre Maitreſſe ſera peut-être de meilleure humeur aujourd'hui; ſon Auberge, depuis deux jours, eſt aſſez bien garnie.

Premier GARÇON.

Tu te trompes : elle n'eſt jamais contente ; plus elle a de monde, plus elle en voudroit avoir.

Second GARÇON.

Je le crois, l'argent roule, & voilà ce qu'elle demande.

Premier GARÇON.

Je t'aſſûre que je ſuis bien las de reſter ici ; & ſi ce n'étoit quelques profits, qui ne ſont pas mauvais, il y a long-tems que je l'aurois plantée là.

Second GARÇON.

Pour moi, je reſte ; il y a des commiſſions à faire, des mémoires à fournir, & je lui fais bien payer ſa mauvaiſe humeur.

SCENE IX.

ZANETTO le Marin, Premier & Second GARÇONS.

ZANETTO le Marin, *d'un ton bruſque & colère.*

PARLEZ donc, vous autres. (*Au premier Garçon.*) Ah ! drôle ! je te reconnois. Comment, coquin ! eſt-ce ainſi que l'on ſert les Etrangers ? Je te demande une Chambre, tu me dis de te ſuivre, & tu te mets à monter les eſcaliers, en courant la poſte, & tu me laiſſes là, ſans ſavoir de quel côté je dois tourner ! Hem !

Premier GARÇON, *intimidé.*

Je croyois que vous me ſuiviez, Monſieur.

ZANETTO le Marin.

Je croyois ! pour qui me prends-tu, faquin, pour un manant comme toi ?

Premier GARÇON.

En vérité, Monſieur, perſonne ne m'a jamais traité comme cela.

ZANETTO le Marin.

C'eſt que perſonne ne t'a jamais bien connu... Où eſt ma chambre ?

Premier GARÇON, *d'un ton plus ferme.*

Un inſtant, Monſieur, je vais la préparer ; il faut au moins le tems...

ZANETTO le Marin, *le menaçant de ſa canne.*

Tu fais le raiſonneur !

Premier GARÇON, *effrayé.*

Point du tout, Monſieur, ayez la bonté de me ſuivre. (*Il veut ſortir.*)

ZANETTO le Marin.

Attends, ſot : écoute. Tu me paroîs mutin ! De quel pays es-tu ?

Premier GARÇON.

De Veniſe.

ZANETTO le Marin, *le fixant.*

De Veniſe !

Premier GARÇON.

Oui, Monſieur, de Veniſe.

ZANETTO le Marin.

C'eſt ma patrie. Comment, maraud ! tu es Vénitien, & tu n'es pas plus poli que cela !

Premier GARÇON.

Mais, Monſieur, qu'ai-je donc fait ? quoi ! pour m'être trop empreſſé à vous ſervir...

ZANETTO le Marin.

Allons, tais-toi : point de raiſons. Avant de voir ma chambre, je veux ſavoir comme on traite ici les Etrangers.

Premier GARÇON, *avec vivacité.*

Ah ! Monſieur, c'eſt la meilleure Auberge de tout Paris. Vous aurez un joli appartement, bon lit, bonne table, un Cuiſinier excellent. Comment voulez-vous être ſervi ? à l'Angloiſe, à l'Italienne, à l'Eſpagnole, à la Françoiſe ? vous n'avez qu'à parler.

ZANETTO le Marin.

Eh ! tais-toi donc, babillard du diable ! tu me romps la tête. Je ne ſuis pas difficile ſur la bonne-chère : ſers-moi à l'Italienne ou à la Françoiſe, cela m'eſt égal : mais pour le vin, c'eſt une autre affaire ; je ſuis difficile & très-difficile, je t'en avertis.

Premier GARÇON.

Oh ! Monſieur, pour le vin, je vous défie d'en trouver de meilleur dans tout Paris.

ZANETTO le Marin.

A la bonne-heure ; voilà ce que je demande.

Premier GARÇON.

En ce cas, ſoyez tranquile ; vous pouvez aller vous repoſer.

ZANETTO le Marin.

Non, non, je ne ſuis pas preſſé. Faut-il t'en croire ſur ta parole ? Je veux d'abord goûter le vin.

Premier GARÇON.

Très-volontiers. Duquel voulez-vous ?

ZANETTO le Marin.

Comment, animal ! y en a-t-il de trop bon pour moi ? Parbleu ! je veux du meilleur de la cave.

Premier GARÇON, *en ſouriant.*

Je vois que vous êtes pour le Bourgogne.

ZANETTO le Marin.

Bourgogne ! c'eſt donc le meilleur.

Premier GARÇON.

Oui, Monſieur, il eſt excellent.

ZANETTO le Marin.

Allons, porte du Bourgogne.

Premier GARÇON, *au ſecond.*

Eh ! Foret, va prendre une bouteille du petit tas, à cachet rouge.

(*Le ſecond Garçon ſort.*)

ZANETTO le Marin.

Petit tas ! cachet rouge ! voilà bien de l'étalage. C'eſt avec ce verbiage que l'on dupe ceux qui ne ſont pas gourmets ; mais pour moi...

Premier GARÇON.

Oh ! Monſieur, ici on ne trompe perſonne.

ZANETTO le Marin.

Propos inutile ! les effets feront foi.

Le ſecond GARÇON *apporte une bouteille.*

Le premier GARÇON *la débouche, & lui préſente un verre.*

Tenez, Monſieur, goûtez cela, vous m'en direz des nouvelles.

(*Il verſe : Zanetto ne lève point la main que le verre ne ſoit rempli.*)

ZANETTO le Marin.

(*Il boit promptement, & crache la dernière gorgée.*)

Va-t-en au diable, avec ton Bourgogne ; il eſt amer comme du fiel.

Premier GARÇON.

Monſieur, c'eſt la force du vin, il eſt ſec, piquant.

ZANETTO le Marin, *en colère.*

Il eſt.. il eſt déteſtable. Je veux un vin velouté, nourriſſant, qui fortifie l'eſtomac, & non ton maudit Bourgogne, qui m'a écorché le goſier.

Premier GARÇON.

Voulez-vous du vin de Nuis ?

ZANETTO le Marin.

Nuis, quel eſt ce pays ?

Premier GARÇON.

C'eſt un canton fameux de la Bourgogne.

ZANETTO le Marin.

Encore ta Bourgogne ! Donne-moi du vin qui ſoit plus moëlleux, plus empâté. M'entends-tu ?

Premier GARÇON.

Vous n'avez qu'à parler ; nous en avons de toute eſpèce. Il faut vous donner du Bordeaux, je vois cela.

ZANETTO le Marin.

Bordeaux ! eſt il bon ? a t-il de la couleur, du feu, du corps ?

Premier GARÇON.

Juſtement, Monſieur, c'eſt ce qu'il vous faut.

ZANETTO le Marin.

Hé bien ! porte du Bordeaux.

Premier GARÇON, *au deuxième.*

Prends à gauche, la troiſième rangée.

(*Le deuxième Garçon ſort.*)

ZANETTO le Marin.

A gauche ! Je n'aime pas ce côté-là.

Premier GARÇON.

Ne craignez rien ; c'eſt l'élite du caveau.

ZANETTO le Marin.

Oui !

Premier GARÇON.

C'eſt la réſerve.

ZANETTO le Marin.

Si ton Bordeaux, que tu me vantes tant, n'eſt pas bon, je laiſſe-là ton Auberge, je t'en avertis.

Premier GARÇON.

Vous ſerez content, Monſieur, vous ſerez content.

Second GARÇON, *d'un ton niais.*

Voici une bonne bouteille de Bordeaux.

(*Il donne la bouteille au premier Garçon ; Zanetto regarde celui-ci avec mépris ; le Garçon ſe déconcerte ; baiſſe les yeux chaque fois que Zanetto le regarde.*)

ZANETTO, *le contrefaiſant.*

Une bonne bouteille ! allons, voyons, verſe ton Bordeaux.

Premier GARÇON, *d'un air de confiance, pendant qu'il boit.*

Hé bien ! Monſieur, vous ai-je trompé ? Comment le trouvez-vous ?

ZANETTO le Marin *d'un ton radouci.*

Pas mauvais, pas mauvais ; mais je ne l'ai pas bien goûté ; ton Bourgogne m'avoit empoiſonné la bouche. Verſe encore.

Premier GARÇON.

Avec plaiſir.... qu'en dites-vous ? n'eſt-il pas vrai qu'il eſt excellent ?

ZANETTO le Marin.

Oui-dà ! il eſt coulant.... mais un reſte de mauvais goût de ton déteſtable Bourgogne m'empêche de le bien ſavourer.... Verſe encore un petit coup.

(*Il regarde toujours le deuxième Garçon, qui fait les mêmes geſtes.*)

Premier GARÇON, *à part.*

Il va ſe griſer. [*Haut.*] Volontiers.

ZANETTO le Marin, *après avoir bu.*

Allons, il eſt bon, fort bon ; voilà le vin qu'il me faut ; tu ne m'en ſerviras pas d'autre ; entends-tu ?

Premier GARÇON.

Je n'y manquerai pas. Je vais préparer votre chambre.... C'eſt celle-ci.

[*Il lui montre la porte, au fond du Théâtre, du côté du Roi.*]

ZANETTO le Marin.

Oui, & dépêche-toi.

[*Les deux Garçons ſortent.*]

SCENE X.

ZANETTO le Marin *ſe promène en révant.*

ME voilà donc à Paris, à trois-cens lieues de ma femme.... C'eſt un parti qu'il a fallu prendre; je n'y pouvois plus tenir; ſa maudite jalouſie me tourmentoit ſans ceſſe.... Je l'abandonne pour jamais... Je ſuis libre & tranquile.... Tranquile! Ah! Dieu! mon cœur me dément!... Je ne puis l'oublier: malgré ſa mauvaiſe humeur, ſon caractère inſupportable; j'y penſe à chaque inſtant, je la regrette encore.

SCENE XI.

ARLEQUIN, ZANETTO le Marin.

ARLEQUIN, *accourant tout joyeux.*

AH! Monſieur, Monſieur, bonne nouvelle! voici la Lettre.

ZANETTO le Marin, *ſe tournant vers Arlequin en levant ſa canne.*

Arrête, inſolent! ou je vais t'aſſommer.

ARLEQUIN, *à part.*

A qui Diable en a-t-il? (*Haut.*) Mais, Monſieur, c'eſt cette Lettre que vous attendiez ſi impatiemment.

ZANETTO le Marin.

Va-t-en, te dis-je, laide figure, ou je te romps ma canne ſur les épaules.

ARLEQUIN, *à part.*

Il eſt devenu fou ! l'amour lui trouble la cervelle ! [*Haut.*] Monſieur ! cette Lettre eſt de votre Correſpondant.

ZANETTO le Marin, *bruſquement.*

Je n'attends ni Lettre, ni perſonne ; ſors d'ici & laiſſe-moi tranquile.

ARLEQUIN.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je ne l'ai jamais vu ſi emporté. Mais il faut bien que vous preniez ce paquet, puiſqu'il eſt à votre adreſſe.

ZANETTO le Marin.

Me connois-tu, pour être ſûr qu'il eſt pour moi ?

ARLEQUIN.

Depuis ſix ans que je vous ſers, je dois, je crois, vous connoître.

ZANETTO le Marin.

Tu me ſers depuis ſix ans ! Va, pauvre diable, va te faire guérir ; ton timbre eſt fêlé ; c'eſt la première fois que je te vois.

ARLEQUIN.

Cela eſt un peu fort, par exemple. Ah ! je vois... vous voulez vous amuſer. Vous avez changé de perruque & de chapeau, & vous faites ſemblant de n'être plus Zanetto mon Maître.

ZANETTO le Marin.

Comment, drôle ! tu ſais mon nom. (*A part.*) Il faut qu'il ſoit ſorcier, & le diable me l'envoie pour me faire enrager. Qu'il eſt laid !

ARLEQUIN.

Allons, mon cher Maître, ceſſez ce badinage ; quittez votre bonnet, & reprenez votre perruque en bourſe ; elle vous ſied mieux, & portez vîte vos Lettres à Mademoiſelle Angélique, qui vous attend à déjeûner chez ſon amie.

ZANETTO le Marin, *outré.*

Sais-tu, mauvais plaiſant, que tu pourrois bien t'attirer ſur le dos cinquante coups de bâton?

ARLEQUIN.

Ah! ce ſeroit conſcience de me rembourſer ainſi des cinquante ſols que je viens de payer pour le port. Voyez plutôt ſur l'enveloppe.

ZANETTO le Marin *prend la Lettre.*

Effectivement, l'adreſſe eſt à mon nom. (*A part.*) Perſonne ne peut ſavoir que je ſuis à Paris, que mon Correſpondant de Lyon. Cette Lettre vient d'Italie, & elle n'eſt pas de lui. (*Il la décachette.*) voyons ce que cela ſignifie; liſons:

« Mon cher ami, je viens enfin d'obtenir vos » Certificats de liberté. Je crois que vous les recevrez » avec autant de plaiſir que j'en ai à vous les en- » voyer. Je ſouhaite que votre mariage ſe faſſe » promptement, pour avoir le plaiſir de vous voir » bientôt à Veniſe, avec votre aimable compagne. » Je ſuis, &c. Votre ami,

PANCRACE BIZATELLI.

(*Toujours à part.*)

Le diable m'emporte ſi je connois ce Bizatelli! Je n'ai pas beſoin de Certificats, puiſque j'ai une femme, pour mon malheur... Je n'y comprends rien; mais la Lettre m'eſt adreſſée, je la garde. (*Haut.*) Holà, hé! Garçons, ma chambre eſt-elle prête?

(*Les deux Garçons ſortent de ſa Chambre.*)

Premier GARÇON.

Oui, Monſieur, vous pouvez entrer quand il vous plaira.

ARLEQUIN, *à Zanetto, qui veut ſortir de ce côté.*

Monſieur, Monſieur! vous vous trompez; ce n'eſt pas là votre chambre.

ZANETTO le Marin, *au premier Garçon.*

Débarraſſe-moi de cet extravagant qui m'impatiente depuis un quart-d'heure.

(*Le ſecond Garçon ſort avec Zanetto.*)

SCENE XII.

ARLEQUIN, Premier GARÇON.

ARLEQUIN.

JE ſuis pétrifié! Mon Maître a perdu la tête.

Premier GARÇON.

Quoi ! c'eſt votre Maître?

ARLEQUIN.

Oui, vraiement.

Premier GARÇON.

En ce cas, je vous plains, mon ami; c'eſt un diable, que cet homme-là.

ARLEQUIN.

C'eſt le meilleur homme du monde. Je ne ſais quelle mouche le pique aujourd'hui; je ne l'ai jamais vu comme cela. Il dit qu'il ne me connoît pas; il prend un autre appartement; je m'y perds.

Premier GARÇON.

Comment, un autre appartement!

ARLEQUIN, *lui montrant la porte du côté du Roi, ſur le devant du Théatre.*

Sans doute, hier nous avons choiſi celui-ci.

Premier GARÇON.

Cela ne ſe peut pas; il ne fait que d'arriver.

ARLEQUIN.

A d'autres ! Je vous dis que nous ſommes ici d'hier au ſoir ; mais vous n'êtes pas venu nous ſervir.

Premier GARÇON.

Cela peut être ; nous ſommes ici pluſieurs Garçons. (*Montrant le même appartement.*) Apparemment que celui-ci lui déplaiſoit, il en aura demandé un autre.

ARLEQUIN.

Non. Il y a quelque choſe là-deſſous. Savez-vous s'il a parlé à quelqu'un ?

Premier GARÇON.

Non ; il n'a parlé qu'à moi, en rentrant, tout-à-l'heure.

ARLEQUIN.

Il étoit donc ſorti ?.. Il n'aura pas eu la patience de m'attendre. Il aura voulu aller à la Poſte. Mais non ; car il m'auroit trouvé... Diable emporte, ſi j'y connois quelque choſe !

Premier GARÇON.

Ni moi non plus. En tout cas, il avoit beſoin de ſe rafraichir. Il aime le bon vin, votre Maître ?

ARLEQUIN.

Lui ? point du tout ; il ne boit que de l'eau.

Premier GARÇON.

Oui, de l'eau ! à peine étoit-il entré, qu'il a demandé à goûter le vin. Je lui ai préſenté du Bourgogne, qu'il n'a pas trouvé bon : je lui ai donné du Bordeaux. Oh ! dame, celui-là s'eſt trouvé fort de ſon goût ; il en a bu quatre bons verres de ſuite.

ARLEQUIN.

Ah ! je ne m'étonne plus de ſes extravagances ; il a bu du vin de Bordeaux, & à jeun encore ! Quelle idée lui a pris aujourd'hui ? Allons, allons,

ce ne ſera rien ; quand il aura un peu dormi, il n'y paroîtra plus.

Premier GARÇON.

Adieu donc, l'ami : ſi votre Maître a beſoin de quelque choſe, vous appellerez.

ARLEQUIN.

Au revoir.

SCENE XIII.

ZANETTO de Veniſe, ARLEQUIN.

ZANETTO de Veniſe *ſort de ſa chambre du côté du Roi, ſans être vu d'Arlequin.*

AH ! te voilà ! je t'attendois.

ARLEQUIN, *ſurpris.*

Ah ! Monſieur.

ZANETTO de Veniſe.

Hé bien !

ARLEQUIN.

Quel prodige ! je vous fais mon compliment.

ZANETTO de Veniſe.

De quoi donc ?

ARLEQUIN.

Le Bordeaux étoit de bonne qualité.

ZANETTO de Veniſe.

Bordeaux ! que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Rien, rien. Comme vous étiez changé ! En vérité vous m'avez fait peine ; mais, grace au Ciel, il n'y paroît plus.

ZANETTO de Veniſe.

Eſt-ce que tu as perdu la tête ?

ARLEQUIN.

Ah ! je n'ai pas bu quatre coups de vin de Bordeaux comme vous.

ZANETTO de Veniſe.

Moi ? j'ai bu du vin de Bordeaux ? Tu ſais que je ne bois que de l'eau.

ARLEQUIN.

C'eſt juſtement à cauſe de cela. Il vous en faut peu pour qu'il y paroiſſe ; mais il n'étoit pas frelaté : car il a paſſé tout de ſuite, & vous voilà frais comme une roſe.

ZANETTO de Veniſe.

Trève de plaiſanterie, & dis-moi ſi tu as reçu mes lettres à la poſte.

ARLEQUIN.

Vous le ſavez bien, Monſieur ; c'eſt le Bordeaux qui vous l'a fait oublier.

ZANETTO de Veniſe.

Finis de grâce, & réponds-moi. Où ſont mes lettres d'Italie ?

ARLEQUIN.

Dans votre poche.

ZANETTO de Veniſe, *fâché.*

Arlequin !

ZANETTO

ARLEQUIN.

Monſieur!

ZANETTO de Veniſe.

Je perds patience. Mes lettres, te dis-je?

ARLEQUIN.

Vous les avez; je vous les ai remiſes.

ZANETTO de Veniſe, *vivement.*

Quand?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un quart-d'heure.

ZANETTO de Veniſe.

Je ne t'ai pas vu.

ARLEQUIN.

Le vin de Bordeaux....

ZANETTO de Veniſe, *outré.*

Oh! c'en eſt trop. Je vois que tu abuſes de ma bonté. Je t'ai trop ſouvent paſſé ces libertés. C'eſt ma faute; mais je n'entends point raillerie ſur le chapitre de mes lettres; tu ſçais que j'attends d'elles tout mon bonheur: ainſi finiſſons. Donne-les moi, ou je prendrai un parti dont tu pourrois te repentir.

ARLEQUIN.

Monſieur, je vous dis très-ſérieuſement que je vous les ai rendues à vous-même; que vous les avez miſes dans cette poche.... oui, dans celle-là.

ZANETTO de Veniſe, *ſe fouillant.*

Je n'y ai que mon livre.

ARLEQUIN.

Si vous les avez perdues, ce n'eſt pas ma faute.

ZANETTO de Veniſe, *furieux.*

Oh! je n'y ſaurois tenir à la fin. C'eſt toi, miſéra-

ble, qui les auras égarées, & tu veux t'excuſer en me faiſant accroire que tu me les as rendues... Va, cours les chercher, & ne reviens pas ſans les avoir retrouvées. Cours, te dis-je; tu m'attendras ici. Je vais joindre Angélique aux Tuileries.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, en vérité....

ZANETTO de Veniſe, *le prenant par le bras, & l'agitant violemment.*

Si tu ne me les rapportes pas....

ARLEQUIN.

Ahi! mais je vous aſſûre, Monſieur.

ZANETTO de Veniſe, *toujours le tenant.*

Si je te retrouves ici ſans elles.... (*Il le quitte.*) tu es un homme perdû.

(*Ils ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ZANETTO de Bergame, SCAPIN.

(*Ils entrent par la porte du milieu.*)

ZANETTO de Bergame, *la voix niaiſe, les pieds en-dedans, les genoux pliés, & ſe tournant à droite & à gauche.*

AH, Scapin, la belle ſalle! oh! qu'elle eſt grande! Bon, bon; je pourrai apprendre ici à danſer, à faire des armes, à monter à cheval.

SCAPIN, *hauſſant les épaules.*

Baô! monter à cheval!

ZANETTO de Bergame.

N'eſt-il pas vrai, Scapin?

SCAPIN, *à part.*

Le Butor! (*Haut, avec humeur.*) Oui, Monſieur, vous apprendrez tout ce que vous voudrez. (*A part.*) Il faudroit qu'il apprît d'abord à marcher.

ZANETTO de Bergame.

Mais perſonne ne vient nous montrer notre chambre.

SCAPIN.

On va venir dans l'inſtant. Les Garçons ſont occupés. La Maitreſſe m'a dit qu'elle alloit monter.

ZANETTO de Bergame.

La Maitreſſe! Qu'eſt-ce que la Maitreſſe?

SCAPIN.

(*A part.*) Pauvre eſprit! (*Haut.*) c'eſt celle à qui appartient l'Auberge. C'eſt elle qui nous ſervira.

ZANETTO de Bergame, *en ſautant & levant ſes haut-de-chauſſes.*

Ah! que j'en ſuis bien-aiſe! la Maitreſſe me ſervira! C'eſt bon, çà. Eſt-elle jeune?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, très-jeune.

ZANETTO de Bergame.

Ah! tant mieux! j'aime la jeuneſſe, moi; j'aime la jeuneſſe. Eſt-elle jolie?

SCAPIN, *toujours avec humeur.*

Oui, très-jolie.

ZANETTO de Bergame.

Bon, bon; j'aime les jolies femmes, moi.

SCAPIN, *avec dériſion.*

Oui-dà!

ZANETTO de Bergame.

Sans doute. Ah! que je vais me divertir!

SCAPIN.

Oh! çà, Monſieur, vous m'avez ordonné de vous inſtruire, & de vous apprendre les uſages: vous n'êtes plus à Bergame; il faut vous défaire de vos manières provinciales; vous ne ſeriez pas ſupportable.

ZANETTO de Bergame, *faiſant la moue.*

Comment donc, Scapin!

SCAPIN.

D'abord, vous avez la ſotte habitude de pleurer & de faire des grimaces à la moindre choſe qui vous contrarie; cela eſt déteſtable. Tout-à-l'heure, vous laiſſez tomber votre mouchoir, en deſcendant de voiture, & vous vous mettez à pleurer, en me diſant: (*En le contrefaiſant.*) Scapin, Scapin, mon mouchoir! j'ai perdu mon mouchoir!.. Tout le

monde s'eſt moqué de vous. (*Zanetto ſe met à pleurer.*) Hé! bien, ne voilà-t-il pas que vous allez recommencer?

ZANETTO de Bergame.

Dame! tu me grondes; je ne veux pas qu'on me gronde en public.

SCAPIN.

Ici perſonne ne nous entend... Autre ſottiſe! quand vous êtes en gaieté, vous ſautez comme un enfant, en tenant vos hauts-de-chauſſes: fy, Monſieur; cela eſt fort vilain; cela ne ſe fait pas.

ZANETTO de Bergame, *en pleurant.*

Mais, comment faire? ils tomberoient.

SCAPIN.

Hé bien! allez-vous pleurer encore? Beau fruit de mes leçons.

ZANETTO de Bergame.

Allons, Scapin, je ne pleurerai plus, je te le promets.

SCAPIN.

A la bonne-heure... Ah! voici l'Aubergiſte.

ZANETTO de Bergame, *tranſporté de joie, ſaute en tenant ſes chauſſes, & s'agite avec embarras.*

L'Aubergiſte! Ah! voyons, voyons, j'en ſuis bien-aiſe; (*Il tourne de tous côtés.*) Où eſt-elle donc, Scapin? je ne la vois pas.

SCAPIN.

Tant mieux pour vous, & pour elle: elle ne verra pas vos extravagances.

ZANETTO de Bergame.

Ah! pardon, Scapin; je l'avois oublié.

SCAPIN.

Ne l'oubliez donc plus. La voici. Allons, tenez-vous droit, & préſentez-vous de bonne grâce.

SCENE II.

ARGENTINE, ZANETTO de Bergame, SCAPIN.

ARGENTINE.

EXCUSEZ, Monſieur, ſi je vous ai fait attendre. (*Zanetto fait beaucoup de lazzis ridicules. Il ne ſait comment ſe tenir : il regarde Scapin, qui lui fait ſigne de ſe redreſſer. Il tend le ventre, tourne mal ſes jambes. Scapin veut le mettre en bonne poſition ; il fait tout le contraire ; il reçoit quelques coups ſur le dos & ſur le ventre ; il ſe met à pleurer ; Scapin lui fait ſigne de prendre garde à lui. Zanetto s'appaiſe, & ſe préſente à Argentine avec une politeſſe gauche & affectée. Pendant ce jeu, Argentine le regarde tantôt avec étonnement, tantôt avec mépris.*)

ZANETTO de Bergame.

Madame!... En vérité... Je ſuis... Madame!.. Je voudrois..... Madame, vous avez bien de la bonté. (*A Scapin.*) Eſt-ce bien comme cela?

SCAPIN.

Oui, oui ; mais tournez vos pieds en-dehors.

ARGENTINE.

Quelle eſpèce d'homme eſt-ce là? Il a l'air d'un original!

ZANETTO de Bergame, *affecté.*

Madame a-t-elle fait un bon voyage?

ARGENTINE.

Moi, Monſieur?

SCAPIN, *à part.*

Peſte de l'imbécile !

ARGENTINE.

Ce ſeroit à moi à vous faire cette queſtion.

ZANETTO de Bergame.

Point du tout, Madame, vous êtes trop polie. Ah ! Scapin, qu'elle eſt jolie ! qu'elle eſt jolie !

(*Il ſaute, &c. Scapin lui fait ſigne ; il s'arrête.*)

ARGENTINE.

Monſieur eſt ſans doute Italien ?

ZANETTO de Bergame.

Non pas, Madame, je ſuis Vénitien, moi ; je ſuis Vénitien.

ARGENTINE, *en riant.*

Mais, Veniſe eſt en Italie.

SCAPIN.

(*A Zanetto.*) (*A Argentine.*)

Sans doute. A quoi penſez-vous donc ? Excuſez, Madame ; Monſieur aime à plaiſanter.

ARGENTINE, *d'un ris moqueur.*

Oui, je le crois fort plaiſant.

SCAPIN, *à Zanetto.*

Prenez donc garde à ce que vous dites ; vous paſſerez pour un butor.

ZANETTO de Bergame.

Bien obligé Scapin. (*A Argentine.*) Oui, Madame, je plaiſantois : je ſuis Italien, pour vous ſervir. (*A Scapin.*) C'eſt bien cela, n'eſt-ce pas ? (*A Argentine.*) Et vous, Madame, êtes-vous de Paris ?

ARGENTINE.

Non vraiment, je ſuis Italienne.

ZANETTO de Bergame, *voulant encore ſauter : Scapin l'arrête.*

Italienne, Italienne ! Ah ! que j'en ſuis bien-aiſe ! De quel pays, Madame ?

ARGENTINE.

De Bergame.

ZANETTO de Bergame : *mêmes lazzis.*

De Bergame ! de Bergame ! ah ! quel plaiſir ! J'a rive de Bergame ; je ſuis établi à Bergame ; j'ai ma maiſon à Bergame. Oh ! je ſuis riche ; j'ai du bien à Bergame, moi.

ARGENTINE.

(*Bas.*) (*Haut.*)

L'extravagant ! Je ſuis enchantée, Monſieur, que le haſard vous ait conduit chez moi : j'aurai ſoin de vous traiter en compatriote. Quel ſujet vous amène à Paris ?

ZANETTO de Bergame, *d'un air ſuffiſant.*

Je voyage pour m'inſtruire, Madame, & pour prendre le ton François : on dit que cela forme.

ARGENTINE, *à part.*

Il a d'aſſez belles diſpoſitions !

SCAPIN.

Oui, Madame ; mon Maître, charmé du récit qu'on lui a fait des mœurs & de la politeſſe des François, s'eſt décidé ſur le champ à venir à Paris, pour ſe former le goût.

ARGENTINE.

Il ne pouvoit choiſir un pays plus favorable. Il trouvera tout ici, eſprit, grâces, beauté, plaiſirs, talens ; en un mot, tout ce qu'il pourra deſirer.

ZANETTO de Bergame.

Vraiment ! c'eſt ce qu'il me faut. On ne voit rien de tout cela à Bergame ; ce ſont des ignorans.

SCAPIN.

Monſieur voudroit trouver d'abord un Maître de Langue Françoiſe.

ARGENTINE.

Il y en a ici de toutes les façons, & à tout prix.

ZANETTO de Bergame.

Oui, mais j'aimerois mieux prendre leçon d'une femme, moi.

ARGENTINE, *en ſouriant.*

Ah, ah!

ZANETTO de Bergame.

Dame! c'eſt que les femmes ont plus de grâces, plus de... Oh! tenez, j'apprendrai plus vite avec elles. N'eſt-il pas vrai, Madame l'Aubergiſte?

ARGENTINE.

C'eſt ſelon.

ZANETTO de Bergame, *avec tout l'embarras de l'idotiſme.*

Si j'ôſois... ſi Madame vouloit... Ah! vous ne voudrez pas... Oh! non.

ARGENTINE.

Quoi donc? Expliquez-vous.

ZANETTO de Bergame.

Tenez, je vais vous le dire tout de ſuite.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ARGENTINE.

Dites, Monſieur, dites.

ZANETTO de Bergame.

Si la belle Aubergiſte vouloit... ſe donner la peine de me... montrer... Dame! c'eſt que j'apprendrois avec grand plaiſir.

SCAPIN.

Voyez-vous?

ARGENTINE.

Je le ferois bien volontiers, ſi mes occupations m'en donnoient le tems; mais cependant il n'eſt rien que je ne faſſe pour un compatriote auſſi galant.

ZANETTO de Bergame.

Ah! que vous êtes bonne! Ah! que je vous ſerai

obligé ! Donnez-moi cette jolie main... que je grave deſſus toute ma reconnoiſſance.

(Il lui baiſe la main.)

SCAPIN, *à part.*

Il n'eſt quelquefois pas ſi bête ! vive les femmes pour donner de l'eſprit.

ARGENTINE.

Vous êtes trop honnête ; je ne mérite pas tant d'honneur.

ZANETTO de Bergame, *tout tranſporté.*

Ah ! tout le mien eſt à votre ſervice. Vous êtes Maîtreſſe de l'Auberge, Maîtreſſe de Langue, Maîtreſſe de mon cœur, Maîtreſſe de mon bien, de mon...

SCAPIN, *à demi-voix.*

Y penſez-vous, Monſieur ?

ARGENTINE.

Ah ! Monſieur, vous en dites trop.

ZANETTO de Bergame.

Je dis la vérité. (*A demi-voix.*) Vois, Scapin, qu'elle eſt belle ! regarde-la... Ah ! que je ſerois heureux, ſi elle vouloit être ma femme !

SCAPIN.

Taiſez-vous donc, vous extravaguez. (*A part.*) Il faut rompre la converſation. (*Haut.*) Voulez-vous bien, Madame, nous ouvrir notre appartement ? mon Maître a beſoin de repos.

ARGENTINE, *en indiquant la porte du fond à gauche.*

Je le crois ; vous pouvez entrer : il eſt tout préparé. Si vous avez beſoin de quelque choſe, vous n'avez qu'à demander.

ZANETTO de Bergame.

Grand merci. Souvenez-vous de venir ſouvent me donner leçon.

ARGENTINE.

Oui, Monſieur; le premier moment de libre je n'y manquerai pas. (*Elle veut ſortir.*)

ZANETTO de Bergame, *triſtement.*

Vous vous en allez?

ARGENTINE.

Sans doute; il y a long-tems que je ſuis ici.

ZANETTO de Bergame.

Il n'y a qu'un moment: adieu, ma belle Maitreſſe, adieu.

SCAPIN, *le pouſſant vers la porte de ſa chambre.*

Paſſez, Monſieur, paſſez; Madame a des affaires.

ZANETTO de Bergame.

Adieu donc. (*Il rentre.*)

SCAPIN, *à Argentine.*

Excuſez-le, je vous prie; il eſt un peu imbécile, comme vous le voyez: mais il eſt riche & généreux. (*Il ſort & ſuit ſon Maître.*)

ARGENTINE, *ſeule.*

Voilà un original bien ſingulier! Pour la rareté du fait, je veux voir ce que ceci deviendra. Il faut m'en divertir. Les leçons que je lui donnerai me ſerviront d'amuſement.

(*Elle va pour ſortir; elle rencontre Arlequin qui ſurvient, & la regarde ſans lui parler.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

QUEL eſt cet homme! comme il me regarde! (*Haut.*) Avez-vous beſoin de quelque choſe, mon

ami? Demandez-vous quelqu'un dans mon Auberge?

ARLEQUIN.

Pardon, Madame; je ne vous croyois pas la Maîtreſſe de céans. Je ne ſuis ici que d'hier au ſoir avec mon Maître.

ARGENTINE.

Ah! d'hier au ſoir! Je ne vous avois pas vu.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus. (*D'un air galant.*) Je ſuis ravi que le hazard me procure une rencontre ſi agréable; car en vérité j'éprouve en ce moment un plaiſir qui fait.... que je ſuis.... votre ſerviteur. (*A part.*) Elle eſt charmante!

ARGENTINE.

Il eſt poli! Je vous ſuis obligée, mon ami; mais où eſt votre Maître?

ARLEQUIN.

Il eſt ſorti, & je l'attends ici, ſi vous le trouvez bon.

ARGENTINE.

Très-volontiers. Si je ne me trompe, vous êtes Italien.

ARLEQUIN.

Oui vraiment; & il me ſemble que vous l'êtes auſſi.

ARGENTINE.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Ma foi! j'en ſuis enchanté. Je ſens toujours un certain je ne ſais quoi, quand je vois une Païſe.

(*Il veut lui prendre la main, elle la retire.*)

ARGENTINE.

C'eſt fort bien fait; mais point de geſte.

ARLEQUIN.

C'eſt l'amour de la patrie. Il eſt ſi fort chez moi, que toutes les fois que j'en rencontre..... tout-à-coup l'attrait m'emporte, & je.... (*Il veut l'embraſſer.*)

ARGENTINE, *le repouſſant.*

Doucement donc.

ARLEQUIN.

C'eſt la force de la ſympathie.

ARGENTINE.

Vous êtes trop expreſſif, & je n'ai pas le tems de m'arrêter. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Elle eſt un peu farouche. C'eſt dommage ; car elle eſt, ma foi, gentille, & je m'en accommoderois à merveille. Mais diable ! c'eſt une Maitreſſe de maiſon, & je ne ſuis qu'un pauvre domeſtique ; il n'y faut plus penſer. J'attends mon Maître pour lui remettre cette lettre, pourvû qu'il n'en faſſe pas comme de l'autre où étoient tous ſes papiers. Je ne ſaurois y penſer, ſans enrager de tout mon cœur. (*Il réve.*)

SCENE V.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, ZANETTO de Veniſe, ARLEQUIN.

GÉRONTE.

Nous avons eu le plus beau tems du monde.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, la promenade étoit charmante.

ZANETTO de Veniſe.

Pouvoit-elle ne pas l'être pour moi ? J'étois auprès de vous, & le plaiſir que je reſſentois....

ANGÉLIQUE.

Je le partageois.

ZANETTO de Veniſe.

Je ne voyois que vous.

ANGÉLIQUE.

Tout le reſte m'étoit indifférent.

GÉRONTE.

Courage, mes enfans; dites-vous des douceurs. Cela me rajeunit; j'ai toujours aimé la galanterie.

ARLEQUIN.

Voici, Monſieur, une lettre pour vous.

ZANETTO de Veniſe, *avec tranſport.*

Ah! donne. Tu les as donc retrouvées? Quel bonheur!

GÉRONTE.

Ah! tant mieux! vous êtiez inquiet.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! je ſuis plus tranquile.

ZANETTO de Veniſe, *prêt à la décacheter, la donne à Géronte.*

Tenez, Monſieur, prenez & liſez vous-même. Je veux que vous examiniez le tout. Je ne me ſens pas de joie! Voici le moment ſi deſiré!.... Ah! ma chere Angélique!.... (*Zanetto s'apperçoit qu'il n'y a pas d'autres papiers.*) Mais où ſont donc les certificats?

GÉRONTE *lit.*

De Lyon, ce..... 1776.

ZANETTO de Veniſe, *étonné.*

De Lyon?

GÉRONTE *continue.*

« Mon cher ami, le jour même de votre départ » une Dame Vénitienne eſt venue chez moi; elle ſe

» nomme Éléonor Biſognoſi, & ſe dit femme de » Zanetto Biſognoſi.

(*Ici tous les Acteurs font des mouvemens relatifs à leur ſituation.*)

ZANETTO de Veniſe.

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel!

GÉRONTE, *montrant la lettre.*

Voyez vous-même. (*Il continue de lire.*) « Je ne » ſais qui l'a informée de votre départ pour Paris ; » mais elle a pris ſur le champ la poſte pour cette » Ville ; elle eſt furieuſe & vous menace. Je vous en » préviens, afin que vous preniez vos précautions. Je » ſuis, &c. votre très-humble Serviteur Pinozzi ».

ZANETTO de Veniſe.

Pinozzi ! je ne le connois pas. Monſieur, cette lettre eſt ſuppoſée : c'eſt une calomnie atroce ; quelqu'un ſe plaît à traverſer mon bonheur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que je ſuis malheureuſe !

GÉRONTE, *froidement.*

Je vous avouerai, Monſieur, que je ne reviens pas de ma ſurpriſe ; mais enfin, on vous accuſe d'être marié.

ZANETTO de Veniſe.

Ah ! Monſieur, rien n'eſt plus faux.

GÉRONTE.

Je le ſouhaite ; mais vous trouverez bon, s'il vous plaît, que tout commerce ceſſe entre nous, juſqu'à ce que vous vous ſoyez pleinement juſtifié.

ZANETTO de Veniſe.

Ah! gardez-vous de croire.... de grâce, écoutez-moi.... chere Angélique, par pitié....

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi, Monſieur.

ZANETTO de Veniſe.

Cruelle ! & vous auſſi ?

ANGÉLIQUE, *avec fermeté.*

Vous avez entendu la déciſion de mon pere ; c'eſt à vous à vous y conformer. Si vous êtes innocent, prouvez-le. (*Bas.*) Eh ! plut à Dieu ! (*Haut.*) Mais ſi vous êtes coupable, vous n'êtes plus digne de moi. Vous ne méritez pas mes regrets. Adieu.

(*Elle ſort avec ſon pere.*)

SCENE VI.

ZANETTO de Veniſe, ARLEQUIN.

ZANETTO de Veniſe *reſte un inſtant ſans parler ; Arlequin le regarde de ſon côté, ſans rien dire : Zanetto ſoupire ; Arlequin le contrefait.*

ARLEQUIN !

ARLEQUIN.

Monſieur !

ZANETTO de Veniſe.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je vous le demande.

ZANETTO de Veniſe.

Qui t'a remis cette maudite lettre ?

ARLEQUIN.

Le Facteur de la poſte.

ZANETTO de Veniſe.

Le Facteur ! cela ne ſe peut pas.

ARLEQUIN.

Rien de plus vrai.

ZANETTO

ZANETTO de Veniſe.

Je te dis que cela n'eſt pas poſſible. Le Facteur ne ſait pas que j'ai changé de quartier d'hier au ſoir.

ARLEQUIN.

On lui aura dit à l'autre auberge que nous avons pris celle-ci.

ZANETTO de Veniſe.

Mais cette lettre enfin.... c'eſt une noirceur infâme, fabriquée ici par quelque rival jaloux de mon bonheur. Il aura gagné le Facteur pour me l'apporter, comme venant de Lyon.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut.

ZANETTO de Veniſe.

Tu le connois, ce Facteur?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, je ne l'ai pas trop remarqué.

ZANETTO de Veniſe.

Je veux lui parler; il faut que tu me le trouves.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible; où voulez-vous que j'aille?

ZANETTO de Veniſe, *impatienté.*

Va-t'en au diable, ſi tu veux; mais je veux le voir.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, encore un coup.....

ZANETTO de Veniſe.

Comment, imbécile que tu es, tu reçois une lettre d'un Facteur ſans le regarder! Comment étoit-il vétu? Sa taille? ſon âge? parleras-tu?

ARLEQUIN.

En verité, vous vous mettez en colere mal-à-propos.

ZANETTO de Veniſe, *plus vivement.*

Mal-à-propos, miſérable! lorſqu'il s'agit de mon honneur, lorſque je vais perdre l'eſtime de Géronte,

& celle que j'aime plus que ma vie. Veux-tu dire tout-à-l'heure?

ARLEQUIN.

Autant que je puis me rappeler.... il étoit habillé de.... de....

ZANETTO de Veniſe.

Hé bien?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, il étoit habillé.... [*Vîte.*] Habillé de verd.

ZANETTO de Veniſe.

Habillé de verd! En es-tu bien ſûr?

ARLEQUIN.

Je crois que oui.

ZANETTO de Veniſe.

Tu le crois? quoi! tu n'en es pas certain?

ARLEQUIN.

On peut ſe tromper. Attendez.... [*Il réve.*] Non parbleu! ce n'étoit pas du verd.... Ah! m'y voilà: marron... Oui, Monſieur, il avoit un habit marron.

ZANETTO de Veniſe.

Marron!

ARLEQUIN.

Marron, ou châtaigne.

ZANETTO de Veniſe.

Peſte de l'animal! marron ou châtaigne c'eſt la même couleur.

ARLEQUIN.

Croyez-vous? En ce cas, ce n'étoit donc pas cet habit-là.

ZANETTO de Veniſe.

Je ferai bien mieux de laiſſer ce butor, & de m'en informer par moi-même. [*Il fait un pas pour ſortir.*]

ARLEQUIN.

Un Inſtant, Monſieur, je crois l'avoir trouvé.

ZANETTO de Veniſe, *s'arrêtant.*

Hé bien! dis donc, dépêche-toi.

ARLEQUIN, *héſitant.*

La couleur de ſon habit.... c'étoit ſûrement... Oh! oui.... Diable! Je l'ai perdu de vue.

ZANETTO de Veniſe, *continuant de ſortir.*

Quelle patience il faut avoir!

ARLEQUIN, *courant après lui.*

Ah! Monſieur, je la tiens. Oui..... il avoit un habit canelle; un habit canelle, vous dis-je.

ZANETTO de Veniſe, *toujours en ſortant.*

Laiſſe-moi en repos; je ne veux plus entendre tes ſottiſes.

SCENE VII.

ARLEQUIN *ſeul.*

LE voilà parti furieux contre moi!.... Je ne ſaurois qu'y faire..... Jamais il ne pourra reconnoître ſon homme..... Diable emporte, ſi je me reſſouviens de ſon habit. [*Après un grand tems.*] Mais je ne puis concevoir comment mon Maître a pu perdre ſes papiers; il n'a jamais été ſi brouillon; l'amour le fait extravaguer..... [*Autre tems.*] Mais ſi cette lettre eſt vraie, que va-t-il devenir? Voilà un mariage manqué!... Sans doute, puiſqu'on le dit marié.... Depuis ſix ans je n'ai pourtant jamais vu de femme chez lui.... Oh! je m'y perds.

SCENE VIII.

ZANETTO le Marin, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *l'appercevant.*

AH! vous voilà déjà de retour. [*A part.*] Comme il eſt fait! comme la colere vous change une phyſionomie! Eh bien! l'avez-vous trouvé?

ZANETTO le Marin, *bruſquement.*

Qui?

ARLEQUIN.

Le Facteur.

ZANETTO le Marin.

Quel facteur?

ARLEQUIN.

Le Facteur à l'habit canelle.

ZANETTO le Marin, *en colere.*

Canelle, maraud (*Levant la canne.*) Je vais t'appuyer ceci ſur les épaules, ſi tu ne ſors d'ici dans le moment.

ARLEQUIN, *à part.*

A qui diable en a-t-il? Je ne le reconnois pas; il ne m'a jamais traité ſi durement.

ZANETTO le Marin, *levant la canne.*

Veux-tu ſortir?

ARLEQUIN.

[*Bas.*] Il n'a pas trouvé le Facteur. [*Haut.*] Mais Monſieur, ce n'eſt pas ma faute ſi vous avez perdu vos papiers. Vous les aviez mis dans votre poche, je vous aſſûre.

ZANETTO le Marin.

Qui te dit que je les ai perdus, animal! Sans doute je les ai: les voici. [*Il les tire de ſa poche.*]

ARLEQUIN.

Je reſpire ! Hé bien ! n'avois-je pas raiſon de dire que vous les aviez ?

ZANETTO le Marin.

Qui te ſoutient le contraire, butor ?

ARLEQUIN.

Allez donc vîte les faire voir à votre beau-pere.

ZANETTO le Marin.

Mon beau-père ! il eſt bien loin d'ici.

ARLEQUIN, *montrant la chambre de Géronte.*

Comment ! il eſt dans ſa chambre.... là.

ZANETTO le Marin.

Quel pere ? que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Le pere de votre prétendue, Monſieur Géronte. Faites-lui voir que vous êtes libre, que vous n'êtes pas marié.

ZANETTO le Marin, *d'un ton affecté.*

Moi libre ! Mon pauvre ami, que dis-tu là ? Que viens-tu me rappeler ? Plût à Dieu que je fuſſe libre ! je n'aurois pas une femme qui fait mon tourment.

ARLEQUIN.

Il eſt donc bien vrai que vous êtes marié ? Mais où diantre avez-vous donc caché votre femme ? Je ne l'ai jamais vûe, depuis que je ſuis à votre ſervice.

ZANETTO le Marin.

A mon ſervice ! Es-tu fou ? Je ne t'ai vu qu'aujourd'hui..

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, ne badinons pas, s'il vous plaît, ſur cet article. Mais où eſt-elle donc votre femme ?

ZANETTO le Marin, *lui montrant ſon cœur.*

Elle eſt là.... & c'eſt bien malgré moi.

ARLEQUIN.

Vous ne l'aimez donc pas ?

ZANETTO le Marin, *pénétré.*

Non, mon ami; mais je l'adore.

ARLEQUIN.

Si vous ne l'aimez pas, pourquoi ne pas l'avoir avec vous?

ZANETTO le Marin.

Pourquoi? Pour ma tranquilité. Je la fuis; mais je cherche envain le repos. Je comptois l'oublier en me ſeparant d'elle: point du tout, mon ami, je l'ai toujours préſente; ſon image me ſuit partout; abſente, elle me perſécute encore.... Qui l'auroit penſé!..... Lorſque je l'épouſai, je me croyois le plus heureux des hommes. A peine fûmes-nous unis, que je m'apperçus que je m'étois trompé dans mon choix; ſon caractere ſe fit connoître; elle devint tracaſſiere, emportée, contrariante, extravaguante: en un mot, jalouſe à l'excès, pour combler mon malheur. Je viens de la quitter, réſolu de l'oublier pour jamais; mais mon cœur me trahit; il revôle ſans ceſſe vers l'objet de ſes vœux; je ſens que je l'aime malgré moi; mon âme privée de ſon bien.... Mais que dis-je? Ma paſſion m'égare.... Que fais-je? A qui vais-je confier le ſecret de mon cœur? Inſenſé! la tête me tourne. Sortons: j'ai beſoin de prendre l'air.

[*Il ſort par la porte du milieu.*]

ARLEQUIN *ſeul.*

Mon pauvre Maître! il me fait pitié. Ma foi, je n'aurois jamais cru qu'il fût marié.... Il l'eſt cependant; rien n'eſt plus clair.... Il dit qu'il aime ſa femme, & il la plante là. Je n'y comprends rien. Il veut épouſer Angélique! .... Oh! il devient fou: cela eſt décidé.

SCENE IX.

ZANETTO de Bergame, SCAPIN, ARLEQUIN.

ZANETTO de Bergame, *en ſautant.*

PARTONS, Scapin, partons, à la promenade, à la promenade.

SCAPIN.

Ne ſautez donc pas comme cela.

ZANETTO de Bergame.

Dame! je ſuis bien-aiſe d'aller me promener, moi; & où allons-nous?

SCAPIN.

Aux Tuileries.

ZANETTO de Bergame.

Aux Tuileries! ah! tant mieux! Cela doit être joli aux Tuileries? ..... Qu'eſt-ce que c'eſt que les Tuileries?

[*Arlequin ſort de ſa rêverie; il voit un autre Domeſtique avec Zanetto, & devient inquiet.*]

SCAPIN.

C'eſt le plus beau jardin de l'Europe; c'eſt le rendez-vous du beau monde.

ZANETTO de Bergame, *continuant de ſauter.*

Le beau monde! oh! cela ſera charmant! Je veux voir ce beau monde, moi.

ARLEQUIN *s'approche, ſans être vu de Zanetto.*

[*A part.*] Quel eſt ce grand drôle qui eſt avec mon Maître? [*A Scapin.*] Parlez donc, l'ami, que faites-vous ici?

SCAPIN.

Plaiſante queſtion! De quoi vous mêlez-vous?

ARLEQUIN.

De quoi je me mêle ? J'ai droit de vous interroger. On s'adreſſe ordinairement à moi, quand on veut parler à mon Maître.

SCAPIN.

Quel eſt-il votre Maître ?

ARLEQUIN.

Celui avec qui vous êtes.

SCAPIN.

Allez, vous extravaguez : c'eſt bien le mien.

ARLEQUIN.

Comment le vôtre ! [*A part.*] Ah ! je m'en étois douté ; mon Maître eſt fâché contre moi ; il a pris un autre Domeſtique. [*Il court à Zanetto.*] Monſieur, Monſieur !

ZANETTO de Bergame *eſt effrayé de voir Arlequin ; il le prend pour une bête ; il jette des cris ; court ſur le théâtre en tournant ; Arlequin le ſuit, & le prend par ſon habit ; Scapin cherche à lui faire quitter priſe ; après quelques efforts, il en vient à bout, & ſort avec ſon Maître par la porte du milieu ; Arlequin les ſuit, en courant après eux.*

Ah ! Scapin, je ſuis mort ! Qu'eſt-ce que ce monſtre-là ? Ah ! qu'il eſt laid ! Cache-moi, Scapin. Ah ! [*Il ſuit.*]

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur ! écoutez-moi donc.

ZANETTO de Bergame, *fuyant toujours.*

Ah ! ah !

SCAPIN, *repouſſant Arlequin.*

Va-t-en à tous les diables ! [*Ils ſortent tous.*]

Fin du ſecond Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

ÉLÉONORE, ſon DOMESTIQUE, Premier GARÇON, *qui a introduit Zanetto le Marin.*

LE GARÇON.

MADAME eſt-elle ſeule?

ÉLÉONORE.

Oui, je n'ai que ce Domeſtique avec moi. Mais, dites-moi, avez-vous ici des Etrangers?

LE GARÇON.

Beaucoup, Madame, c'eſt ici l'Hôtel d'Italie; nous en avons ſouvent de ce pays.

ÉLÉONORE.

Tant mieux. En avez-vous actuellement?

LE GARÇON.

Il en vient d'arriver un aujourd'hui.

ÉLÉONORE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Si c'étoit celui que je cherche. Vous l'avez vu, ſans doute, comment étoit-il habillé?

LE GARÇON.

Il avoit un habit verd galonné en or.

ÉLÉONORE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Un habit verd! Juſte ciel! c'eſt mon mari. Lui avez-vous parlé?

LE GARÇON.

Ah ! je vous en réponds ; il m'a parlé auſſi, & je m'en ſouviendrai long-tems : c'eſt un maître homme, & qui n'eſt pas aiſé.

ÉLÉONORE.

(*A part.*) Je le reconnois bien à ce portrait. C'eſt lui-même ; le Ciel m'eſt favorable. (*Haut.*) Puis-je avoir une chambre qui donne dans ce ſallon ?

LE GARÇON.

Très-volontiers, Madame, j'en ai encore une, & ſi vous la voulez, je vais la préparer.

ÉLÉONORE.

Vous me ferez plaiſir. Vous viendrez m'avertir, quand elle ſera en état.

LE GARÇON.

C'eſt l'affaire d'un quart-d'heure.

ÉLÉONORE, *à ſon Domeſtique.*

Suivez ce Garçon. (*Ils ſortent.*) Je n'en puis plus douter, mon mari eſt ici.

(*Elle ſe retire ſur le devant du Théatre, en rêvant, & n'apperçoit point Zanetto de Veniſe, qui entre par le milieu.*)

SCENE II.

ZANETTO de Veniſe, ÉLÉONORE *éloignée.*

(*Zanetto eſt agité, & va s'aſſeoir dans un fauteuil, près de l'appartement de Géronte.*)

ZANETTO de Veniſe.

JE n'ai pu trouver ce maudit Facteur... Je ſuis déſeſpéré ; comment faire ?... Je veux attendre ici

Géronte & ſa fille ; ils ne pourront refuſer de m'entendre. Il faut me juſtifier à quelque prix que ce ſoit.

ELÉONORE, *dans un mouvement, l'apperçoit.*

Ah ! le voici ! c'eſt lui-même. Ciel !.. Mon cœur palpite, je tremble, approchons, voyons comme il va me recevoir.

(*Elle s'avance ; Zanetto la voit, ſe lève, & la ſalue.*)

ZANETTO de Veniſe.

Pardon, Madame, je me croyois ſeul. Si j'euſſe penſé qu'il y eût une Dame ici, je me ſerois bien gardé de m'aſſeoir devant elle.

ÉLÉONORE, *agitée.*

Eſt-ce à moi que s'adreſſe ce compliment, Monſieur ?

ZANETTO de Veniſe.

Ce n'en eſt point un, Madame, je fais mon devoir, & j'ai commis une impoliteſſe involontaire.

ÉLÉONORE, *à part, avec une voix etouffée & plaintive.*

Il ſait ſon devoir ! il affecte d'être poli ! Le traître ! Il feint de ne me pas connoître. Voyons ce que ceci va devenir. (*D'un ton décidé.*) Feignons auſſi. (*Haut, & avec ironie.*) J'ai mille grâces à vous rendre, Monſieur, on ne peut être plus honnête, & je ne mérite pas tant d'égards.

ZANETTO de Veniſe.

Peut-on avoir trop de reſpect pour les Dames, ſur-tout quand elles ſont aimables comme vous l'êtes ?

ÉLÉONORE.

(*A part.*) Aimables ! le ſcélérat ! mais continuons de feindre. (*Haut.*) Si tous les hommes étoient auſſi galans, les femmes ſeroient trop heureuſes ; mais qu'il en eſt beaucoup qui penſent bien différemment ſur leur compte !

ZANETTO de Veniſe, *avec vivacité.*

Ce ſont des hommes mépriſables, indignes d'être admis dans la ſociété. (*En l'examinant.*) Mais, ſi je ne me trompe, votre accent m'annonce que Madame eſt Italienne.

ÉLÉONORE, *avec un ris forcé.*

Oui, Monſieur, Je ſuis Italienne; & vous, Monſieur?

ZANETTO de Veniſe.

Je ſuis Italien auſſi, Madame.

ÉLÉONORE, *toujours avec ironie.*

Italien! Je m'en étois doutée: j'en ſuis enchantée, je vous l'avoue. [*A part.*] Le perfide!

ZANETTO de Veniſe.

Eh! puis-je ſavoir de quelle Ville, Madame?

ÉLÉONORE.

De Veniſe, Monſieur; & vous?

ZANETTO de Veniſe.

De Veniſe auſſi, Madame.

ÉLÉONORE, *toujours ironiquement.*

De Veniſe auſſi? Cela eſt heureux.

ZANETTO de Veniſe.

Oſerois-je vous demander....(pardon, je ſuis peut-être indiſcret le motif de votre voyage?

ÉLÉONORE, *à voix baſſe, d'un ton bruſque.*

Infidèle! tu le ſais auſſi bien que moi.

ZANETTO de Veniſe.

Eſt-ce pour admirer les beautés de cette ſuperbe Capitale?

ÉLÉONORE, *vivement.*

Non, Monſieur, non. [*Plus tranquillement.*] Ce n'eſt pas la curioſité qui m'amene à Paris. [*En le fixant.*] Je m'étonne que vous me faſſiez cette queſtion!

ZANETTO de Veniſe.

Pourquoi donc, Madame? Elle eſt toute naturelle.

Comme le ſeul but de mon voyage ici, a été de voir la plus belle Ville de l'Europe, j'ai cru.....

ÉLÉONORE.

[*A part.*] [*Haut.*]

Le ſeul but! Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris?

ZANETTO de Veniſe.

Il y a ſix mois, qui ne m'ont paru que ſix jours. Ce n'eſt que d'aujourd'hui que le plus cruel chagrin vient de troubler les plaiſirs que je goûtois.

ÉLÉONORE, *à part.*

Je le crois bien: c'eſt le dépit qu'il a de me trouver ici. Le monſtre! [*Haut, avec affectation.*] Peut-on ſavoir la cauſe de ce chagrin ſi cruel?

ZANETTO de Veniſe.

Ah! Madame, vous êtes bien bonne de vous intéreſſer au ſort d'un infortuné!

ÉLÉONORE, *avec ironie.*

Pourquoi donc, Monſieur? vous êtes ſi intéreſſant!

ZANETTO de Veniſe, *attendri.*

Il faut donc vous conter mon hiſtoire. C'eſt l'amour. oui, l'amour qui cauſe tous mes maux.

ÉLÉONORE.

L'amour! [*Bas.*] Ah! l'indigne! [*Haut, d'un ton compatiſſant.*] C'eſt une terrible choſe que l'amour, ſur-tout quand il eſt dédaigné.

ZANETTO de Veniſe.

Vous avez raiſon, Madame, & je l'éprouve bien cruellement.... Cependant je ne puis me plaindre de celle que j'adore; elle m'aime, j'en ſuis ſûr: mais quelque rival, jaloux de mon bonheur, vient, par une calomnie atroce, de me brouiller avec elle, & d'occaſionner une rupture, au moment même où j'allois devenir heureux en obtenant ſa main.

(*Pendant ce couplet, Éléonore eſt agitée ſucceſſivement de tous les mouvemens relatifs à ſa ſituation.*)

ÉLÉONORE, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Comment ! vous alliez l'épouſer !

ZANETTO de Veniſe.

Oui, Madame.

ÉLÉONORE.

Vous ! [*A part, avec fureur.*] Je n'y puis plus tenir. [*Haut.*] C'eſt le comble de la ſcélérateſſe !

ZANETTO de Veniſe, *d'un air pénétré.*

Ah ! Madame ! quelle bonté ! Je vois que vous êtes ſenſible à mon malheur. Votre âme compatiſſante s'attendrit au récit de mon infortune ! Que j'ai de grâces à vous rendre ! Mais vous me plaindriez encore davantage, ſi vous connoiſſiez l'objet de mon amour. [*Avec feu.*] Imaginez-vous tout ce que le Ciel a formé de plus parfait. Eſprit, grâces, beauté, talens, égalité de caractère, enjouement, ſolidité, elle poſſede tout ; elle réunit tout : enfin.... c'eſt le chef-d'œuvre de la nature.

ÉLÉONORE, *outrée, veut à tout moment l'interrompre.*

Je n'en doute pas ; mais cela ſuffit.

ZANETTO de Veniſe, *avec paſſion.*

De grâce, Madame, laiſſez-moi achever. J'arrive à Paris ; le hazard me conduit dans une Auberge où je trouve cette adorable perſonne qui voyageoit avec ſon pere ; nous lions connoiſſance, comme il eſt ordinaire entre des perſonnes d'une même nation qui ſe rencontrent en Pays étranger ; j'en deviens amoureux ; je lui déclare ma paſſion ; j'ai le bonheur de la rendre ſenſible ; je la demande au pere ; il me l'accorde ; j'écris ſur le champ à Veniſe pour avoir mes certificats de liberté....

ÉLÉONORE, *l'interrompant avec une exclamation.*

Des certificats de liberté ! [*A part.*] Le Perfide !

ZANETTO de Veniſe, *vivement.*

Ne m'interrompez pas. Ils devoient arriver aujour-

d'hui ; la nôce devoit ſe faire demain ; j'étois au comble de mes vœux ! ..... On m'apporte une lettre..... Dans le premier tranſport de joie, je la donne à lire au pere. Jugez de ma ſurpriſe ; cette lettre fatale eſt datée de Lyon ; un certain Pinozzi que je ne connois pas, m'annonce qu'une Vénitienne, nommée Éléonore, prétend être femme de Zanetto Biſognoſi : (c'eſt mon nom.) Je demeure immobile, le pere indigné, la fille furieuſe : les apparences me condamnent. Je veux parler ; on ne m'écoute pas. Je veux me défendre ; on me fuit, & il ne me reſte que la confuſion & le déſeſpoir.... Qu'en dites-vous, Madame ? Suis-je aſſez à plaindre ? Ah ! maudite Éléonore ! .... Elle eſt ſans doute d'accord avec mon perſécuteur. Ce ne doit être qu'une de ces âmes viles, de ces malheureuſes intriguantes, dont tout le bien-être n'eſt fondé que ſur la ruine de leurs victimes..., [*Ici Éléonore, épuiſée de douleur, fond en larmes.*] Mais que vois-je ? Vous vous attendriſſez !.... Les pleurs coulent de vos yeux ! Quoi ? Ma ſituation vous touche à ce point ! .... Que votre cœur eſt ſenſible ! ... Ah ! ſans doute vous aimez ; l'amour cauſe peut-être auſſi tous vos malheurs... Ah ! de grâce, daignez me confier vos peines ; je les partagerai, nous nous conſolerons enſemble.

ÉLÉONORE, *à part, avec l'expreſſion du déſeſpoir.*

Mon cœur ſe déchire ! Je n'y puis plus réſiſter. C'eſt auſſi pouſſer trop loin la barbarie.

ZANETTO de Veniſe.

Allons, Madame, prenez courage : on ſoulage ſes maux en les racontant.

ÉLÉONORE, *décidée & furieuſe.*

Oui, je vais ſoulager mon cœur.... Ah ! Dieu ! ..... Oui, vous allez connoître le monſtre qui m'aſſaſſine. Ce n'eſt pas un amant.... Ce ſeroit trop peu. C'eſt un mari, Monſieur ; [*En le fixant.*] un mari qui me réduit au déſeſpoir.

ZANETTO de Veniſe.

Un mari ! quelle horreur !

ÉLÉONORE.

Depuis dix ans j'ai le malheur d'être liée avec ce cruel. Tout ce que peuvent faire éprouver le caractère le plus violent, les procédés les plus indignes, le mépris le plus choquant, j'ai tout ſouffert avec lui. Toujours contrariée, excédée, perſécutée, pas un inſtant de repos, j'ai tout ſupporté ; & le Perfide, las enfin de la patience que j'oppoſois à ſa barbarie, vient d'y mettre le comble, en m'abandonnant à mon malheureux ſort. J'ai ſu qu'il avoit pris la route de France, je l'ai ſuivi juſqu'à Paris. J'arrive ; le hazard me fait auſſi deſcendre à la même Auberge ; je le trouve : mais c'eſt pour achever mon ſupplice : il me voit ; le traître feint de ne me pas connoître, & il a la cruauté, pour braver mon déſeſpoir, de me déclarer en face qu'il eſt amoureux d'une jeune beauté, & qu'il veut l'épouſer.

ZANETTO de Veniſe.

Ah ! quel homme déteſtable !.... Je l'avouerai, vous êtes bien à plaindre : mais, grâce au Ciel, on vous rendra juſtice. Vous êtes dans un Pays où les Loix ſauront vous venger. Vous n'avez point ici de protecteur : je m'engage à vous en ſervir. [*Vivement.*] Oui, Madame, ſoyez ſûre que je vais vous aider de tout mon pouvoir à le faire punir comme il le mérite, s'il oſe continuer à vous méconnoître.

ÉLÉONORE, *avec véhémence.*

Tu viens de prononcer ſon arrêt. Hé bien, cruel ! reconnois-moi donc enfin, & ceſſe de tourmenter une femme qui t'aime encore, malgré....

ZANETTO de Veniſe, *ſtupéfait.*

Eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Et à qui donc, perfide? Ne te ſuffiſoit-il pas de m'avoir quittée? Falloit-il encore me refuſer?.....

ZANETTO de Veniſe.

Allons, Madame, reprenez vos ſens, la paſſion vous égare, & vous m'adreſſez des reproches qui ne conviennent qu'à votre mari.

ÉLÉONORE.

Parjure! Eſt-ce que je ne ſuis pas ta femme? Oſes-tu le nier encore? N'es-tu pas mon mari?

ZANETTO de Veniſe, *excédé.*

Moi? Votre mari! Ah! c'en eſt trop. Allez, allez, Madame, je ne vous ai jamais vue. Calmez-vous, vous dis-je, & tâchez de rappeller votre raiſon.

[*Il veut ſortir.*]

ÉLÉONORE, *s'écriant.*

Arrête, cruel, arrête! ne crois pas m'échapper.

SCENE III.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, ZANETTO de Veniſe, ÉLÉONRE.

GÉRONTE.

QUEL bruit! quel tapage!

ÉLÉONORE, *éplorée.*

Ah! qui que vous ſoyez, venez au ſecours d'une infortunée que l'on traite avec la derniere indignité.

GÉRONTE.

Comment donc! quelle eſt cette violence?

ZANETTO de Veniſe.

Ah Ciel! ce coup manquoit à mon malheur!

ÉLÉONORE.

Sachez, Monsieur, que je suis sa femme, que le cruel m'a abandonnée, & qu'il refuse de me reconnoître.

GÉRONTE, *en fixant Zanetto.*

Fy ! cela est horrible !

ANGÉLIQUE.

L'imposteur ! comme il m'avoit trompée !

ZANETTO de Venise.

Ah ! gardez-vous de la croire. Monsieur... Mademoiselle, je vous jure que rien n'est plus faux.

ÉLÉONORE.

Rien de plus faux ! ôses-tu ?...

GÉRONTE.

Taisez-vous, Monsieur, la Lettre vous condamne.

ZANETTO de Venise.

Je vous jure que je ne l'ai jamais vue.

GÉRONTE, *à Eléonore.*

Avez-vous, Madame, des preuves pour le convaincre ?

ÉLÉONORE.

Si j'en ai ? oui, Monsieur, & des plus fortes. Voici mon contrat de mariage ; tenez, lisez. (*Elle donne ses papiers à Géronte.*) (*A Zanetto.*) Le nieras-tu maintenant ?

ANGÉLIQUE.

Le parjure ! Que je suis malheureuse !

ZANETTO de Venise.

Ah Dieu ! je vous proteste...

GÉRONTE.

Taisez-vous, vous dis-je, vous devriez mourir de honte ! Le Contrat est en bonne forme. Voici votre nom, *Zanetto Bisognosi*... Allons ; rien n'est plus clair ; c'est un fourbe, qu'il faut abandonner à la rigueur des loix. Sortez, Monsieur, laissez-nous ; & vous, Madame, ne craignez rien ; je me charge de

vous faire rendre juſtice. J'irai moi-même former la plainte chez le Commiſſaire. Conſolez-vous : ma fille vous fera compagnie. Entrez chez moi, & délivrez-vous de la préſence d'un homme qui ne mérite que votre indignation. (*Il rentre.*)

ZANETTO de Veniſe.

Angélique ! par pitié... un mot !..

ANGÉLIQUE, *avec mépris.*

Laiſſez-moi, je ne veux rien entendre.

ZANETTO de Veniſe, *voulant ſe mettre à ſes genoux.*

De grâce...

ANGÉLIQUE.

Arrêtez : voici votre femme ; c'eſt devant elle qu'il faut vous humilier. Tombez à ſes pieds, & tâchez d'obtenir votre pardon. (*Zanetto recule d'horreur.*) Mais quoi ! votre cœur barbare la déſavoue encore ? C'en eſt trop ; rentrez, Madame, épargnez-vous l'horreur de le voir, & laiſſez à mon père le ſoin de vous venger.

(*Elles rentrent. Eléonore menace Zanetto ; & celui-ci reſte, pénétré de la plus vive douleur.*)

SCENE IV.

ZANETTO de Veniſe *ſeul*, ARGENTINE *qui ſurvient.*

ZANETTO de Veniſe.

En eſt-ce aſſez ? Tout eſt contre moi. Je ne puis me faire entendre. Peut-on être plus accablé ? Que faire ? Quel parti prendre ?

ARGENTINE.

Vous voyez que je tiens ma parole : j'ai quelques momens à moi, & je viens vous donner leçon.

ZANETTO de Veniſe, *avec humeur.*

Que voulez-vous? que parlez-vous de leçon?

ARGENTINE.

Quoi! vous ne vous rappellez pas...

ZANETTO de Veniſe, *en colère.*

Je ne ſais ce que vous voulez dire. Laiſſez-moi en repos. (*A demi-voix.*) Tout le monde me perſécute... Je ſuis au déſeſpoir. (*Il ſort.*)

SCENE V.

ARGENTINE, *ſeule.*

EST-IL devenu fou? Ah! le vilain homme! je quitte tout par complaiſance pour lui, il me parle ainſi, & me plante-là! Ah! c'eſt un groſſier, un extravagant! Je le croyois imbécile, mais je ne ſavois pas qu'il étoit brutal. Laiſſe-moi faire, mon petit Monſieur, tu me paieras celui-là. Je te traiterai comme tu le mérites.

SCENE VI.

ZANETTO de Bergame, SCAPIN, ARGENTINE; ARLEQUIN, *ſur la fin de la Scène.*

ZANETTO de Bergame, *entrant par la porte du milieu.*

AH! la voilà, la voilà! Eh! bon jour, ma belle Aubergiſte.

ARGENTINE, *le repouſſant.*

Eh! finiſſez, Monſieur, je n'aime point les impertinens.

ZANETTO, *pleurant.*

Hi, hi, hi! je n'ai rien fait, moi.

SCAPIN.

Comment, Madame! eſt-ce qu'il vous a manqué de reſpect?

ZANETTO de Bergame.

Je ne ſais pas ce que cela veut dire; mais je n'ai rien fait.

ARGENTINE.

Il vient de me traiter de la manière la plus choquante.

SCAPIN, *à demi-voix.*

Voilà auſſi comme vous êtes! Je ſuis perſuadé qu'elle eſt fâchée de ce que vous l'avez abordée le chapeau ſur la tête.

ZANETTO de Bergame, *ôtant ſon chapeau.*

Ah! cela eſt vrai, je l'avois oublié. Je vous demande pardon, Madame.

ARGENTINE, *le contrefaiſant.*

Je vous demande pardon. Il eſt bien queſtion de cela ! Je venois vous donner leçon tout à l'heure, ſuivant ma promeſſe, & loin de me ſavoir gré de ma complaiſance, vous m'avez rebutée avec un ton...

ZANETTO de Bergame.

Moi, Madame, cela ne ſe peut pas, car je ne fais que d'arriver. Nous venons de la promenade, n'eſt-il pas vrai, Scapin ?

SCAPIN.

Il a raiſon, nous ſortons des Tuileries, & je vous aſſûre que mon Maître n'a fait que me parler de vous. Qu'elle eſt charmante, me diſoit-il, qu'elle a d'eſprit ! car Monſieur s'y connoît ; il aime les gens d'eſprit.

ZANETTO de Bergame, *gaiement.*

Oh ! beaucoup.

ARGENTINE, *ſouriant.*

Vous me faites trop d'honneur, en vérité.

SCAPIN.

Je lui faiſois remarquer les jolies femmes qui paſſoient, mais il voûs trouvoit plus jolie qu'elles.

ZANETTO de Bergame.

Oh ! pour celui-là, oui. Scapin me diſoit en revenant : voyez, Monſieur, les beaux Carroſſes, les beaux Chevaux ! bon, lui diſois-je, l'Aubergiſte eſt bien plus belle.

ARGENTINE.

Bien obligé de la comparaiſon.

SCAPIN, *à demi-voix.*

Que diable dites-vous là ? Vous comparez Madame à des chevaux ?

ZANETTO de Bergame.

Cela n'eſt donc pas bien ?

SCAPIN.

Non, aſſurément.

ZANETTO de Bergame.

Excuſez, Madame, je me ſuis trompé : vous n'êtes pas belle comme des chevaux.

ARGENTINE, *à part.*

Ah ! le plaiſant original !

SCAPIN.

Peſte de l'imbécile ! L'excuſe eſt pire que l'offenſe.

ZANETTO de Bergame.

Mais auſſi tu me brouilles. Tenez, Madame, Scapin m'étourdit, & je ne ſais ce que je dis.

ARGENTINE.

Pardonnez-moi, voilà ce que vous avez dit de mieux.

ZANETTO de Bergame, *joyeux.*

Ah ! bien obligé. Tu vois Scapin.

SCAPIN.

Oui, applaudiſſez-vous.

ARGENTINE.

Au ſurplus, parlez comme vous voudrez.

ZANETTO de Bergame, *en ſautant.*

En ce cas, je vais vous dire bien des choſes : que.... que je vous aime bien.... que je voudrois bien... mais dame ! je n'ôſe pas le dire : j'ai peur de vous fâcher. [*A demi-voix.*] Scapin, écoute : dis-lui que je voudrois en faire ma femme.

SCAPIN, *bas.*

Y penſez-vous, Monſieur, épouſer une Aubergiſte ! ſy donc !

ZANETTO de Bergame, *d'un ton larmoyant & ferme.*

Oui, je le veux ; je ſuis le Maître. Hé bien ! quand elle ſera ma femme, elle ne tiendra plus d'Auberge.

SCAPIN.

Mais, Monſieur, je vous aſſûre....

ZANETTO de Bergame.

Et moi je te dis encore une fois....

SCAPIN.

Allons, allons, ne pleurez pas. Je ferai ce que vous voudrez. Tenez, Mademoiſelle, mon Maître eſt un peu enfant; il eſt timide; il n'ôſe s'expliquer: mais il me charge de vous dire, qu'il eſt amoureux de vous à la folie, & qu'il voudroit bien vous épouſer.

ARGENTINE.

Voilà une déclaration qui me ſurprend. Monſieur badine, ſans doute: on ne fait point ſi bruſquement une pareille propoſition.

SCAPIN.

Vous avez raiſon; mais mon Maître n'y regarde pas de ſi près: quand il veut quelque choſe, il le veut bien.

ZANETTO de Bergame.

Oh! pour cela oui: je ſuis ferme, moi.

ARGENTINE.

C'eſt fort bien fait; mais ſongez donc que mon état eſt bien au-deſſous du vôtre.

ZANETTO de Bergame.

Cela ne fait rien: vous me plaiſez; cela ſuffit.

SCAPIN *à Argentine, à demi-voix.*

Ma foi, je vous conſeille de profiter de l'occaſion. Un mari riche & benêt, cela ne ſe trouve pas tous les jours. [*A part.*] J'aime autant qu'il épouſe celle-ci qu'une autre.

ZANETTO de Bergame.

Allons, allons, ma belle Maîtreſſe, décidez-vous.

ARGENTINE.

Tenez, Monſieur, ſi j'étois ſûre que vous fuſſiez conſtant.....

ZANETTO de Bergame.

Oh! très-conſtant. Vous êtes la premiere perſonne que j'aime. Vous ſerez ma femme.

ARGENTINE.

Mais enfin, ſi vous alliez me tromper ? ....

ZANETTO de Bergame.

Moi, vous tromper ! ..., Scapin ?

SCAPIN.

Regardez-le, Mademoiſelle, a-t-il l'air d'un trompeur ?

ZANETTO de Bergame.

Pour preuve de ma fidélité, je vais vous faire une promeſſe par écrit tout-à-l'heure.

SCAPIN.

Ma foi ! c'eſt tout de bon.

ARGENTINE.

Allons donc, puiſque vous le voulez.

ZANETTO de Bergame, *tranſporté, embraſſe Scapin.*

Ah ! Scapin, elle y conſent ! elle y conſent ! eh ! vîte, une table, une écritoire.

ARGENTINE.

J'ai là un Garçon ; il ſervira de témoin. Holà quelqu'un !

Le premier GARÇON.

Que voulez-vous, Madame ?

ARGENTINE.

Une table, & ce qu'il faut pour écrire.

[*On apporte une table garnie & un ſiége.*]

ZANETTO de Bergame.

Bien, bien ! ah ! que ſuis content ! [*Il ſe met à écrire.*] Je ſouſſigné Zanetto Biſognoſi, promets d'épouſer au plutôt, & à ſa premiere requiſition, Mademoiſelle... Votre nom, s'il vous plaît ?

ARLEQUIN *paroît au fond du Théâtre.*

Que diable fait ici mon Maître ? Il écrit ! Approchons.

ARGENTINE.

Argentine Menarella.

ZANETTO de Bergame.

Argentine! oh! le joli nom! [*Il écrit.*] Promets d'épouſer Mademoiſelle Argentine Menarella, laquelle de ſon côté promet & s'engage de me prendre pour mari, le tout en préſence de témoins. Signé, ZANETTO BISOGNOSI. [*Il ſigne.*]

ARLEQUIN, *à part.*

Comment, morbleu! il épouſe auſſi l'Aubergiſte! Combien lui en faut-il donc?

ZANETTO de Bergame *cède ſa place, & préſente la plume à Argentine.*

Signez auſſi, ma chere Maitreſſe.

ARGENTINE.

Volontiers.

ZANETTO de Bergame, *au premier Garçon.*

Allons, ſignez, Monſieur le Témoin. [*Il ſigne.*] Signe auſſi, Scapin. Tout eſt en règle.

ARLEQUIN.

Je n'y conçois rien.

ZANETTO de Bergame, *donnant le papier à Argentine.*

Prenez, ma chere moitié, gardez cet écrit; je vais vous acheter les préſens de nôce.

ARGENTINE.

Vous êtes trop galant! Moi je vais tout préparer pour notre mariage.

ZANETTO de Bergame, *avec beaucoup de lazzis.*

Adieu.... adieu, ma petite femme.

ARGENTINE.

Adieu donc, mon petit mari. [*Elle ſort.*]

SCENE VII.

ZANETTO de Bergame, SCAPIN; ARLEQUIN, *éloigné.*

SCAPIN.

VOUS voilà bien content, n'eſt-ce pas?

ZANETTO de Bergame.

Oh! vraiment oui. Elle eſt charmante! Quand nous ſerons à Bergame, tout le monde viendra nous voir. Que de viſites! oh! cela ſera beau.

SCAPIN.

Très-beau aſſurément.

ARLEQUIN, *en conſidérant Scapin.*

Mais, que fait ici cet animal? Je veux en avoir le cœur net. [*Il s'approche : à Zanetto.*] Monſieur! vous êtes donc encore fâché contre moi? Vous avez pris un autre Domeſtique.

ZANETTO de Bergame, *effrayé, fuit.*

Ah! ah! qu'il eſt laid! Voilà l'homme noir.

ARLEQUIN, *le pourſuivant.*

Mais écoutez-moi, de grace.

ZANETTO de Bergame, *courant, s'écrie.*

Ah! ah!

ARLEQUIN, *le ſuivant.*

Pourquoi me renvoyez-vous?

ZANETTO de Bergame.

Chaſſe-le donc vîte, Scapin, chaſſe-le donc. Ah

SCAPIN, *le repouſſant.*

Veux-tu t'en aller ?

[*Arlequin court après Zanetto, le prend par l'habit ; celui-ci lui donne des coups de pied par-derrière. Scapin fait quitter priſe à Arlequin, qui tombe : pendant qu'il ſe releve, Zanetto & Scapin ſortent par la porte du milieu.*]

SCENE VIII.

ARLEQUIN, *ſeul.*

ME voilà joli garçon ! Il ne me reconnoît plus. Je lui fais peur. Ah ! mon pauvre Maître perd la raiſon... Il vient de ſigner une promeſſe de mariage à l'Auberginiſte ; il veut épouſer Angélique, & il m'a dit qu'il étoit marié ! Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? En attendant, me voilà ſur le pavé, & ſans le ſol.

SCENE IX.

GÉRONTE, ARLEQUIN.

GÉRONTE.

OSES-TU bien paroître ici, digne Valet d'un ſéducteur ?

ARLEQUIN.

Monſieur, Monſieur ! doucement, s'il vous plaît : voilà des épithètes qui ne me conviennent pas.

GÉRONTE.

Vraiment ! je te conſeille d'être délicat ſur les termes : va, ceſſe de te maſquer, je te connois ; tu es un fourbe inſigne, ainſi que ton Maître.

ARLEQUIN.

Tout beau, Monſieur ! mon Maître eſt homme d'honneur, & je ſuis un honnête garçon.

GÉRONTE.

Oui, très-honnête ! Crois-tu que je ne me rappelle pas l'effronterie avec laquelle tu m'as ſoutenu que ton Maître étoit libre.

ARLEQUIN.

Quand je l'ai dit, j'ai cru dire la vérité. Depuis ſix ans que je le ſers, je ne lui ai jamais connu de femme.

GÉRONTE.

Il la tenoit donc hors de chez lui ? Belle précaution, pour tromper tout le monde ! mais heureuſement, tout eſt découvert ; elle eſt à Paris.

ARLEQUIN.

Comment ! elle eſt ici ?

GÉRONTE.

Oui, ſans doute : ton Maître feint de ne la pas connoître, & ſoutient qu'il n'eſt pas marié ; mais voici ſon contrat de mariage qu'elle m'a remis, & je vais lui faire rendre juſtice.

ARLEQUIN.

Je vous jure que je ne ſavois rien de tout cela ; je ne l'aurois pas cru capable d'une pareille action. Il faut qu'il ait le cerveau dérangé ; car tenez, Monſieur, il ne me reconnoît pas non plus. D'ailleurs, il vient d'écrire dans l'inſtant, ici même, une promeſſe de mariage à Argentine.

GÉRONTE.

Une promeſſe de mariage à l'Hôteſſe !

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

GÉRONTE.

Allons, je vais faire ma dépoſition chez le Commiſſaire. Voici un nouveau trait à y ajouter. Il faudra bien qu'il reprenne ſa femme. J'ai de plus à l'actionner pour cauſe de ſéduction, envers ma fille. Fort bien! & tu ſeras pendu, comme complice de ſon crime. (*Il ſort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *ſeul.*

COMME complice! Il ne me manquoit plus que cela! Ah! le maudit voyage! Il falloit qu'il vînt à Paris pour perdre la tête & l'honneur. & me faire perdre, à moi, le bonheur que j'avois d'être à ſon ſervice. Car je l'aime toujours, malgré ſes torts: il a toujours été ſi bon, ſi humain!... Ah! ſi je pouvois le trouver à l'inſtant! je l'avertirois de tout ce que l'on trame contre lui, & je lui conſeillerois de fuir, avant qu'il puiſſe être arrêté.

SCENE XI.

ZANETTO de Veniſe, *entrant par la porte du milieu*; ARLEQUIN.

ZANETTO de Veniſe, *violemment agité, ſans voir Arlequin.*

AH! Dieu! quelle honte pour moi!... Je viens de rencontrer Géronte, j'ai voulu lui parler; il refuſe de m'entendre; me menace d'un procès criminel, & me quitte avec le dernier mépris.

ARLEQUIN.

Le voici; qu'il a l'air ſombre! je n'ôſe l'aborder; s'il lui prenoit quelque vertigo?.... Je tremble!...

ZANETTO de Veniſe, *l'appercevant.*

Que fais-tu là?

ARLEQUIN.

Rien, Monſieur. (*A part.*) Prenons courage, il me paroît plus tranquile. (*Haut.*) Je réfléchis.

ZANETTO de Veniſe.

Tu réfléchis!... Et ſur quoi?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, ſur vous & ſur moi.

ZANETTO de Veniſe.

Sur toi?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, ſur moi; & je ſuis bien triſte, bien affligé!

ZANETTO de Veniſe.

De quoi peux-tu te plaindre? il ne te manque rien.

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur! j'ai tout perdu depuis que vous avez eu la cruauté de me mettre à la porte.

ZANETTO de Veniſe.

Moi! je t'ai mis à la porte? depuis quand?

ARLEQUIN.

D'aujourd'hui.

ZANETTO de Veniſe.

Allons, tu extravagues; laiſſe-là ces propos. J'ai bien d'autres choſes à penſer; ma ſituation eſt bien affreuſe!

ARLEQUIN.

Pour celui-là, oui; mais finiſſons d'abord mon affaire, & nous parlerons des vôtres.

ZANETTO de Veniſe.

Quelle affaire? tout eſt fini; je n'ai jamais eu l'idée de te renvoyer.

ARLEQUIN.

(*Bas.*) Il eſt actuellement dans ſon bon ſens; tant mieux. (*Haut.*) Mais que voulez-vous donc faire de ce grand drôle que vous avez pris?

ZANETTO de Veniſe.

Que veux-tu dire? Je n'ai perſonne!

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, vous aviez ici tantôt un grand coquin.....

ZANETTO de Veniſe.

Tu ne ſais ce que tu dis: je crois que tu t'es amuſé à boire: je n'ai point d'autre domeſtique que toi. Finis.

ARLEQUIN, *joyeux.*

Tout de bon?

ZANETTO de Veniſe.

Oh! quelle patience il faut avoir! Je te dis que non. Laiſſe-là ces ſottiſes; j'ai beſoin de me conſulter.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je reſpire. Oui, Monſieur, vous avez raiſon. Permettez-vous à votre fidele Arlequin de vous donne un bon conſeil?

ZANETTO de Veniſe.

Voyons, que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Faiſons vîte notre paquet, & décampons ſans bruit.

ZANETTO de Veniſe.

Pourquoi cela?

ARLEQUIN.

Ne ſavez-vous pas que votre femme eſt arrivée?

ZANETTO de Veniſe.

Qui? cette femme de tantôt? Que m'importe, à moi?

ARLEQUIN.

Que vous importe? (*A part.*) Il va retomber.

ZANETTO de Veniſe.

On t'a donc conté mon aventure?... C'eſt une folle.

ARLEQUIN.

Mais où diable la teniez-vous à Veniſe? Je n'en ai jamais rien ſçu.

ZANETTO de Veniſe.

Je le crois bien; car je ne l'avois jamais vue qu'aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Bon! c'eſt votre femme & vous ne l'aviez jamais vue? Ah! Monſieur, cela eſt trop fort.

ZANETTO de Veniſe.

Tu as donc cru auſſi que c'étoit ma femme?

ARLEQUIN.

Vraiment oui. Géronte vient de me montrer le Contrat.

SCENE XIII.

ZANETTO de Veniſe, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HÉ bien? avois-je tort? Vous voyez bien que vous lui aviez promis.

ZANETTO de Veniſe, *douloureuſement.*

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie? Quoi! tout le monde eſt d'accord pour me tourmenter! On m'accuſe.... On me calomnie.... On me déshonore... Quel parti prendre pour prouver mon innocence?

ARLEQUIN.

Le meilleur parti eſt de décamper au plus vîte.

ZANETTO de Veniſe.

Poltron! Eſt-ce en fuyant, que je me juſtifierai?

ARLEQUIN.

Mais ſi vous différez, on vous mettra en priſon, & moi auſſi.

ZANETTO de Veniſe.

Tant mieux.

ARLEQUIN.

Tant pis. Géronte & Argentine ſont allés dépoſer contre vous, chez le Commiſſaire. Cela tournera mal.

ZANETTO de Veniſe.

Hé bien! le Commiſſaire peut venir, je ne crains rien.

ARLEQUIN.

(*A part.*) Si fait bien moi. (*Haut.*) Mais quel diable d'homme êtes-vous donc, pour vouloir aller en priſon?

SCENE XII.

ARGENTINE, ZANETTO de Veniſe, ARLEQUIN.

ARGENTINE, *en colère.*

VRAIMENT, Monſieur, je viens d'apprendre de belles nouvelles ! L'auroit-on ſoupçonné, à ſon air doucereux ? Je ſuis charmée de connoître toute la noirceur de votre indigne caractère.

ARLEQUIN, *à Zanetto.*

Je vous l'avois bien dit.

ARGENTINE.

Comment ! vous avez l'audace de me propoſer de m'épouſer, de m'en ſigner même une promeſſe, tandis que vous en avez promis autant à Mademoiſelle Angélique ! & vous croyez que je ſouffrirai patiemment un affront auſſi ſanglant !

ZANETTO de Veniſe.

Que veut-elle dire ?

ARGENTINE.

Laiſſez-moi faire, vous allez voir beau jeu. Je vais porter plainte chez le Commiſſaire, & faire valoir votre ſignature. Oui, vous avez beau faire l'étonné ! vous ſerez mon mari ; oui. Ne croyez pas que je ſois fort amoureuſe de votre perſonne ; ne le croyez pas : non, mon petit Monſieur, vous ne méritez pas une femme comme moi ; mais je veux avoir le plaiſir de vous faire enrager tout à mon aiſe, & je vous en ferai tant & tant, que je deviendrai veuve avant trois mois.

(*Elle ſort par la porte du milieu.*)

L'EXEMPT.

De garder votre Appartement, Monsieur, & d'y attendre l'Officier de Justice.

ZANETTO de Venise.

Très-volontiers, Monsieur; je l'attendrai tranquilement. Voici l'instant que je desirois; je vais démêler la trame odieuse que l'on ourdissoit contre moi. (*Il rentre dans sa chambre.*)

L'EXEMPT.

(*A un Garde.*) Suivez, Monsieur; [*Aux deux autres Gardes.*] & vous autres, restez avec moi.

(*Le Garde suit Zanetto, & passe dans sa chambre.*)

SCENE XV.

L'EXEMPT, ARLEQUIN, deux ARCHERS.

(*Lazzis d'Arlequin, qui marque son embarras & l'envie qu'il a de se sauver.*)

L'EXEMPT.

[*A part.*] VOICI un drôle qui m'est suspect. [*Haut.*] Où allez-vous? qui êtes-vous? que faites-vous?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Voilà trois questions à la fois; à laquelle voulez-vous que je réponde?

L'EXEMPT.

A toutes trois, & dépêchons-nous.

ARLEQUIN.

Je voulois sortir; je suis un étranger; je mange, bois & dors ici.

L'EXEMPT.

[*A part.*] Je crois qu'il veut faire le plaisant ! [*Haut.*] Tout-à-l'heure je vais rabattre ton caquet.

ARLEQUIN.

Je ne dirai plus rien, puisque cela vous déplaît.

L'EXEMPT.

Non, non ; il faut parler. Reprenons : tu voulois sortir ? Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pour aller à mes affaires.

L'EXEMPT.

Quelles sont tes affaires ?

ARLEQUIN.

Vous êtes bien curieux.

L'EXEMPT.

Allons, parle : tu es étranger ; de quel Pays ?

ARLEQUIN.

D'un Pays qui n'est pas le vôtre.

L'EXEMPT.

Veux-tu répondre autrement !

ARLEQUIN.

Comment faut-il s'y prendre ?

L'EXEMPT.

Je vais te l'apprendre. [*Aux Gardes.*] Arrêtez ce drôle-là.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'arrêter ?

L'EXEMPT.

Pour te faire parler.

ARLEQUIN.

Doucement, Monsieur ! je parlerai bien sans cela.

L'EXEMPT.

A la bonne heure. Quelle est ta Patrie ?

ARLEQUIN.

L'Italie.

L'EXEMPT.

[*A part.*] Il eſt Italien auſſi ! Je ne me ſuis pas trompé ; ils étoient enſemble. [*Haut.*] Que faiſois-tu dans cette Auberge ?

ARLEQUIN.

Je vous l'ai déjà dit.

L'EXEMPT, *en le menaçant.*

Ah ! .... Quelles ſont tes occupations ?

ARLEQUIN.

Je n'en ai point.

L'EXEMPT.

C'eſt-à-dire, que tu ne fais rien ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur.

L'EXEMPT.

Fort bien ! c'eſt un fainéant ! un vagabond !..... Allons, en priſon.

ARLEQUIN.

Comment, en priſon ! Et pourquoi, s'il vous plaît ?

L'EXEMPT, *gravement.*

Parce que le bon ordre veut que l'on ne ſouffre point dans cette Ville des gens oiſifs & ſans aveu.

ARLEQUIN.

Sans aveu ! Qui vous a dit cela ?

L'EXEMPT.

Hé bien ? Qui répondra de toi ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je ne voudrois pas dire que j'ai un Maître. Comment faire ?

L'EXEMPT.

Parleras-tu ?

ARLEQUIN, *embarraſſé.*

Tout-à-l'heure..... Je ſuis ſeul à préſent.... J'avois un Maître : .... mais il eſt.... il eſt parti.

L'EXEMPT.

Ah ! tu avois un Maître ! Pourquoi ne l'as-tu pas ſuivi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

L'EXEMPT.

Oui.

ARLEQUIN.

Parce que.... je ne me ſouciois pas d'aller avec lui.

L'EXEMPT.

Ah, coquin ! tu bats la campagne. Allons, arrêtez-le. C'eſt un Domeſtique ſans condition.

ARLEQUIN.

Un moment, Monſieur ! j'ai quitté mon Maître ; mais il eſt encore ici ; il répondra pour moi.

L'EXEMPT.

Tu m'en impoſes ; tu viens de dire qu'il étoit parti.

ARLEQUIN.

Hé bien ! oui ; il eſt parti d'ici : car c'eſt vous qui l'avez fait arrêter.

L'EXEMPT.

Ah ! voilà ce que je voulois ſavoir. Tu es le Valet de cet étranger qui vient d'entrer dans cette chambre.

ARLEQUIN, *avec fierté.*

Oui, Monſieur, & vous voyez qu'on n'eſt pas *gens ſans aveu.*

L'EXEMPT.

Oui ; mais à bon compte tu voulois t'échapper.

ARLEQUIN.

C'eſt que, n'ayant plus mon Maître je me ſerois ennuyé ici.

L'EXEMPT.

Hé bien ! va lui tenir compagnie là-dedans.

ARLEQUIN.

Il n'aime pas qu'on entre ſans qu'il appelle ; il eſt en affaire, & je ne m'en mêle pas.

L'EXEMPT.

C'eſt ce que nous ſaurons bientôt. Paſſe toujours.

[*Arlequin cherche à s'échapper des mains des Archers qui l'entourent.*]

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur....

L'EXEMPT, *aux Archers.*

Allons, faites votre devoir, vous autres.....

[*A Arlequin.*] Marcheras-tu?

[*Lazzis d'Arlequin & des Archers, qui le ſaiſiſſent à la fin, & le font entrer dans la chambre de ſon Maître. Ils en ſortent, & l'Exempt ſe retire avec eux par la porte du milieu.*

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, LE COMMISSAIRE, son CLERC.

[*Ils entrent par la porte du milieu.*]

GÉRONTE.

VOICI, Monsieur le Commissaire, le contrat de mariage de cet Étranger : le nom est le même, *Zanetto*. Sa femme est actuellement chez moi avec ma fille, que ce monstre alloit épouser sans cette heureuse découverte. Vous voyez que cette affaire est de la dernière importance.

LE COMMISSAIRE, *gardant le contrat, après l'avoir examiné.*

Soyez tranquile ; je sais ce que je dois faire ; toutes mes mesures sont prises ; le signalement est donné ; j'ai des gens en campagne ; il ne pourra m'échapper. Rentrez chez-vous rejoindre vos Dames, & vous paroîtrez tous, quand il en sera tems.

GÉRONTE.

Je compte que vous me ferez rendre justice. [*Il sort.*]

LE COMMISSAIRE.

N'en doutez pas. Allons, mon Clerc, allons, une table, des siéges, préparez votre papier. Je vois que nous allons en barbouiller ; cette affaire est compli-

quée; écrivons, écrivons: l'Étranger a de quoi nous bien payer.

SCENE II.

ARGENTINE & les Précédens.

ARGENTINE.

VOTRE ſervante, Monſieur le Commiſſaire; pardon, ſi je vous interromps.

LE COMMISSAIRE.

Point du tout, Mademoiſelle; de quoi s'agit-il?

ARGENTINE.

Je ſuis la Maîtreſſe de cette Auberge.

LE COMMISSAIRE.

Ah! pardonnez; je ne vous remettois pas. Vous venez ſans doute ſervir de témoin: tant mieux, nous en avons beſoin.

ARGENTINE.

Non, vraiment, Monſieur; je ſuis ici pour mon compte; je viens porter plainte contre un étranger.

LE COMMISSAIRE.

Bon: nouvelle affaire... Eſt-elle civile, ou criminelle?

ARGENTINE.

Oh! Je la crois très-criminelle. Vous en jugerez, au reſte; car je ne m'y connois pas.

LE COMMISSAIRE.

Y a-t-il effraction?

ARGENTINE.

Effraction! non; il ne s'agit pas de vol.

LE COMMISSAIRE.

Ah ! J'entends ; affaire civile, affaire d'intérêt. Bagatelle : mais n'importe.

ARGENTINE.

Bagatelle ! point du tout.

LE COMMISSAIRE.

Voyons : contre qui portez-vous plainte ?

ARGENTINE.

Contre un certain Zanetto Biſognoſi.

LE COMMISSAIRE.

Zanetto ? Voilà un terrible homme, pour avoir à plaider contre le beau-ſexe. Expliquez votre affaire.

ARGENTINE, *avec précipitation.*

Voici le fait en deux mots ; car je ſuis preſſée. Ce Zanetto arrive aujourd'hui dans mon Auberge ; il me voit, devient amoureux, me dit des douceurs, je les écoute ; il me demande ma main, je réſiſte un peu, ſelon l'uſage ; il perſiſte, je me laiſſe gagner ; il me fait, ſur le champ, une promeſſe par écrit, devant témoins : la voici : j'apprends qu'il eſt engagé avec une autre, je réclame mes droits, & il m'envoie au diable, ſans vouloir m'écouter. Je demande juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Une promeſſe par écrit ! Comment donc ! c'eſt un terrible épouſeur, que ce Vénitien ! Il promet de vous épouſer ; il veut ſe marier avec la fille de Géronte ; & il a une femme qui le pourſuit de ville en ville. Allons, voilà de quoi travailler ; le procès-verbal ſera de bonne taille... Soyez tranquile, ma belle Demoiſelle : on vous rendra juſtice... de bons dommages & intérêts ; laiſſez-moi faire. Mes ordres ſont donnés, on va l'arrêter ; vous ſerez vengée.

ARGENTINE.

Je m'en rapporte à vous, Monſieur le Commiſſaire ;

pourſuivez-le à toute outrance ; point de quartier... Ce n'eſt pas le dépit qui m'excite : car, entre nous, c'eſt un ſot qui n'eſt bon à rien ; mais c'eſt pour l'honneur de mon ſexe. Il ſeroit honteux à une femme de ſe laiſſer duper par un benêt.

(*Elle ſort.*)

LE COMMISSAIRE.

Vous avez raiſon : c'eſt bien à lui de vouloir aller ſur vos briſées. (*A ſon Clerc.*) Allons, mon ami, nouvel incident. Tout autre que moi ſeroit épouvanté de la beſogne ; mais, grâce au ciel, je ſais mon métier, & l'ouvrage ne me fait pas peur.... mais voici ſans doute notre homme ; or ſus, inſtrumentons.

SCENE III.

ZANETTO le Marin, UN CAPORAL, LE COMMISSAIRE, ſon CLERC, ARCHERS.

ZANETTO le Marin, *en colère.*

QU'EST-CE que cela ſignifie, Monſieur ? quel eſt ce procédé ? Vous faites arrêter un Etranger en pleine rue, comme ſi c'étoit un voleur ? Si vous vouliez me parler, il falloit me faire demander, & ne pas me faire eſſuyer un affront public. C'eſt une action indigne, dont vous me ferez raiſon.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur, point tant d'emportement ! parlez avec plus de reſpect ; il me paroit que vous ne ſavez pas avec qui vous avez affaire.

ZANETTO le Marin.

Je ne ſais qui vous êtes : mais je ſuis en droit...

LE COMMISSAIRE.

Ah ! vous ne ſavez pas qui je ſuis ! ..... Regardez cette robe, & reſpectez-la.

ZANETTO le Marin.

Je ne prends pas garde à l'habit ; je ne reſpecte que l'homme, quand il mérite de l'être.

LE COMMISSAIRE.

[*A part.*] [*Haut.*]

Il n'a pas tout-à-fait tort. Mais cette robe n'eſt point un habit : c'eſt l'attribut d'un homme de loi, d'un Officier de juſtice, d'un Commiſſaire.

ZANETTO le Marin, *toujours d'un ton bruſque.*

Hé bien ! Commiſſaire ſoit ; je dirai toujours que vous devez avoir plus d'égards pour des Etrangers, & ne pas les faire arrêter avec ſcandale. Cela eſt mal-honnête ; entendez-vous, Monſieur le Commiſſaire ?

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, encore un coup, plus de douceur, de politeſſe dans vos diſcours.

ZANETTO le Marin.

Je ne ſais pas parler autrement, c'eſt ma façon. Mais enfin, pourquoi me faire arrêter ? allons, dépêchez-vous ; car j'ai affaire.

LE COMMISSAIRE.

(*A part.*) Quel homme ! (*Haut.*) Plus doucement, vous dis-je, Monſieur. Quel eſt votre nom ?

ZANETTO le Marin.

Eſt-il néceſſaire de vous le dire ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, très-néceſſaire, abſolument néceſſaire. Croyez-vous qu'un Commiſſaire prononce un mot de trop ? Votre nom ?

ZANETTO le Marin, *dépité.*

Zanetto.

LE COMMISSAIRE, *à ſon Clerc.*

Ecrivez... De quelle famille?

ZANETTO le Marin.

Biſognoſi.

LE COMMISSAIRE.

Ecrivez... Votre profeſſion?

ZANETTO le Marin.

Vous êtes bien curieux, Monſieur le Commiſſaire!

LE COMMISSAIRE.

Point de réflexions: l'œil de la Juſtice a beſoin de tout voir, & je ſuis cet œil; répondez.

ZANETTO le Marin.

Je ſuis Capitaine de Vaiſſeau. A ce titre vous devez juger que je ne ſuis pas fait pour ſouffrir un affront de qui que ce ſoit. Entendez-vous, Monſieur le Commiſſaire?

LE COMMISSAIRE.

D'un ton plus doux, Monſieur le Marin, d'un ton plus doux, s'il vous plaît.

ZANETTO le Marin.

Oh! c'eſt mon ton.

LE COMMISSAIRE.

Fort bien: mais l'on pourroit deſſaler votre ton, Monſieur le Marin! Finiſſons: quelle eſt votre patrie?

ZANETTO le Marin.

Veniſe.

LE COMMISSAIRE.

D'où, venez-vous?

ZANETTO le Marin.

De Lyon.

LE COMMISSAIRE.

Etes-vous depuis quelque tems à Paris?

ZANETTO le Marin.

D'aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Quel motif vous a conduit en cette ville?

ZANETTO le Marin.

Oh! ceci devient fatiguant!.. La curioſité de voir la plus belle ville de l'Europe.

LE COMMISSAIRE.

Êtes-vous marié?

ZANETTO le Marin.

Parbleu! c'en eſt trop. Que je ſois marié ou non, qu'eſt-ce que cela vous fait?

LE COMMISSAIRE.

Beaucoup, Monſieur, beaucoup. Cette circonſtance eſt importante; il eſt eſſentiel que vous me diſiez la vérité: ne cherchez point à la déguiſer, car la Juſtice a des moyens de la ſavoir malgré vous.

ZANETTO le Marin.

Malgré moi! celui-la eſt fort. (*A part.*) Voyons comme il s'y prendra: je veux ſoutenir que je ne ſuis pas marié... (*Haut.*) Hé bien! je ſuis Garçon.

LE COMMISSAIRE.

Je vous croyois plus franc; les gens de votre état le ſont ordinairement. Sachez, Monſieur, que j'ai en main de quoi vous prouver que vous m'en impoſez, & que vous êtes marié.

ZANETTO le Marin.

Je vous défie de me le prouver.

LE COMMISSAIRE.

Apprenez que la vérité & un Commiſſaire ne font qu'un. Liſez, Monſieur, liſez cette Lettre, & démentez ce qu'elle contient, ſi vous l'ôſez.

(*Il lui donne à lire la Lettre venant de Lyon, que Zanetto de Veniſe avoit reçue par mépriſe.*)

ZANETTO le Marin, *ſurpris.*

(*A part.*) Ma femme à Lyon! j'enrage: mais tenons ferme. (*Haut.*) Cette Lettre eſt fauſſe. Je ne connois

point celui qui l'a écrite, je n'ai point de femme ; c'eſt une calomnie.

LE COMMISSAIRE.

Puiſque la Lettre ne vous paroît pas ſuffiſante, voyez ce Contrat de mariage ; eſt-il en bonne forme ? (*Zanetto fait quelques grimaces.*) (*Le Commiſſaire à ſon Clerc.*) Ecrivez ſes grimaces.

ZANETTO le Marin, *à demi-voix.*

Me voilà convaincu, que faire ? (*Il rêve : puis, par réflexion & avec joie.*) Mais, je n'y ſongeois plus, j'ai cette Lettre, que ce fou de tantôt m'a donnée avec des Certificats de liberté, elle va me ſervir... Oui, parbleu !

LE COMMISSAIRE, *à ſon Clerc.*

Voyez comme il eſt embarraſſé !

ZANETTO le Marin, *d'un ton avantageux.*

Monſieur, ce Contrat eſt faux comme la Lettre : en voici la preuve : tenez, liſez à votre tour, voyez ces Certificats qui me ſont arrivés aujourd'hui de Veniſe, avec la Lettre de mon Correſpondant. Douterez-vous après cela que je ſois libre & Garçon ? (*Le Commiſſaire eſt ſurpris à ſon tour.*) (*Zanetto à ſon Clerc.*) Ecrivez les grimaces du Commiſſaire.

LE COMMISSAIRE, *piqué.*

A la bonne-heure, Monſieur, à la bonne-heure ; ces Certificats paroiſſent atteſter que vous n'êtes pas marié ; mais cela ne ſuffit pas : il eſt néceſſaire de raſſembler les Parties plaignantes, & de les confronter avec vous, pour s'aſſurer du fait. Je vais mander vos Accuſateurs : en attendant, vous pouvez entrer dans votre chambre. Caporal, vous ſuivrez Monſieur. Quel eſt votre appartement ?

ZANETTO le Marin.

C'eſt celui-ci.

(*Il le montre; il examine le Caporal, qui ſe diſpoſe à le ſuivre; il fait un jeu de Théatre avec lui, pendant que le ſecond Caporal parle au Commiſſaire, dans la Scène ſuivante.*)

SCENE IV.

Le deuxième CAPORAL, & les Précédens.

Second CAPORAL.

MONSIEUR, je viens d'arrêter l'Etranger.

LE COMMISSAIRE.

Belle nouvelle! Il y a long-tems que je le ſais.

Second CAPORAL.

Cela ne ſe peut pas, je ne fais que de l'arrêter.

LE COMMISSAIRE.

Tu ne ſais ce que tu dis. Il eſt pris, je le ſais; mais ce n'eſt pas par toi.

Second CAPORAL.

Pardonnez-moi, Monſieur, & je vous l'amène.

LE COMMISSAIRE.

Je te dis que non, c'eſt *Tremble toujours*... Tiens, le voilà avec lui.

Second CAPORAL.

L'Etranger m'a donc ſuivi? Voilà effectivement celui que j'ai conduit ici.

LE COMMISSAIRE.

Tu es bien entêté! mon cher *la Frayeur*! Tu auras fait quelque quiproquo, tu te feras quelque mauvaiſe affaire! Où eſt celui que tu as arrêté?

Second CAPORAL.

Je l'avois laiſſé dans l'anti-chambre, gardé par mes Gens; je vais ſavoir pourquoi il ſe trouve ici.

LE COMMISSAIRE, *appercevant le Marin.*

A la bonne-heure. Caporal! que faites-vous ici? conduiſez-donc Monſieur à ſa chambre, & faites-le garder à vue...

ZANETTO le Marin.

Tout ceci eſt bien long. (*Au Commiſſaire.*) Allons, donnez-moi mes papiers.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, la premiere choſe que fait la Juſtice, c'eſt de prendre; la derniere, eſt de rendre.

ZANETTO le Marin.

Méthode fort honnête! mais je m'en ſoucie peu.

(*Il ſort avec le Caporal.*)

LE COMMISSAIRE, *pendant qu'il ſort.*

Ne craignez point cependant pour vos papiers, on vous les remettra; mais pour le préſent, ils me ſont néceſſaires. Diable! ceci devient embarraſſant!.. Nous allons voir celui que *la Frayeur* dit avoir arrêté... Je crois l'entendre; le voici.

SCENE V.

Le deuxième CAPORAL, ZANETTO de Bergame, & les Acteurs précédens; SCAPIN.

Second CAPORAL.

VENEZ, venez, Monſieur, ſuivez-moi, vous faites l'enfant.

ZANETTO de Bergame *entre avec peine, en pleurant.*

Mais je n'ai rien fait, moi ! (*Au Commiſſaire.*) Ah ! Monſieur, pourquoi me faire arrêter ? je ſuis un honnête-homme.

LE COMMISSAIRE.

Approchez, Monſieur, approchez, ne craignez rien ; on ne veut point vous faire de mal. (*A part.*) Quel imbécile ! Mais, comme il reſſemble à l'autre ! *La Frayeur* a bien pu s'y méprendre. (*Haut.*) Allons, raſſurez-vous, & répondez moi. Comment vous nommez-vous ?

(*Zanetto de Bergame, à chaque queſtion, n'oſe répondre, & regarde Scapin.*)

SCAPIN.

Ne pleurez donc pas comme cela ! N'ayez pas peur, & répondez-lui : Zanetto.

ZANETTO de Bergame.

Zanetto, Monſieur.

LE COMMISSAIRE.

Zanetto !.... Votre famille ? eſt-ce Biſognoſi ? Car je commence à entrevoir....

SCAPIN.

Allons, répondez donc ? Dites oui.

ZANETTO de Bergame.

Oui, Monſieur.

LE COMMISSAIRE.

Quel trait de lumière vient m'éclairer ! Vive l'homme de tête ! [*A demi-voix.*] Je parierois qu'ils ſont deux. [*A Zanetto.*] D'où venez-vous ?

SCAPIN.

Parlez donc : de Bergame.

ZANETTO de Bergame.

De Bergame.

LE COMMISSAIRE.

Êtes-vous à Paris depuis long-tems ?

ZANETTO de Bergame.

Non, Monſieur; d'aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

Êtes-vous marié?

SCAPIN.

Dites que non; que vous êtes garçon.

ZANETTO de Bergame.

Non, Monſieur; je ſuis garçon.

LE COMMISSAIRE.

Mais n'avez-vous point d'engagement?

ZANETTO de Bergame.

Comment! ſi je ſuis engagé? oh! j'ai trop peur.

LE COMMISSAIRE.

[*Bas.*] Peſte de l'idiot! [*Haut.*] Ce n'eſt pas cela: je veux dire, ſi vous n'avez pas promis à quelque fille?

ZANETTO de Bergame.

Oh! oui, Monſieur, à l'Aubergiſte.

LE COMMISSAIRE.

Nous y voilà.

ZANETTO de Bergame, *effrayé.*

Ah! Monſieur le Commiſſaire, ſi vous m'avez fait arrêter pour cela, & ſi vous avez quelques prétentions ſur elle, je vous la cède, Monſieur, je vous la céde. [*Il ſe met à genoux en pleurant.*]

LE COMMISSAIRE *le fait relever.*

Non, mon cher; bien obligé. J'ai une femme, & c'eſt bien aſſez pour moi. (*A part.*) Allons, cela eſt clair; ils ſont deux.

ZANETTO de Bergame.

Ah! Monſieur le Commiſſaire, ſi vous pouvez me faire épouſer l'Aubergiſte, je vous aurai bien de l'obligation; car je l'aime de tout mon cœur, & cela me fera grand plaiſir.

LE COMMISSAIRE, *d'un ton grave.*

Monſieur, je ne me mêle pas de cela. C'eſt à vous

à poursuivre votre pointe. (*En souriant.*) Il est vrai que vous n'avez point l'air d'un séducteur : mais souvent, auprès des femmes, un sot réussit mieux qu'un homme d'esprit.

ZANETTO de Bergame.

Grand-merci, Monsieur.

LE COMMISSAIRE, *souriant.*

Allez, rentrez dans votre appartement ; je crois que vous ne tarderez pas à obtenir votre Hotesse.

ZANETTO de Bergame, *tout joyeux, en sautant.*

Ah! Monsieur, si vous me rendez ce service, je vous promets, à mon arrivée à Bergame, de vous faire présent d'un grand panier d'œufs frais : ils sont excellens chez-nous. [*Il rentre avec Scapin.*]

LE COMMISSAIRE.

Le pauvre garçon! Allons, je suis maintenant au fait. Ils sont deux frères ; rien n'est plus certain. Il falloit une tête comme la mienne pour venir à bout de démêler une affaire aussi compliquée.

SCENE VI.

Le Premier EXEMPT, & les Précédens.

Le premier EXEMPT, *sortant de l'appartement de Zanetto de Venise.*

JE viens savoir, Monsieur, ce que vous voulez que je fasse de l'Etranger que je garde depuis une heure.

LE COMMISSAIRE, *étonné.*

Qui?

Le premier EXEMPT.

L'Etranger.

LE COMMISSAIRE.

L'Etranger !

L'EXEMPT.

Oui, Monſieur.

LE COMMISSAIRE.

Où eſt-il ?

L'EXEMPT.

Dans cette chambre.

LE COMMISSAIRE.

Dans cette chambre ! En voici bien d'une autre ! Ils ſont donc un régiment ? Faites le venir. J'eſpere que ce ſera le dernier.

[*L'Exempt va chercher le Vénitien, & rentre auſſi-tôt.*]

SCENE VII.

L'EXEMPT, ZANETTO de Veniſe, LE COMMISSAIRE, ſon CLERC.

ZANETTO de Veniſe.

JE me rends à vos ordres, Monſieur, & je vous prie de me déclarer le motif de ma détention.

LE COMMISSAIRE.

Quelle reſſemblance ! Cela eſt étonnant. [*L'admirant.*] De grâce ! Monſieur, dites-moi vîte votre nom, votre patrie.

ZANETTO de Veniſe.

Je me nomme Zanetto Biſognoſi ; je ſuis de Veniſe.

LE COMMISSAIRE.

(*A part.*) Cela eſt ſingulier ! Ils ſont donc trois frères. (*Haut.*) Et vous arrivez auſſi d'aujourd'hui ?

ZANETTO de Veniſe.

Pardonnez-moi, Monſieur. Il y a ſix mois que je ſuis à Paris.

LE COMMISSAIRE.

Six mois ! Êtes-vous marié ?

ZANETTO de Veniſe.

Non, Monſieur.

LE COMMISSAIRE.

Oh ; parbleu ! il faut pourtant bien qu'un des trois ſoit marié.

ZANETTO de Veniſe.

Il eſt vrai que j'étois près d'épouſer la fille d'un certain Géronte de mon Pays, qui ſe trouve avec moi dans cette Auberge ; mais malheureuſement des papiers égarés, une lettre ſuppoſée, & une femme intriguante qui ſe dit abandonnée de ſon mari.... Tenez, Monſieur, je crois que la voici.

SCENE VIII.

ÉLÉONORE, GÉRONTE, ANGÉLIQUE, & les Précédens.

ÉLÉONORE.

OUI, monſtre ! c'eſt elle-même. Oui, Monſieur le Commiſſaire, je ſuis ſa femme ; vous en avez la preuve : mais le ſcélérat ne veut pas me reconnoître ; & je vous demande juſtice.

ZANETTO de Veniſe, *au Commiſſaire.*

Je vous proteſte que je ne la connois point : je ne ſais ce qu'elle veut dire.

ÉLÉONORE.

O Ciel! peut-on pouſſer plus loin l'effronterie & la cruauté? Tu ne me reconnois pas? ....

[*S'approchant de lui avec feu.*]

LE COMMISSAIRE.

Un moment, Madame, un moment. Du ſang-froid.

ÉLÉONORE, *furieuſe.*

Du ſang-froid! lorſqu'il m'outrage, lorſqu'il m'aſſaſſine!

LE COMMISSAIRE.

Expliquons-nous. De quelle profeſſion eſt votre mari?

ÉLÉONORE.

Il eſt Capitaine de Vaiſſeau. Prétend-t-il le nier auſſi?

LE COMMISSAIRE.

Ah! je ſuis au fait! Voilà le mot de l'énigme. Tenez, Madame, calmez-vous: entrez dans cet appartement, & vous ſerez contente.

[*Il lui montre la chambre de Zanetto le Marin.*]

ELEONORE.

Mais à quoi bon, Monſieur? Voilà mon mari; il faut me le rendre.

LE COMMISSAIRE.

Entrez là, vous dis-je; & je vous promets que vous ſerez ſatisfaite.

ÉLÉONORE.

Où cela nous menera-t il?

LE COMMISSAIRE.

Allez, croyez-moi.

ÉLÉONORE *va près de la chambre, en ouvre la porte, & dit, en s'écriant.*

Que vois-je? ah! c'eſt lui-même.

ZANETTO de Veniſe, *qui pendant ce tems avoit cauſé d'action avec Géronte & Angélique.*

[*Au Commiſſaire.*] A la fin, vous avez eu la bonté

de me délivrer de cette criarde. Daignez m'expliquer.....

SCENE IX.

ARGENTINE, & les Acteurs précédens.

ARGENTINE.

MONSIEUR le Commiſſaire, on vient de me dire que notre homme étoit entre vos mains..... [*Croyant le reconnoître.*] Oui, le voici. Je viens ſavoir s'il perſiſte à nier la promeſſe par écrit qu'il m'a faite.

ZANETTO de Veniſe, *au Commiſſaire.*

C'eſt une autre extravagante, dont je vous prie de me débarraſſer. Mettez ordre à tout ceci : c'eſt un amas de fauſſetés.

ARGENTINE, *montrant la promeſſe que le Commiſſaire a ſur ſa table.*

Comment, de fauſſetés! N'eſt-ce pas là votre écriture?

ZANETTO de Veniſe.

Non, vous dis-je; je ne vous ai jamais rien promis.

LE COMMISSAIRE.

Écoutez-moi, Mademoiſelle. Tout ceci va s'arranger. Un peu de patience. Nous avons de la judiciaire. N'eſt-ce pas Zanetto Biſognoſi, que vous demandez?

ARGENTINE.

Oui, Monſieur.

LE COMMISSAIRE, *lui montrant la chambre de l'imbécile.*

Entrez dans cette chambre, & vous le trouverez.

ARGENTINE.

Mais il eſt tout trouvé, & le voici.

ſez-moi donner cet inſtant à la nature. Je reviens dans le moment.

(*Il entre avec viteſſe dans la chambre du Marin. Un autre habillé comme lui, ſe préſente ſur la porte; ils s'embraſſent, la porte ſe referme, & dans l'inſtant l'Acteur change de perruque, prend un chapeau, & paſſe dans la chambre de l'imbecile par le derrière du Théâtre.*)

ANGÉLIQUE.

Rien de plus juſte. (*A Géronte.*) Ah! mon père!

GÉRONTE.

Ma fille, je t'entends. Il a repris tous ſes droits ſur ton cœur. Va, ſois tranquile, je lui rends auſſi toute mon amitié.

SCENE XII.

ARGENTINE, enſuite ZANETTO de Bergame, & les Acteurs précédens.

ARGENTINE, *ſortant de la chambre de l'imbécile.*

Vous aviez raiſon, Monſieur le Commiſſaire, je ſuis contente, la paix eſt faite. (*Elle appelle Zanetto de Bergame.*) Venez donc, Monſieur, venez voir votre frère.

ZANETTO de Bergame, *entre en ſautant & cherchant.*

Mon frère! où eſt-il donc? mon frère! mon frère!

LE COMMISSAIRE.

(*Il lui indique la chambre du Marin.*)

Paſſez dans cette chambre.

ZANETTO de Bergame.

Quel plaiſir! Bien obligé, Monſieur le Commiſſaire.

ZANETTO de Veniſe, *tranſporté de joie.*

Juſtement les voici. Ah! Monſieur le Commiſſaire, permettez.... Mon cher Géronte! belle Angélique!... voici les témoins de mon innocence. Examinez..... Je ſuis libre comme je vous l'avois aſſuré; je n'ai plus beſoin de me juſtifier. (*Au Commiſſaire.*) Ah! Monſieur, que je vous ai d'obligations! Mais comment avez-vous pu les retrouver?

LE COMMISSAIRE.

Permettez, Monſieur; n'avez-vous pas des frères?

ZANETTO de Veniſe.

Oui vraiment! j'en ai deux.

SCENE XI.

ÉLÉONORE, & les Précédens.

ÉLÉONORE, *ſortant de l'appartement du Marin, accourt avec précipitation.*

(*A Zanetto.*) AH! mon frère! ah! Zanetto! pardon! Je vous ai cruellement offenſé; mais je n'étois pas coupable.... Allez voir votre frère.... mon mari.

ZANETTO de Veniſe.

Comment! mon frère eſt à Paris? Lequel?

ÉLÉONORE.

Eh! mon mari, vous dis-je; le Capitaine de Vaiſſeau.

ZANETTO de Veniſe.

Vous êtes ſa femme! ah! je vois actuellement pourquoi vous ſouteniez ſi vivement que vous étiez la mienne. La reſſemblance vous a trompée.... Oui, je cours l'embraſſer.... De grâce! belle Angélique, laiſ-

ZANETTO de Veniſe.

Je ſuis au comble de mes vœux. [*Au Commiſſaire.*] Monſieur, vous ſerez content de moi. Allons rejoindre mes frères, & terminer le mariage.

ARLEQUIN.

Le mariage ! Voici mon véritable Maître, je ne le quitte plus.

FIN.

Lu & approuvé. A Paris, ce 25 Octobre 1776.

B. DE SAUVIGNY.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer, ce 29 Octobre 1776.

LE NOIR.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CAILLEAU,
rue Saint-Severin.

LES
TROIS RIVAUX.
COMEDIE.

Saurin, Bernard Joseph

LES TROIS RIVAUX.

COMEDIE,

EN CINQ ACTES,

EN VERS.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quai de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PRÉFACE.

LEs Auteurs humiliés n'en ſont pas ordinairement plus humbles. La Piece tombe, mais l'amour propre ſe ſoutient ; le mauvais jeu des Acteurs, les cabales de l'envie, d'autres circonſtances qu'il eſt habile à imaginer, viennent à ſon ſecours ; il y a peu d'Auteurs qui ne cherchent hors de leur Piece la cauſe d'un effet que pour l'ordinaire la Piece ſeule a produit : & de-là vient que ſouvent, après avoir ennuyé le Public par un Ouvrage inſipide, ils le révoltent par une Préface orgueilleuſe.

Pour moi, (& ce n'eſt peut-être que par un amour propre plus raffiné), je reconnois de bonne foi que ma Piéce a mérité ſon ſort. Je n'ai pas beſoin d'en relever ici les défauts. Je n'apprendrois rien au Public, qui les a ſentis

mieux que moi ; & peut-être que lorſque je croirois me faire juſtice, il trouveroit que je me me fais grace.

On pourra demander pourquoi je la fais imprimer, puiſque je conviens qu'elle n'eſt pas bonne, j'avouerai naturellement que j'ai crû qu'il y avoit des endroits qui pourroient ne pas déplaire à la lecture. Après tout le Public ſçait très-bien qu'il n'eſt pas condamné à lire tout ce qu'on imprime.

Ma modeſtie n'ira pas juſqu'à me faire connoître. J'en demande pardon aux innocens que le Public a accuſés de ſon ennui. Heureuſement mon obſcurité me dérobe à ſes recherches, & je dirois mon nom qu'on ne me connoîtroit pas davantage.

mieux que moi; & peut-être que lorſque je croirois me faire juſtice, il trouveroit que je me me fais grace.

On pourra demander pourquoi je la fais imprimer, puiſque je conviens qu'elle n'eſt pas bonne, j'avouerai naturellement que j'ai crû qu'il y avoit des endroits qui pourroient ne pas déplaire à la lecture. Après tout le Public ſçait très-bien qu'il n'eſt pas condamné à lire tout ce qu'on imprime.

Ma modeſtie n'ira pas juſqu'à me faire connoître. J'en demande pardon aux innocens que le Public a accuſés de ſon ennui. Heureuſement mon obſcurité me dérobe à ſes recherches, & je dirois mon nom qu'on ne me connoîtroit pas davantage.

PERSONNAGES.

GERONTE, pere de Leonore.

LEONORE, fille de Geronte.

DORIMENE, amie de Leonore, & ſans le ſçavoir mere de Dorante.

DORANTE, ſans le ſçavoir fils de Dorimene.

DAMIS, Amant de Leonore.

LISIMON, Amant de Leonore.

PASQUIN, Valet de Damis.

MARIN, Valet de Liſimon.

MARTON, Suivante de Leonore.

La Scéne eſt dans la Maiſon de Geronte dans un Appartement ou Veſtibule commun à l'Appartement de Leonore, & à celui de Dorimene.

LES

LES TROIS RIVAUX.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

BOn jour, belle Marton.

MARTON.

Bon jour, Monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Monſieur ! moi ! tu me prend je crois pour un faquin !

Ah ! quand à s'épouſer on voit les choſes tendre,
On dit bon jour aux gens, d'un air un peu plus tendre.

MARTON.

D'accord : mais qui t'a dit que Marton ſonge à toi ?

PASQUIN.

Qui me l'a dit ! ah ah ! regarde un peu.

MARTON.

Qui ?

PASQUIN.

Moi.

MARTON.

Hé bien, je vois un fat.

PASQUIN.

Cela vous plaît à dire ;
Mais je ſçais qu'en penſer. Cette mine !

MARTON.

Fait rire.

PASQUIN.

Vous voulez plaiſanter, Marton.

MARTON.

Oh ! point du tout.

PASQUIN.

Eh mais, ma chere enfant, tant pis pour votre goût.
Et, ſans parler ici de plus haute conquête,
A plus d'une Marton Paſquin tourne la tête.

MARTON.

Mon cher Monſieur Paſquin, j'ai le timbre plus fort ;
Un homme avantageux me déplaît à la mort.

PASQUIN.

Je ſuis donc en ce cas pour te plaire de reſte,
Mon unique défaut c'eſt d'être trop modeſte.

MARTON.

Il y paroît.

PASQUIN.

D'ailleurs mon Maître, ſottement
Contre le nom d'Epoux changeant celui d'Amant,
Ma chere, comme il faut qu'en tout je le copie,
De t'épouſer auſſi je ferai la folie.

MARTON.

La folie ?

PASQUIN.

Oui, parbleu, ton air eſt égrillard,
Mais, je ſuis de Paris, j'en courrai le hazard.

MARTON.

Non, ce ſeroit dommage. A l'égard de ton Maître,
Je lui ſuis favorable, autant qu'on le peut être.
Mais malgré tous mes ſoins, Leonore en ſuſpens,
Me paroît balancer entre ſes deux Amans.
Sur leur ſort, en ce jour, il faut qu'elle prononce.
Mais j'ignore pour qui penchera ſa réponſe.
Son pere, en ſa faveur d'eſtime pénétré,
Lui permet de choiſir un Epoux à ſon gré.

PASQUIN.

Liſimon ſur Damis auroit la préférence !

MARTON.

Il eſt riche, & Marquis.

PASQUIN.

Oui, Marquis de Finance ;
Qui même, dérogeant ſous des noms empruntés,
A part encor, dit-on, à beaucoup de Traités ;
Et qui, pour corriger de ſon front la baſſeſſe,
Y devroit afficher ſes Lettres de Nobleſſe.
Son pere, qui d'abord fut vêtu comme moi,
S'enrichit en faiſant les affaires du Roi,
Au milieu des tréſors, vécut dans la diſette :
Et, comme dans ce ſiécle, il n'eſt rien qu'on n'achete,
Le vieux ladre, en dépit de ſes défunts parens,
A laiſſé ſon fils noble & Marquis à vingt ans.

MARTON.

Sa nobleſſe d'accord eſt de datte recente ;
Mais, d'un autre côté, la nôtre eſt indigente.

PASQUIN.

Vous trouvez en Damis la naiſſance, & les biens :
Il eſt riche, & n'a point à rougir des moyens.
On ne peut ignorer qu'il a le don de plaire,
Aimable de figure, & de plus militaire.....

MARTON.

Sa figure eſt aimable, il le faut avouer,
Mais on lui peut laiſſer le ſoin de la louer.
Et ce nouveau Narciſſe, étonné de ſes charmes,
Eſt toujours le premier à leur rendre les armes ;
Il affecte en parlant un frivole jargon,
Et croiroit déroger, s'il ne traînoit ſon ton,
Par nature inconſtant, perfide par étude,
Se faiſant de tromper une lâche habitude,

Il eſt le noble chef de ces ſortes de gens,
Qui mettent en crédit tous les vices du tems.
Qui, plus femmes que nous, occupez d'en médire,
En blâmant nos défauts, ſont leur propre ſatire.

PASQUIN.

Le portrait eſt flatteur, & mon Maître aura ſoin
De t'en remercier.

MARTON.

Il n'en eſt pas beſoin.
Je peins gratis.

PASQUIN.

Il a tous ces défauts peut-être,
Mais ils ſont oubliés, dès qu'on le voit paraître,
Telle qui le déchire, eſt prête à l'adorer,
Si-tôt que d'un regard il voudra l'honorer.

MARTON.

Si je n'uſois pour lui de toute mon adreſſe,
Il pourroit échouer auprès de ma Maîtreſſe.
Chacun a ſes travers; Leonore a le ſien;
Pour elle ſans l'eſprit, la figure n'eſt rien.
Elle exige ſur-tout un cœur fidele & tendre.....

PASQUIN.

Jargon, que ſans bailler on ne ſçauroit entendre,
L'eſprit! le cœur! fadaiſe. Et puis, lorſque l'on plaît,
On a le cœur ſi bon, & l'eſprit ſi bien fait.
Mais j'apperçois Marin, que Liſimon t'envoye;
(*d'un air fanfaron.*)
C'eſt mon rival, de près il faut que je le voye.

SCENE II.

MARTON, PASQUIN, MARIN.

PASQUIN, *d'un ton railleur.*

LE beau Marin vient-il rendre hommage à Marton?

MARIN.

Marin te pourroit bien faire changer de ton.
Tu veux railler, je crois.

MARTON.

Va Marin, c'eſt de rage.

MARIN.

Oui; mais la raillerie échauffe mon courage,
Je ne raille point moi, mais je roſſe.

PASQUIN.

Morbleu,
Mon Maître eſt Colonel, nous avons vû le feu,
Et j'étois en perſonne à Guaſtalle;

MARTON.

au bagage.

MARIN *lui donnant un ſoufflet.*

Et moi je ſuis ici.

PASQUIN.

Hai .... Si j'étois moins ſage;
Comment ſans avertir!

MARIN.

Chacun a ſa façon,
C'eſt la mienne.

PASQUIN.

Morbleu, je reſpecte Marton.....
(*Marin le regarde.*)
Ta converſation eſt un peu trop brutale.
Adieu, je me retire.

MARTON.

Adieu, Mons de Guaſtalle.

SCENE III.

MARTON, MARIN.

MARTON.

J'Aime aſſez ta façon d'agir avec Paſquin.

MARIN.

Il fait le fanfaron, & ce n'eſt qu'un faquin.
Mais, dis-moi, mon enfant, comment va notre affaire?
Pour mon Maître aujourd'hui mande-t'on le Notaire?
S'il réuſſit, il t'offre un deſtin aſſez doux,
Deux mille écus pour dot, & Marin pour Epoux.
Deux mille écus. Marton c'eſt une belle ſomme!

MARTON.

Ah!.... Liſimon d'ailleurs eſt un ſi galant homme,

Je le ſers de mon mieux, & cependant Marin,
J'amuſe ſon Rival.

MARIN.

Quel eſt donc ton deſſein ?

MARTON.

Pauvre eſprit ! aujourd'hui Leonore peut-être,
A Damis, malgré moi, ſacrifiera ton Maître ;
Et je veux que celui, qui pourra l'obtenir,
Penſe, qu'en ſa faveur, j'ai ſçû la prévenir.
Tous deux, pour les ſervir, m'ont promis leurs largeſſes,
Liſimon s'eſt montré plus grand dans ſes promeſſes,
Je ferai tout pour lui ; mais, d'un autre côté,
Je m'aſſure une dot, s'il étoit rejetté.
La prudence, vois-tu, marche avec la juſtice ;
Je n'en ſers qu'un, mais deux comptent ſur mon ſervice.

MARIN.

Mais, qui crois-tu qu'on aime, ou mon Maître, ou Damis ?

MARTON.

Je ne ſçais : Leonore a pourtant le cœur pris,
Elle ſoupire bas : l'un d'eux a ſçû lui plaire :
Mais avoir de l'amour, être fille, ſe taire.....
La choſe eſt très-nouvelle, & bleſſe mon honneur,
Oui, je devrois ſçavoir ma Maîtreſſe par cœur,
Et je prétens, Marin, ... Mais je la vois paraître,
Laiſſe-moi lui parler, & fais venir ton Maître.

SCENE IV.

LEONORE, MARTON.

LEONORE.

AH! ma chere Marton, conçois-tu mon ennui?

MARTON.

Je ſçais que votre cœur ſe déclare aujourd'hui.

LEONORE.

Hélas!

MARTON.

Vous ſoupirez : eh quoi, du mariage
Vous faites-vous, Madame, une ſi triſte image?
Ah! ſongez, qu'à la Cour, auſſi-bien qu'à Paris,
On a bien mitigé l'uſage des Maris.
Madame, croyez-moi, c'eſt une douce épreuve;
Sans compter les hazards, on peut devenir veuve.

LEONORE.

Ah! que mal-à-propos tu plaiſantes, Marton!

MARTON.

Moi, Madame! ma foi, je parle tout de bon;
Je vous pardonnerois, peut-être quelque plainte,
Si contre vous un pere employoit la contrainte.
Mais votre choix eſt libre.

LEONORE.

Oui, mais il faut choiſir,

Et mon cœur en reſſent un mortel déplaiſir.

MARTON.

Je vous entens, Madame, & votre ame en balance,
Ne ſçait auquel des deux donner la préférence;
Ils la partagent.

LEONORE.

Non.

MARTON.

Je ne vous entens plus.

LEONORE.

Tous deux font ſur mon cœur des efforts ſuperflus.

MARTON.

Hé bien! la paſſion trouble toujours la vûë,
Et vous choiſirez mieux étant moins prévenuë.

LEONORE.

Je ne choiſirai point, ſi je puis.

MARTON.

Mais pourquoi?

LEONORE.

Eh! ſans donner mon cœur, puis-je engager ma foi?

MARTON.

Oui, c'eſt le bel uſage, & la galanterie.
On ne s'épouſe plus, Madame, on ſe marie.
Le contraire n'a lieu que chez de plats Bourgeois,
Qui vivent aujourd'hui comme feus les Gaulois.
La mode eſt, en tout point, la régle qu'on doit ſuivre;
Aimer ſon mari! fy, c'eſt ne ſçavoir pas vivre.
Et, c'eſt heureuſement pour la ſociété,
Des travers d'à préſent le plus inutile.

LEONORE.

Pour moi ſur un tel point, en dépit de la mode,
Je veux me conformer à l'ancienne méthode.
Quelque ſoit la façon de penſer là-deſſus,
Un abus général n'eſt pas moins un abus.
Oui, Marton, & malgré l'uſage & ſes caprices
Rougir de la vertu, c'eſt le plus grand des vices.
Pour elle & pour l'amour nos cœurs ont été faits,
L'amour en fait le charme, & la vertu la paix:
Elle rend l'amour pur; l'amour la rend aimable;
Par lui, la vertu plaît; par elle, il eſt durable;
Le nœud, qui les raſſemble, eſt donc un nœud ſacré,
Qui ne peut des mortels être trop révéré;
Ah le vice, crois-moi, quelque ſoit ſon audace,
Envain de la vertu veut uſurper la place,
Elle force au reſpect celui qui la trahit,
Et le vice toujours devant elle pâlit:
Daphné, que tu connois, vertueuſe, ſans faſte,
Avec les mœurs du tems fait un parfait contraſte;
Chez elle, la ſageſſe eſt ſans auſtérité;
Et, ſans coqueterie, elle a de la beauté:
En dépit d'un travers, qu'aujourd'hui l'on affecte,
Elle aime ſon Epoux, & chacun la reſpecte.
Chacun vante, à l'envi, ſon cœur aimable & pur;
Mais on voit que la honte eſt le partage ſur
Des femmes, que l'uſage entraîne dans le vice;
On les mépriſe, même en étant leur complice.
(Marton un air diſtrait.)
Vous ne m'écoutez pas.

MARTON.

Ah, Madame, pardon!
J'ai crû, je vous aſſure, être à quelque ſermon.
Mais puiſque vous voulez, ſans égard à la mode,
Prendre un Epoux, plûtôt aimable que commode,
Liſimon, ce me ſemble, eſt de vos deux Amans
Le plus propre à donner de tendres ſentimens.

LEONORE.

Liſimon?

MARTON.

Si du ſang il n'a pas la nobleſſe,
Son éducation répond à ſa richeſſe.

LEONORE.

Oui, Marton, mais l'exemple a détruit les leçons;
Elevé chez ſon pere, il a pris ſes façons,
Son eſprit, ſon langage, & ce ton d'inſolence,
Qui, Thermometre ſur du dégré d'opulence,
Parmi les Financiers autrefois ſi commun,
Aujourd'hui même encore, en diſtingue plus d'un.

MARTON.

Damis vous a plû?

LEONORE.

Non.

MARTON.

Damis, par avanture,
Le ſurpaſſe en naiſſance, en eſprit, en figure,
Mais tout cela gâté par l'abus qu'il en fait,
Ne vaut ſurement pas trois millions de net.
Voilà ce qu'on appelle un mérite ſolide:
Que, ſans prévention, votre eſprit en décide.

Trois millions, ma foi, ſont de touchans appas;
Il me font ſoupirer....

LEONORE.

Tes ſentimens ſont bas,
Marton;

MARTON.

Mais ce ſont ceux, que tout le monde forme?
Voulez-vous ſur ce point mettre encore la réforme?
A combattre l'uſage épuiſer vôtre eſprit,
Ne convertir perſonne, & prêcher à crédit.

LEONORE.

Non. Je ſçais que de l'or la paſſion fatale
Dans le monde aujourd'hui n'eſt que trop générale,
Et j'ai tort, en effet, de vouloir que Marton
Ait dans ſes ſentimens plus d'élevation;
Mais Marton voudra bien auſſi que ſa Maîtreſſe
Faſſe voir, dans les ſiens, un peu plus de Nobleſſe.

MARTON.

Ainſi des deux Amans.

LEONORE.

Le choix m'en eſt égal:
Et je hais Liſimon, ſans aimer ſon Rival.
Tous deux, également, bleſſent ici ma vûë.

MARTON.

Qui peut ainſi contre eux vous avoir prévenûë?

LEONORE.

Leurs défauts.

MARTON.

Ah, prenez des ſentimens plus doux!

S'il faut être parfait, pour être votre Epoux,
Il ne faut point de dot pour votre mariage;
Nul de vous poſſeder n'obtiendra l'avantage,
Vous ne tâterez point de la viduité,
Je vous garantis fille à perpétuité.
Chacun a ſes défauts, Madame; il n'eſt perſonne,
Qui n'ait, ſur quelque point, beſoin qu'on lui pardonne:
A l'humaine foibleſſe il faut donc ſe prêter,
Et, puiſqu'on vit enſemble, on doit ſe ſupporter.

LEONORE.

Mais non pas s'épouſer.

MARTON.

Eh! que faut-il donc faire?
Vivre dans les rigueurs d'un célibat auſtere,
Attendant un miracle, & que pour vous exprès,
Le Ciel faſſe un mari tel qu'on n'en vit jamais.

LEONORE.

Je ne me repais point d'une vaine chimere,
La vertu la plus pure a quelque ombre legere,
Je le ſçais, mais auſſi d'un mélange inégal,
Chez l'un le bien prévaut, & chez l'autre le mal,
Et les deux prétendans, que mon malheur m'adreſſe,
Se trouvent juſtement de la derniere eſpece.
Pourrois-tu, par exemple, avec quelque raiſon,
De Dorante avec eux faire comparaiſon?
Quel défaut pourrois-tu reprocher à Dorante?

MARTON.

A votre Couſin?

LEONORE.

Oui.

MARTON.

Son ame indifférente, *(Leonore doit soupirer.)*
Notre ſexe, Madame, eſt fait pour plaire au ſien.
Et ne nous pas aimer c'eſt garder notre bien.
Plus grand eſt le mérite, & plus grand eſt l'outrage;
Oui, Dorante eut-il eu tous les dons en partage,
C'eſt un monſtre pour nous qu'un homme indifférent.
Mais Dorante a d'ailleurs un défaut bien plus grand.

LEONORE.

Eh, quel eſt ce défaut?

MARTON.

Un, que rien ne compenſe,
Qui des hommes jamais n'obtiendra l'indulgence,
Et qui rend à leurs yeux le mérite avili:
La fortune a laiſſé Dorante dans l'oubli,
Il n'auroit pas beſoin, s'il mouroit, de Notaire.

LEONORE.

Tu n'auras pas long-tems ce reproche à lui faire.

MARTON.

Quelque riche parent, menacé du cercüeil,
Lui prépareroit-il un agréable deüil?

LEONORE.

Non, mais dans peu, Dorante épouſe la Comteſſe.

MARTON.

Celle qui loge ici?

LEONORE.

Tu connois ſa richeſſe.

Par un triſte accident, ayant perdu jadis
Tout ce qui lui fut cher, un Epoux, & ſon fils,
Elle vint au Couvent, où depuis je fûs miſe,
Là, d'amitié pour moi, Dorimene s'eſt priſe;
Elle m'entretenoit ſouvent de ſes malheurs;
Et j'ai vû mille fois ſes yeux baignés de pleurs;
Après avoir vingt ans au Couvent demeurée,
La Comteſſe en ſortit quand j'en fus retirée.

MARTON.

Hé, quoi la bonne Dame a ruminé vingt ans,
Pour préparer ce tour à Meſſieurs ſes Parens,
Et faire ſous leur nés paſſer un héritage,
Qu'ils tenoient aſſuré par vingt ans de veuvage?

LEONORE.

C'eſt de leur procedé le digne châtiment,
Sans ſoins pour Dorimene, & ſans attachement,
Ils montroient pour ſes biens une avidité baſſe,
Et, l'en laiſſant jouir, croyoient lui faire grace!

MARTON.

Quand le feu ſous la cendre a ſi long-tems couvé,
Il faut bien un prétexte, & le voilà trouvé.
Mais Dorante eſt aimable, elle a de la richeſſe,
Il aime ſes tréſors, elle aime ſa jeuneſſe,
Et l'on voit tous les jours, Plutus & la beauté,
Contracter, & de biens faire communauté.

LEONORE.

La voici qui paroît.

SCENE

SCENE V.

LEONORE, DORIMENE, MARTON.

DORIMENE.

HE bien, ma chere amie,
Quel mortel vous devra le bonheur de ſa vie?

LEONORE.

C'eſt Dorante bien-tôt, qui vous devra le ſien.
L'amour....

DORIMENE.

L'amour, Madame, ici n'entre pour rien.
Ne me confondez point de grace avec ces femmes,
Dont l'âge n'éteint point les amoureuſes flâmes,
Qui, payant de leur honte elles-mêmes le prix,
D'un jeune homme volage épouſent les mépris.
Ce que Dorante inſpire à mon cœur de tendreſſe,
L'eſtime le fait naître, & non pas ma foibleſſe;
Ce n'eſt point par l'amour, que nous ſerons unis,
Et, ſous le nom d'Epoux, nous vivrons en amis.

LEONORE.

C'eſt la ſeule amitié, qui pour lui vous inſpire.
à part.
Hélas! que ſur mon cœur Dorante a plus d'empire!

DORIMENE.

Dorante, de mérite abondamment pourvu,

Pauvre des autres biens, n'eſt riche qu'en vertu,
Et je ne ſçaurois voir, ſans que mon cœur s'irrite,
Que la fortune ainſi trahiſſe le mérite,
Qu'aux dons les plus exquis & de l'ame, & du corps,
Elle n'ait daigné joindre aucuns de ſes tréſors;
Tandis que, chaque jour, ſans honte, elle careſſe
Des mortels les plus vils l'inſolente baſſeſſe.
Je ſuis riche, Madame; &, n'ayant point d'enfans,
Je prétens de mon cœur ſuivre les mouvemens,
La richeſſe offre-t'elle un plus noble avantage
Que de pouvoir en faire un généreux partage,
Et, relevant l'éclat du mérite abbatu,
Aux caprices du ſort dérober la vertu!

LEONORE.

Ah! de tous les plaiſirs c'eſt le plus grand ſans doute:
Heureux, qui comme vous le connoît & le goûte!

DORIMENE.

Voici vos deux Amans.

LEONORE.

Ah! le moment fâcheux!

MARTON *à l'oreille de Leonore.*

Voyez comme Damis à l'air avantageux!

SCENE VI.

LEONORE, MARTON, DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

ENfin, voici le jour, où votre belle bouche
Doit prononcer, Madame, un arrêt qui nous touche.
L'amour au malheureux, préparant des regrets,
Redouble en ce moment l'éclat de vos attraits.
Jamais je ne sentis une si vive flame,
Et de mon deſeſpoir j'expirerai, Madame,
Si l'amour, m'obligeant à me plaindre de lui,
Pour la premiere fois, me trahit aujourd'hui.

LISIMON.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, eſt-ce ainſi que l'on traite?
Faiſons nos offres & ....

DAMIS.

Et l'enchere étant faite,
On fera de Madame adjudication,
Comme ſi d'une Ferme il étoit queſtion.

MARTON.

Vous avez beau railler, c'eſt à préſent l'uſage,
Introduit en amour, ainſi qu'en mariage.

LISIMON.

A la Ville, à la Cour, pour moi j'en uſe ainſi.

Cette méthode-là m'a toujours réuſſi.

DAMIS.

Pour d'autres que Madame, elle peut être ſûre;
Et quoique Financier....

LISIMON.

Qui moi! c'eſt une injure,
Mon pere l'étoit, mais je ſuis homme de Cour.

DAMIS.

(*à Leonore.*)

Ah! Monſieur le Marquis, pardon. Hé bien, l'amour
Fera-t'il aujourd'hui mon bonheur & le vôtre?

LISIMON.

Et je me flatte, moi, que vous ferez le nôtre.
J'offre trois millions, avec un Marquiſat.

LEONORE.

Que ne puis-je, Meſſieurs, ne point changer d'état!
Mais mon pere l'ordonne, il faut que j'obéiſſe.
A ce que vous valez je ſçais rendre juſtice;
Vous me faites tous deux infiniment d'honneur,
Mais.....

DAMIS.

De grace, achevez, Madame, mais....

LEONORE.

Mon cœur..

DAMIS.

Vottre cœur?..

LEONORE.

Pardonnez, je dois être ſincere;
Mon cœur entre vous deux n'a point de choix à faire.

DAMIS.

Quoi, Madame!

LEONORE.

Et, si l'un doit être mon Epoux,
Je l'attendrai d'un pere.

LISIMON.

Il s'en remet à vous.

LEONORE.

Je m'en remets à lui.

DAMIS.

Non, mon amour extrême,
Madame, veut devoir son bonheur à vous-même.

LEONORE.

Monsieur, si du devoir je ne suivois la loi,
Je vous l'ai déja dit, je ne serois qu'à moi.

SCENE VII.

DAMIS, LISIMON, MARTON.

DAMIS.

MAis, parbleu, la Marton, ta Maîtresse m'étonne.
Et je crois bien valoir qu'elle-même se donne.
Pourquoi charger autrui d'un si tendre interêt,
N'ose-t'elle à Monsieur prononcer son arrêt?

LISIMON.

Je crois que je propose une assez bonne affaire,

Pour qu'on ne doive pas hésiter à la faire.

DAMIS.

D'une telle conduite apprens-nous le sujet?

MARTON.

Ma foi, si vous voulez que je vous parle net,
Je l'ignore.

LISIMON.

Tu mens.

MARTON.

Hé bien, c'est..... qu'elle n'ose....
La pudeur d'une fille est une étrange chose.

DAMIS.

Je t'entens, Leonor n'ose pas, par pudeur,
Déclarer, elle-même, & nommer son vainqueur.

MARTON.

C'est cela : paroissant obéir à son pere,
On n'aura point ainsi de reproche à lui faire.

LISIMON.

Ah! sans doute.

DAMIS *bas à Marton.*

Sur moi la belle, à son départ,
N'a pas pû s'empêcher de lancer un regard.

MARTON *bas à Damis.*

Elle est folle de vous.

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON *bas à Marton.*

Leonore
N'oseit me regarder, Marton.

MARTON *bas à Liſimon.*

On vous adore.

LISIMON.

Je m'en étois douté.

DAMIS *bas à Marton.*

Sçais-tu, qu'en me voyant,
Ta Maîtreſſe a changé de couleur à l'inſtant?

MARTON *bas à Damis.*

Ma foi, votre Rival n'a plus qu'à s'aller pendre.

DAMIS.

Leonore a du goût.

MARTON.

Près d'elle il faut me rendre,
Adieu, Meſſieurs.

DAMIS. *Il la baiſe.*

Adieu.

MARTON.

Finiſſez donc.

DAMIS.

Ma foi,
Je te trouve adorable, & pour l'amour de moi,
Il faut, en y mettant une clauſe ſecrette,
De Paſquin pour Epoux que tu faſſes l'emplette;
Tu m'entends... qu'en dis-tu?... répond friponne!
(*Il la baiſe.*)

MARTON.

Encore.
Je prendrai là-deſſus l'avis de Leonore.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Ecoutez-moi, Dorante. Il faut ici, ſans fard,
De tous mes ſentimens que je vous faſſe part.
Avant que, ſans retour, notre hymen ſe concluë,
Ma façon de penſer vous doit être connuë;
Vous voyez que je touche à l'hiver de mes ans,
Je ſuis ſeule chez moi, ſans Epoux, ſans Enfans,
A des Valets ingrats, je me trouve livrée,
Ou de Collateraux triſtement entourée,
Qui dévorent les biens, qu'on me voit poſſéder,
Et ne ſont mes parens, que pour me ſucceder:
D'autant plus odieux, qu'étant dans l'opulence,
Leur avidité naît du ſein de l'abondance:
Mais qui dit héritier, dit ſouvent ennemi;
Je veux donc, à mon ſort, attacher un ami,
Qui le ſoit, par eſtime, & par reconnoiſſance;
Un cœur n'a pas toujours l'amour en ſa puiſſance.

Et quand de nos attraits l'âge a terni l'éclat,
Qui veux en exiger, fait ſans doute un ingrat.
C'eſt d'elle qu'une femme, en ce cas, doit ſe plaindre;
Et c'eſt ce, qu'avec vous, je n'aurai pas là craindre,
Puiſque, n'ayant pour vous qu'eſtime & qu'amitié,
Mon cœur, du même prix ſe trouvera payé.
Une telle amitié doit plus flatter votre ame,
Que l'aveugle tranſport d'une amoureuſe flame.
Voilà mes ſentimens : en m'uniſſant à vous,
Je compte prendre un fils, & non pas un Epoux.

DORANTE.

Vous pénétrez mon cœur par cette confiance,
De reſpect, de tendreſſe, & de reconnoiſſance.
Mais, Madame, ſouffrez....

DORIMENE.

D'un commerce ſi doux
Perſonne n'eſt, je crois, plus capable que vous.
Jamais, les paſſions excitant leur orage,
A la raiſon chez vous n'ont fait faire naufrage,
Et, la Philoſophie a ſçû juſqu'à ce jour,
Garantir votre cœur des pieges de l'amour.

DORANTE.

Non, Madame.

DORIMENE.

Comment ?

DORANTE.

Cette Philoſophie,
Abandonne au beſoin le cœur, qui s'y confie.
Mais, couvrant d'un beau nom le défaut le plus grand,

On nomme Philoſophe un cœur indifférent.

DORIMENE.

Vous m'étonnez, Dorante.

DORANTE.

A vos régards, Madame,
Je dois ſans nul détour ouvrir toute mon ame.
Apprenez que mon cœur, d'un faux dehors paré,
Eſt d'un amour ſecret au-dedans dévoré,
Ma raiſon, que j'armai contre un penchant ſi tendre,
Voulût le ſurmonter, n'ayant pû s'en défendre;
J'ai crû, mais vainement, en avoir triomphé:
Je ſens que, ſous la cendre encore mal étouffé,
Ce feu pouſſe en mon cœur de vives étincelles,
Et me fait éprouver des atteintes cruelles.

DORIMENE.

Dorante, eh quel objet a touché votre cœur?
Votre amour n'a donc pû déſarmer ſa rigueur?

DORANTE.

Il l'ignore: j'ai dû me faire violence,
J'ai condamné ma bouche, & mes yeux au ſilence;
Un trop cruel devoir m'en fit la juſte loi,
Et ce fut un ſecret entre mon cœur & moi.

DORIMENE.

Quel étoit ce devoir? Pardonnez-moi, Dorante;
Si vous m'étiez moins cher, je ſerois moins preſſante.

DORANTE.

L'objet, à qui l'amour ſoumit ma liberté,
Joint à l'éclat du ſang, celui de la beauté.
Son cœur, & ſon eſprit l'illuſtrent davantage,

Mais ſes perfections furent tout ſon partage,
Vous ſçavez que de biens je ſuis très-dénué,
Et que ma compagnie eſt le ſeul bien que j'ai;
Quel eut été mon but, en travaillant à plaire?
Mais je dois tout d'ailleurs aux bienfaits de ſon pere,
Et ſi ſa fille a ſçû malgré moi me charmer,
C'eût été le trahir, que de m'en faire aimer.

DORIMENE.

Dorante, je le vois, vous aimez Leonore?

DORANTE.

Puiſque je la connois, c'eſt elle que j'adore.

DORIMENE.

Si près d'elle, ſans ceſſe, & maître de parler,
Vous avez pû, Dorante, & vous taire, & brûler?

DORANTE.

Par ce cruel effort, jugez de ma ſouffrance.
Mais reſté ſans parens, dès ma plus tendre enfance,
Geronte, avec bonté, me prodigua ſes ſoins,
Et pour les reconnoître, ai-je pû faire moins?

DORIMENE. (*Après avoir un moment rêvé.*)

Mon eſtime s'accroît, par cet effort inſigne.
Et j'aime avoir ſombien Dorante en étoit digne,
Je reconce au projet de vous donner la main,
Mais, c'eſt pour embraſſer un plus noble deſſein.
Vous ſçavez à quel point Leonore m'eſt chere,
Je veux, ainſi qu'à vous, lui tenir lieu de mere,
La fortune met ſeule un obſtacle à vos vœux.
Je veux que vous ſoyez mes héritiers tous deux,

Vous ſerez ſon Epoux, elle ſera ma fille,
Et nous ne ferons tous qu'une même famille.
La nature pour moi, ce ſont les ſentimens.
Je voulois un ami, je trouve deux enfans.

DORANTE.

Ah, Madame..... Un moment, ſouffrez que je reſpire;
Je ne ſçaurois parler; pour avoir trop à dire.
Mon cœur ne ſuffit pas à tout ce que je ſens,
Contentez-vous des pleurs, qu'à vos pieds je répans.

DORIMENE.

Je ſçais que vous avez l'ame reconnoiſſante;
Mais c'eſt moi que je ſers, en vous ſervant, Dorante.
Le bien le plus touchant, eſt celui que l'on fait.
Je recüeille d'ailleurs le prix de mon bienfait,
J'aſſure mon bonheur, en procurant le vôtre;
Je n'y vois pas d'obſtacle, & ne crois pas qu'un autre
Du cœur de Léonore ait trouvé le chemin.

DORANTE.

Damis, & Liſimon prétendent à ſa main.
Mon amour juſqu'ici n'a que trop ſçû ſe taire;
Ah, je n'en doute pas, l'un des deux a ſçû plaire.

DORIMENE.

Eh quoi, ſes ſentimens vous ſeroient-ils connus?

DORANTE.

Non. Mais j'aime, & je crains, je ne ſçais rien de plus.

DORIMENE.

Je vous laiſſe avec elle éclaircir ce myſtere.
Mais ſi j'en juge, moi, ſuivant ſon caractere,
Elle a le cœur trop bon, l'eſprit trop délicat,

Pour devenir jamais la conquête d'un fat.
Adieu. Sur vos Rivaux obtenez l'avantage,
Et régardez mon bien comme votre héritage.

SCENE II.

DORANTE *seul.*

JE n'oſe me livrer à l'eſpoir qui me luit,
Son éclat imprévu m'étonne, & m'ébloüit.
Et mon cœur, ſoulagé du poids de la contrainte,
A peine reſpirant, eſt glacé par la crainte.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

JE te fais compliment, mon cher ami.

DORANTE.

Sur quoi?

DAMIS.

On dit que la Comteſſe a du foible pour toi,
Epouſe, & que bientôt le trépas t'en délivre.

DORANTE.

Tu pourrois.....

DAMIS.

Ah, parbleu ! Cette femme ſçait vivre,
Elle ſe hâtera, ſans doute, de mourir.
Lorſqu'on aime quelqu'un, le laiſſe-t'on languir ?
Non, mon cher, quand on a l'âge de la Comteſſe,
C'eſt le dernier ſoupir, qui prouve la rendreſſe.

DORANTE.

De grace, finiſſez un ſi mauvais propos ;
Damis, il me déplaît.

DAMIS.

Ah, tu fais le héros !

DORANTE.

Non. Mais j'ai de l'honneur, &, ſi par l'hymenée,
La Comteſſe à mon ſort joignoit ſa deſtinée,
Loin que ſur ſon trépas je fiſſe aucun projet,
Le bonheur de ſes jours feroit tout mon objet.
Pût aux dépens des miens, la trame s'en étendre ;
Mais je luis prouverois, par une amitié tendre,
Habile à prévenir ſes moindres volontés,
Que j'étois en effet digne de ſes bontés.

DAMIS.

Dorante, par ma foi, ſe projet eſt burleſque,
Et le ton que tu prens tout-à-fait romaneſque :
On ne ſçauroit donner dans un plus grand travers.
Les biens de la Comteſſe à tes vœux ſont offerts,
Et, ce n'eſt qu'avec eux, parbleu que tu contractes ;
On ſçait en pareil cas ce que valent les Actes.
Elle t'épouſe, mais tu ne l'épouſe pas.

DORANTE.

Tu pourrois me donner des ſentimens moins bas.

DAMIS.

Parbleu....

DORANTE.

Briſons-là.

DAMIS.

Soit : tu prens à ta couſine,
Quelque interêt, mon cher, à ce que je m'imagine.
Dis-lui, que pour l'honneur de ſon diſcernement,
Son choix devroit avoir moins de retardement.
Et, que tout un Public ne voit pas en ſilence,
Qu'un Liſimon & moi ſoyons mis en balance.
Adieu, mon cher.

DORANTE.

Le fat.

DAMIS. *Il revient.*

Ecoute, auprès du Roi,
Tu peux d'un Régiment te repoſer ſur moi.
Il a quelques égards pour les gens de ma ſorte,
Et les femmes d'ailleurs me prêteront main-forte.

SCENE IV.

DORANTE *seul.*

VOilà ce qu'on appelle un franc original,
Mais non pas ſans copie : ah ! voici ſon Rival.

SCENE V.

DORANTE, LISIMON.

LISIMON.

LEonore, Monſieur, vous eſtime & vous aime.
Vous pourriez me ſervir près d'elle.

DORANTE.

Moi ?

LISIMON.

Vous-même.
Je ne ſuis pas ingrat, quand on ſçait m'obliger.
Vous le pouvez ſans peine : il ne faut qu'engager
Votre belle couſine à me rendre juſtice.

DORANTE.

Juſtice ! ah ! de bon cœur j'en prens ſur moi l'office.
Soyez très-aſſuré qu'elle vous la rendra,

Où je ne ſerai pas celui qu'elle en croira.

LISIMON.

Si pour un Régiment il ne tient qu'à la ſomme,
Adieu, comptez ſur moi, Monſieur je ſuis votre homme.

SCENE VI.

DORANTE *ſeul.*

MA crainte diminuë, en voyant mes Rivaux,
Et je ne puis penſer, qu'avec de tels défauts,
L'un d'eux de Leonore ait ſurpris la tendreſſe.
Non. De ſon cœur, ſans doute, elle eſt encore maîtreſſe.
C'eſt elle qui paroît. Que je me ſens ému!
Elle rêve, ſoupire: ô Ciel! je ſuis perdu!

SCENE VII.

DORANTE, LEONORE.

LEONORE *entre rêveuſe, elle apperçoit Dorante.*

AH! Dorante, c'eſt vous?

DORANTE.

C'eſt moi, qui porte envie
A l'objet fortuné de votre rêverie.

LEONORE.

Dorante juge mal de l'état où je ſuis ;
Je puis être livrée à de ſecrets ennuis.
Mais prête à faire un choix, dont mon ſort va déper
D'un trouble égal au mien qui pourroit ſe défendre.

DORANTE.

Vous avez votre cœur. Il le faut écouter.

LEONORE.

Non. C'eſt Dorante ſeul, que je veux conſulter.

DORANTE.

Moi ?

LEONORE.

Vous. A qui des deux dans cette concurrence
Croyez-vous que mon cœur doive la préférence ?

DORANTE.

Vous ne leur devez rien, &, comme je ne vois,
Madame, aucun mortel digne de votre choix,
S'il s'en trouve quelqu'un, que votre cœur préfér
C'eſt lui, qui devra tout au bonheur de vous plaire.

LEONORE.

Je veux une réponſe, & non un compliment.

DORANTE.

Ce nom ne convient pas, Madame, au ſentiment.

LEONORE.

Mais enfin qui des deux a le plus de mérite ?

DORANTE.

Celui que vous aimez.

LEONORE.

Votre diſcours m'irrite,

Et.... Mais mon pere vient.

DORANTE *à part.*

Dois-je encore eſperer?

SCENE VIII.

LEONORE, DORANTE, GERONTE.

GERONTE.

(ſe tournant vers ſa fille.)

Bon jour mon cher Dorante. Il faut vous déclarer,
Ma fille; vous ſçavez l'impatience extrême,
Qu'a de vous établir un pere qui vous aime,
Et, depuis ſi long-tems ayant examiné,
Votre cœur doit enfin s'être déterminé.

LEONORE.

Ordonnez aux dépens du bonheur de ma vie,
A vos moindres deſirs votre fille aſſervie,
Eſt prête à vous prouver, mon pere, dans ce jour,
Son zéle, ſon reſpect, & ſurtout ſon amour.

GERONTE.

Ma fille, ton bonheur eſt ce que je deſire;
Et quel que ſoit ton choix, j'ai promis d'y ſouſcrire.
Parle ſans crainte.

LEONORE.

Hé bien!... *à part.* Que lui dirai-je, hélas?

GERONTE.

Explique-toi, banni ce timide embarras.
Lequel des deux t'a plu ?

DORANTE *à part.*

Que va-t'elle lui dire ?
Quel inſtant pour mon cœur ? A peine je reſpire.

LEONORE.

Tous deux ont fait ſur moi la même impreſſion.
Mon cœur eſt révolté de leur préſomption.

GERONTE.

La jeuneſſe toujours d'elle-même préſume,
C'eſt un de ces défauts que l'âge mûr conſume.
Ne t'attens pas, ma fille, à trouver des Amans,
Tels que la fiction les peint dans nos Romans.
Jeune encore dans le monde, apprens à le connoître,
A le voir tel qu'il eſt, non tel qu'il devroit être.
Et de tes deux Amans tu prendras, en effet,
Non le plus accompli, mais le moins imparfait.

LEONORE.

Je dois vous immoler toute ma répugnance;
Ordonnez, & comptez ſur mon obéiſſance;
Mon pere, plus que moi vous avez des clartés,
Et pour m'y conformer, j'attens vos volontés.

Elle ſort.

SCENE IX.

GERONTE, DORANTE.

GERONTE.

JE vois avec chagrin qu'aucun d'eux ne lui plaiſe.
Car je veux terminer. Mais je ſerai bien-aiſe
De voir avant Marton, & de l'interroger.

DORANTE *à part.*

Si je m'ouvrois à lui ?

GERONTE *après avoir un moment rêvé.*

Je vais vous affliger.

DORANTE.

Vous eſt-il arrivé quelque malheur ?

GERONTE.

Ma bouche
Se refuſe à vous dire un ſecret qui vous touche.

DORANTE.

Vous retranchez déja beaucoup de mon effroi,
En m'apprenant, Monſieur, qu'il ne touche que moi.

GERONTE.

Mon cher Dorante, il faut vous armer de courage.

DORANTE.

Ne me tenez donc pas en ſuſpens davantage,
Et daignez m'informer de ce fatal ſecret.

GERONTE.

Je ne vous le révele aujourd'hui qu'à regret.
Mais mon honneur le veut, & ma délicateſſe
Ne ſçauroit ſe prêter à tromper la Comteſſe.

DORANTE.

La tromper ? Ai-je donc prétendu l'abuſer ?

GERONTE.

Non, & ce n'eſt que moi, qu'on pourroit accuſer.
Vous êtes dans l'erreur, ainſi que Dorimene.

DORANTE.

Sur quoi donc, s'il vous plaît ? Vous me mettez en peine,
Même, ſans le ſçavoir, je crains d'en impoſer.

GERONTE.

C'eſt mon parent, en vous, qu'elle croit épouſer.
Dans le monde on m'a vû pour tel vous reconnoître.

DORANTE.

Peut-on me diſputer, Monſieur, l'honneur de l'être ?
Hâtez-vous d'éclaircir un doute ſi cruel.

GERONTE.

L'honneur ſeroit pour moi : votre mérite eſt tel,
Qu'il n'eſt point de maiſon qui n'en fût honorée ;
Mais de vos jours par moi la ſource eſt ignorée,
Joüet, preſqu'en naiſſant, du naufrage & du ſort,
Je vous ſauvai des flots, prêt d'y trouver la mort,
J'ignorois vos parens & vous ſervis de pere.

DORANTE.

Quel coup de foudre, ô Ciel ! La mort me ſeroit chere
Et par quelle raiſon, avez-vous reconnu,
Pour un de vos parens, un enfant inconnu ?

GERONTE.

Votre malheur, vos traits, un air plein de nobleſſe,
Firent naître, pour vous, ma premiere tendreſſe.
Elle crût avec vous. J'eus le plaiſir de voir
Votre mérite aller par de-là mon eſpoir;
Mais ce qui nous entoure, & non ce que nous ſommes,
Eſt en nous aujourd'hui ce qu'eſtiment les hommes;
Et, c'eſt ce qui me fit concevoir le deſſein
De vous faire, en tous lieux, paſſer pour mon Couſin.

DORANTE.

Deviez-vous me laiſſer une erreur ſi flatteuſe?
Elle rend aujourd'hui ma chute plus affreuſe.

GERONTE.

J'aurois voulu toujours vous laiſſer ignorer
Ce ſecret, qu'aujourd'hui j'ai dû vous déclarer.
L'honneur veut que, par vous, Dorimene le ſache.
Il permet, & je veux qu'à tout autre on le cache.
Vous paſſerez toujours pour un de mes parens,
Et vous me ſerez cher, comme un de mes enfans.

DORANTE.

Ah, Monſieur, de mon ſort la triſte connoiſſance
En m'accablant, ajoute à ma reconnoiſſance.
Moins je vous ſuis, & plus ſans doute je vous dois.

GERONTE.

Dorante, l'amitié vous acquitte envers moi.

DORANTE.

Eh, par qu'elle infortune?.... On vient, & je vous laiſſe.
Je ne pourrois cacher le trouble, qui me preſſe.

GERONTE.

Pour vous ſuivre, je ſors dans un moment d'ici.
Et du peu que je ſçais vous ſerez éclairci.

(Dorante ſort.)

SCENE X.

GERONTE, DAMIS, LISIMON.

DAMIS *à Liſimon en entrant.*

VOus le voulez, ſoyez témoin de ma victoire.

LISIMON.

C'eſt à moi qu'elle eſt dûë.

DAMIS.

(Il s'adreſſe à Geronte.)

Et j'en aurai la gloire.
La belle Leonore, empruntant votre voix,
Veut que par vous, Monſieur, nous apprenions ſon choix;
Je me ſerois flatté de l'apprendre par elle,
Je me plains qu'elle écoute une pudeur rebelle.
Quand elle ne devroit écouter que ſon cœur;
Et mon triomphe en perd ſa plus grande douceur.

LISIMON.

Tout ces rafinemens ne ſont que des paroles;
Sans m'arrêter, Monſieur, à ces diſcours frivoles,
Que Leonor m'obtienne, ou par elle, ou par vous,

Ce ſera pour tous deux, le bonheur le plus doux.

GERONTE.

Ainſi tous deux, Meſſieurs, vous êtes ſûrs de plaire.

DAMIS.

La choſe, à mon égard, je crois vous paroît claire.

LISIMON.

Dites plûtôt au mien.

GERONTE.

Si ſon cœur eſt touché,
C'eſt ce que juſqu'ici ma fille ma caché.
Mais voulez-vous, Meſſieurs, que je vous parle en pere,
Mon âge le permet, & l'un de vous, j'eſpere
Pourra dans peu de tems m'honorer de ce nom?

DAMIS *à Liſimon.*

Ecoutez bien, Monſieur, voici quelque leçon;
Et, qu'au fond de ſon cœur avec ſoin, on la garde.

GERONTE.

Vous avez du mérite.

DAMIS.

Ah, ceci me regarde.

GERONTE.

Mais la préſomption.

DAMIS *à Liſimon.*

Ceci s'adreſſe à vous,
Songez à profiter.

GERONTE

Monſieur, je parle à tous
Oui la préſomption efface tout le luſtre,
De ce qu'on peut avoir en ſoi de plus illuſtre.

Et chacun à l'envi ſe plaît à rabaiſſer
Ceux que l'on voit toujours prêts à ſe rehauſſer.
On voit peu le mérite, où la vanité loge,
Tel ne vante qu'un fat, en faiſant ſon éloge.
Et l'air de modeſtie, aujourd'hui ſi nouveau,
Eſt au mérite vrai, ce qu'eſt l'ombre, au tableau.

DAMIS.

Ma foi, ſans vous donner une fade louange,
Vous venez ſur ce point de parler comme un Ange.
Le mérite jamais ne préſume de ſoi,
Par exemple, Monſieur, je ſuis modeſte, moi.
Chacun vante mon air, mon eſprit, ma naiſſance,
Mais moi, ſur tout cela je garde le ſilence.

LISIMON.

Trois millions de bien, avec un Marquiſat,
C'eſt de quoi ſe vanter, mais je ne ſuis pas fat.

GERONTE.

Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs, votre deſſein m'honore;
Et vous ſçaurez dans peu le choix de Leonore.
Voyez-la cependant, & pour gagner ſon cœur,
Evitez, s'il ſe peut, de prendre un air vainqueur.
En ſe laiſſant toucher, quel que ſoit le mérite,
Une belle fait grace, & jamais ne s'acquitte.
On ne peut éxiger l'amour comme un tribut,
Et la liberté fait ſon plus bel attribut.

(*Geronte frappe du pied, & Marton paroît.*)

Ma fille eſt au logis?

MARTON.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Une affaire,
Meſſieurs, rend ma préſence hors d'ici néceſſaire.
Mais ma fille eſt chez elle, & vous pouvez la voir.

DAMIS.

Ne vous contraignez point.

LISIMON.

Vous avez tout pouvoir.

SCENE XI.

DAMIS, LISIMON, MARTON.

DAMIS.

MAis je trouve plaiſant que toujours la vieilleſſe
S'imagine être en droit d'enſeigner la jeuneſſe.

MARTON.

Oui, je ne ſçais pourquoi le monde eſt convaincu,
Que, pour montrer à vivre, il faut avoir vécu.

DAMIS.

Et je tiens qu'en ce point tout le monde s'abuſe,
La raiſon s'affoiblit, quand ſon organe s'uſe.
Et ce que tous les jours je fais voir de bon ſens,
Prouve qu'il vient fort bien, ſans le ſecours des ans.
Qu'en dit Marton ?

MARTON.

Eh, mais en effet avec l'âge

Vous pourriez bien ne pas en avoir davantage.

DAMIS.

Tu railles; mais, crois-moi, j'en ai ce qu'il me faut.
On peut en avoir trop: Dorante a ce défaut;
Il en eſt moins léger: je reviens au bon homme,
Et ſon bon ſens à lui, par exemple, m'aſſomme.
Ses maximes & lui datent du même tems,
Et les mœurs qu'il nous prêche, ont aujourd'hui cent ans.

LISIMON.

C'eſt bon pour endormir.

DAMIS.

Quoique Geronte diſe,
Ne pas ſentir ſon prix, mon enfant, c'eſt ſotiſe.
Je ſçais ce qui convient, & perſonne, je croi,
N'eut jamais de leçon moins de beſoin, que moi.
Je pourrois en donner au bon Monſieur Geronte.
Des gens qu'il ne vaut pas, en reçoivent, ſans honte.
La mode & le bon ton, ſont de mon tribunal;
Et qui les tient de moi, les ſçait d'original.

MARTON.

Oh! je n'en doute pas: Leonore eſt chez elle.
Et...

DAMIS.

Je m'y rends: Monſieur, redoublez votre zéle,
Ou plutôt, duſſiez-vous de dépit en mourir,
Venez, en me voyant, apprendre à conquerir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON *ſeule.*

J'Attens ici Marin, de la part de ſon Maître.
Et Paſquin, pour Damis, y doit auſſi paraître.
Je vais pour Liſimon faire un coup hazardeux;
Mais en le ſervant ſeul, prenons l'argent des deux.

SCENE II.

MARTON, MARIN.

MARIN.

Aime-tu les bijoux?

MARTON.

La queſtion eſt neuve.
Ton Maître voudroit-il en venir à l'épreuve?
Ma paſſion, pour eux, n'eſt encor qu'au deſir.

Et c'eſt un grand tourment, que d'aimer ſans jouir.

MARIN.

Ainſi ce Diamant....

MARTON.

Liſimon me l'envoye;
Donne, mon cher Marin, je le prens avec joye,
Je ſuis femme & ſoubrette, ainſi point de façon.

MARIN.

Oh! tu n'as pas beſoin là-deſſus de leçon;
Qu'elle main vertubleu! quand il s'agit de prendre,
On diroit d'un reſſort, qui vient à ſe détendre.

MARTON.

Je prens ce Diamant, ſans préjudice au moins,
De la ſomme promiſe au ſuccès de mes ſoins.

MARIN.

Sans doute.

MARTON.

Que ton Maître, à ſes façons de faire,
Prouve bien qu'il eſt noble, en dépit de ſon pere;
Je le tiens plus Marquis, qu'aucun homme de Cour.

MARIN.

Oui, mais il faut Marton le ſervir en ce jour.
Cette bague te plaît, d'autre part, Leonore
Eſt un joli bijou que Liſimon adore;
Il te donne la bague, & tu dois, à ton tour
Faire que Leonore ſe rende à ſon amour.
Mon Maître eſt engagé d'honneur en cette affaire.

MARTON.

Ma Maîtreſſe n'eſt pas une femme ordinaire.

MARIN.

Je le vois bien, elle eſt la ſeule juſqu'ici,
Près de qui nous n'ayons ma foi pas réuſſi.

MARTON.

Dans tous ſes ſentimens elle eſt hétéroclite,
La richeſſe n'eſt pas pour elle un grand mérite;
Et, quoique ton Maître ait trois millions d'appas,
Entre nous c'eſt de lui qu'on fait le moindre cas.

MARIN.

Quel travers?

MARTON.

Il eſt vrai. Mais je ne ſuis pas bête.
Certain projet, Marin, me roule dans la tête.
Quand je t'ai vû paroître il n'étoit pas bien net.
Il falloit l'éclaircir, cette bague l'a fait.

MARIN.

Eh, dis moi.....

MARTON.

Le ſuccès à nos vœux peut repondre.
L'événement auſſi pourroit bien me confondre.
Mais, quand on ne peut pas arriver autrement,
Il faut bien s'expoſer aux caprices du vent.

MARIN.

Oui, mais.....

MARTON.

Geronte vient. Adieu, dis à ton Maître,
Qu'on l'aime, & que bientôt il n'aura qu'à paroître.

SCENE III.

MARTON *seule.*

C, A, courage, Marton. L'induſtrie eſt ton lot,
Il la faut employer à gagner une dot;
On m'a volé m'a part au commun héritage,
Tâchons, par mon eſprit, de rentrer en partage.

SCENE IV.

GERONTE, MARTON.

GERONTE.

C'Eſt à toi que j'en veux.

MARTON.

Que vous plaît-il de moi,
Monſieur?

GERONTE.

T'entretenir: ma fille, s'ouvre à toi.

MARTON.

Oh, nous nous diſons tout, Monſieur, de fille à fille,
Lorſqu'on ſe trouve enſemble, il faut bien qu'on babille;
Et puis chacun apprend, par ſon propre deſir,

A donnet le conſeil qui peut faire plaiſir.

GERONTE.

Tu ſçais ce qui ſe paſſe au cœur de Leonore ?

MARTON.

(*à part.*) (*haut.*)

Trompons-le adroitement. Ah, Monſieur, je l'ignore

GERONTE.

Tu viens de m'aſſurer le contraire à l'inſtant ?

MARTON.

Le contraire, Monſieur, oh, point du tout.

GERONTE.

Comment !

MARTON.

C'eſt que ce qu'il faut taire auſſitôt je l'oublie,
Et je ne ſçais jamais ce que l'on me confie.

GERONTE.

De ma fille, Marton, je ne veux que le bien,
Parle, je te l'ordonne, & ne me cache rien.

MARTON.

Mais j'ai tout oublié.

GERONTE.

Ta diſcrétion brille.
Et pour la reconnoître, en mariant ma fille,
Je pourrois, bien, Marton, t'oublier à mon tour.

MARTON.

Ma memoire, eſt, Monſieur, tout-à-coup de retour.
(*à part.*)
Suivons notre projet, & mentons d'importance,

GERONTE.

Tu peux donc t'aſſurer de ma reconnoiſſance.

MARTON.

Je me ferai gronder.

GERONTE.

Je me charge de tout.
De ma fille d'ailleurs je veux ſuivre le goût,
Et d'avance, ſçachant qu'un pere s'y conforme,
Elle doit trouver bon que Marton m'en informe.

MARTON.

L'un de ſes deux Amans a ſçû toucher ſon cœur.

GERONTE.

Et ſans doute, Damis eſt cet heureux vainqueur.

MARTON.

Bon! c'eſt un jeune fat, plein d'une ſotte yvreſſe,
Qui raſſemble en lui ſeul l'Amant & la Maîtreſſe;
Pour ſes propres appas ardent à s'enflâmer,
Il croiroit faire grace, en ſe laiſſant aimer.
Du cœur de Leonore il n'eût pas été digne,

GERONTE.

Elle aime Liſimon!

MARTON.

Oui, Monſieur, & c'eſt ſigne
Qu'elle a l'eſprit ſolide, & moi-même, ma foi,
J'aurois choiſi comme elle, en choiſiſſant pour moi.

GERONTE.

Le choix de Leonore a lieu de me ſurprendre.
Mais enfin à ſon goût j'ai promis de me rendre.
J'y ſouſcris, & je ſuis uniquement fâché,

Marton, que ſi long-tems elle me l'ait caché.

MARTON.

On n'oſe ouvrir ſon cœur aux gens que l'on reſpecte,
Et puis toujours un pere eſt perſonne ſuſpecte.
Qui prend un confident, veut un approbateur.
Un pere d'ordinaire a le ton Précepteur,
Il ne ſçait pas flatter le foible qu'on lui montre,
Et ſon autorité d'abord s'éleve contre.

GERONTE.

Liſimon?

MARTON.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Il eſt celui des deux,
Dont j'aurois le moins cru, qu'elle eut reçû les vœux.

MARTON.

Vous penſiez que, ſi jeune, elle étoit incapable,
De voir que le plus riche étoit le plus aimable.

GERONTE.

Et Liſimon ſçait-il le goût qu'on a pour lui?

MARTON.

Bon, je ne le ſçais moi, Monſieur, que d'aujourd'hui.
La honte la retient: loin d'avouer qu'elle aime,
Elle voudroit pouvoir l'ignorer elle-même;
Mais je crois qu'il s'en doute, un regard quelquefois,
Trahit notre ſilence au défaut de la voix.
Je tiens que ſur ce point fille en vain diſſimule,
Le flambeau de l'amour éclaire ce qu'il brule.

GERONTE.

Le bonheur de ma fille eſt tout ce que je veux.
Elle aime Liſimon, je l'accorde à ſes vœux,
Et tu peux de ma part, ma chere Enfant, lui dire,
Qu'elle aura pour Epoux celui qu'elle deſire.

SCENE V

MARTON *ſeule.*

Fort bien, de mon projet j'ai rempli la moitié.
Je trahis Leonore, mais c'eſt par amitié.
Pour moi premierement, comme c'eſt la juſtice.
Mais enſuite pour elle, au monde encore novice,
Cela ne connoît pas ſon véritable bien;
Le cœur en fait d'himen ne doit être de rien;
Il faut en poſſedant, que la paſſion meure,
L'himen chaſſe l'amour, la richeſſe demeure.
Ne perdons point de tems &.... Mais Paſquin paroît,
Je vais l'expedier, ce maraut me déplaît;
Dans ſa ſotte figure, on diroit qu'il ſe mire.

SCENE VI.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

HE bien, Monſieur Paſquin, qu'avez-vous à me dire ?

PASQUIN.

Des mots auprès de toi d'une grande vertu,
Et qui charment d'abord : tiens mon Enfant vois-tu ?
Ce ſont paroles d'or, dont cette bourſe eſt pleine.

MARTON *ſaiſiſſant la bourſe.*

J'écoute volontiers.

PASQUIN.

Tu prens bien de la peine.

MARTON *peſant la bourſe.*

Ton langage eſt de poids : adieu, dis à Damis,
Qu'il peut tout de mes ſoins ſe promettre à ce prix.

PASQUIN.

Parlons donc à préſent de l'ardeur qui me preſſe.

MARTON.

Ta converſation, mon pauvre Paſquin, baiſſe ;
(*Elle fait ſemblant de voir Marin paraître.*)
Mais, Marin qui paroît a la ripoſte en main.

PASQUIN *ſortant bruſquement.*

Serviteur.

MARTON.

Bon voyage au très-prudent Paſquin.
Je me ſuis du poltron défait, avec adreſſe;
Il faut préſentement parler à ma Maîtreſſe.

SCENE VII.

MARTON *ſur le bord du Théâtre*, DORIMENE, LEONORE *au fond du Théâtre.*

DORIMENE *en prenant congé de Leonore.*

VOus pouvez du ſuccès ſur moi vous repoſer,
J'ai mandé mon Notaire, & vais tout diſpoſer.

LEONORE *ſeule en s'avançant du côté de Marton.*

Quel ſeroit mon bonheur! J'épouſerois Dorante!

MARTON *l'appercevant.*

Ah je vais pour le coup vous rendre bien contente;
Et monſieur votre pere...

LEONORE.

Il t'a parlé, Marton.

MARTON.

Ce pere-là, Madame, a ma foi bien du bon.
Voyant pour faire un choix, votre embarras extrême.....
Ah vous ne ſçauriez croire à quel point il vous aime!

LEONORE.

Peut-être il a permis que je n'en fiſſe aucun;
Marton, il m'affranchit d'un hymen important.

Ah je reſpire enfin ! & ma joye eſt extrême.
Je ne choiſirai point.

MARTON.

Il a choiſi lui-même.

LEONORE.

Ciel, que dis-tu, Marton !

MARTON.

Mais rien que d'aſſez doux,
Où donc eſt le malheur ! je penſe qu'un Epoux
Jeune, riche, charmant, n'a rien qu'on doive craindre ;
Et, comme vous, ma foi, je voudrois être à plaindre.

LEONORE.

Eh ! lequel eſt-ce enfin ?

MARTON.

Mais devinez, pour voir.

LEONORE.

On ne devine point ce qu'on craint de ſçavoir.

MARTON.

Ne devinez donc pas. En fait de mariage,
Fille qui craint, déſire, on entend ce langage ;
Devinez, ou plûtôt avouez ſans façon,
Que votre cœur, tout bas, vous nomme Liſimon.

LEONORE.

Liſimon eſt l'Epoux que mon pere me donne !
Liſimon ?

MARTON.

Oui, Madame.

LEONORE.

Un pareil choix m'étonne.

Et ſi de l'un des deux il vouloit faire choix,
Le plus noble du moins devoit avoir ſa voix.

MARTON.

De Paris la plus riche, & partant la premiere,
Il ne tiendra qu'à vous d'en être la plus fiere,
Superbe en équipage, en habits, en bijoux,
Quelle femme oſera ſe comparer à vous ?
De votre éclat chacune à regret éblouïe,
Baiſſera le regard, & pâlira d'envie.

LEONORE.

Laiſſe-moi, tes diſcours excitent mon courroux.

MARTON.

Madame.....

LEONORE.

Laiſſez-moi, Marton, retirez-vous.

SCENE VIII.

LEONORE *ſeul.*

Ciel n'aurois-je conçu qu'une eſpérance vaine ?
Ah j'attens tout encor des ſoins de Dorimene !
Son projet va détruire une trop dure Loi.
Dorante eſt de mon pere auſſi cheri que moi.
Et Geronte voudra, connoiſſant notre flame,
Unir les deux moitiés qui partagent ſon ame.

SCENE IX.

LEONORE, DORANTE.

LEONORE.

DOrante, c'en eſt fait, mon pere a prononcé.

DORANTE.

Votre hymen par Marton me vient d'être annoncé,
Autant que je le puis, je reſſens votre joye.

LEONORE.

Au plus cruel chagrin vous me voyez en proye.

DORANTE.

J'ai peine à le comprendre; & votre cœur, dit-on,
D'accord avec Geronte a choiſi Liſimon.
Il eſt riche.....

LEONORE.

Et Dorante à ce point me mepriſe!
De la richeſſe ſeule il me croit l'ame épriſe,
Et connoit aſſez mal un cœur tel que le mien,
Pour penſer qu'il ſe rend au vil appas du bien;
Ciel! faut-il que par vous ma douleur croiſſe encore!
Ah vous devez du moins eſtimer Leonore!

DORANTE.

N'accablez pas vous-même un cœur infortuné.
A ce foible tribut que ne s'eſt-il borné!
Mais de ſes ſentimens, & du ſort la victime,

Loin de vous offenſer, par un défaut d'eſtime,
Peut-être il en a plus qu'il n'oſe en laiſſer voir,
Et Liſimon.....

LEONORE.

Ce choix me met au deſeſpoir.
Mais j'ai cru que Dorante y pouvoit mettre obſtacle.

DORANTE.

Moi, Madame! eh comment faire un pareil miracle?

LEONORE *d'un ton un peu piqué.*

Vous m'en faites ſentir l'impoſſibilité;
La Comteſſe y trouvoit plus de facilité.

DORANTE *ſe jettant aux pieds de Leonore.*

Elle vous a tout dit, hé bien je vous adore.

LEONORE.

Ah! Liſimon n'eſt point aimé de Leonore.

DORANTE.

O ciel! Et, mon amour auroit pû vous toucher?

LEONORE.

C'eſt ce que je devrois peut-être vous cacher.

DORANTE.

Ah ſouffrez qu'à vos pieds tout mon cœur ſe déploye!
Que n'y puis-je, Madame, expirer de ma joye,
Car enfin.....

LEONORE.

Achevez.

DORANTE.

Le pourrai-je! en ce lieux
Dorante vient vous dire un éternel adieu.

LEONORE *étonnée.*

Adieu.

DORANTE.

Connoiſſez donc celui qui vous adore,
Ou plûtôt apprenez que lui-même s'ignore.
Oui, Madame, tel eſt mon ſort infortuné,
J'ignore les parens dont je puis être né.

LEONORE.

Que dites-vous ? ô ciel ! votre raiſon s'égare.

DORANTE.

Non, j'étois attendu par un ſort ſi barbare,
Et, lorſque d'être à vous mon cœur s'étoit flatté,
Du haut de cet eſpoir on m'a précipité.
C'eſt l'inſtant, où j'apprens qu'ignorant ma naiſſance,
Votre pere prit ſoin d'élever mon enfance,
Que dans un âge mûr me voyant parvenu,
Il ne me traita point en enfant inconnu,
Mais avec des bontés qu'à peine eût pu prétendre,
Le fils le plus aimé du pere le plus tendre,
Qu'il me mit au ſervice, & comblant tant de biens,
Madame, pour aïeux, il me donna les ſiens.

LEONORE.

Ah que m'apprenez-vous ! O ciel ! Eh quoi, Dorante
Je perds juſqu'au bonheur d'être votre parente ?

DORANTE.

Ah ! belle Leonore, en un même moment,
Que j'éprouve à la fois de joye, & de tourment !
Je ne vaux pas les pleurs que je vous vois répandre ;
Devez-vous m'honorer d'une douleur ſi tendre ?

On ne ſçait qui je ſuis.

LEONORE.

On eſt ce que l'on vaut,
Et la fortune ſeule eſt chez vous en défaut.
Pourquoi prefere-t'on, par une erreur extrême,
Aux mortels vertueux, qui s'honorent eux-mêmes,
Ceux qui par leurs aïeux ſeulement honorés,
D'une vertu d'emprunt ſe montrent décorés.

DORANTE.

Faut-il que tranſporté du bonheur de vous plaire,
Mon cœur ſoit combattu d'un ſentiment contraire ?
Ne pouvant être à vous, je dois me reprocher,
Le bien, le triſte bien d'avoir ſçû vous toucher.

LEONORE.

Ah ! quand à votre ſort la pitié m'intereſſe !
Ce ſentiment ajoute encore à ma tendreſſe.
Et j'éprouve qu'aux cœurs, qui ſont nés genereux,
Le mérite eſt plus cher quand il eſt malheureux.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix être plus miſerable ?
Que dis-je ! plus aimé, j'en deviens plus coupable.

LEONORE.

Que vous l'êtes, Dorante !

DORANTE.

Il me faut oublier.
Moi-même, à vos genoux, j'oſe vous en prier.

LEONORE.

Et Dorante ſans peine oublira Leonore ?

DORANTE.

En s'éloignant de vous, ſouffrez qu'il vous adore ;
Qu'il emporte avec lui cette unique douceur
De penſer que du moins il toucha votre cœur.

LEONORE.

Helas !

DORANTE.

Loin de vos yeux, portant mon infortune,
J'irai chercher la fin d'une vie importune.

LEONORE.

Nous ne nous verrons plus, ô Ciel !

DORANTE.

Ce que je doi
A votre pere, à vous, m'en impoſe la loi.
Il faut, & de mon ſort c'eſt la rigueur extrême,
Qu'à moublier ! ah Dieu ! je vous aide moi-même.

LEONORE.

Et vous le deſirez ? ....

DORANTE.

Que me demandez-vous ?
Quels que ſoient de mon cœur les ſentimens jaloux,
Je ne balance point ſur ce que je dois faire,
L'amour m'aveugle en vain, quand le devoir m'éclaire,
C'eſt en vain que mon cœur cherche à me démentir,
Epouſez Liſimon, quand j'en devrois mourir.
De votre pere au moins conſervez-moi l'eſtime,
Si vous lui reſiſtez, c'eſt moi qui fais le crime.

LEONORE.

Quand pour jamais peut-être il faut nous ſéparer,

A Liſimon encor vous voulez me livrer,
Croyez-vous donc cruel ma peine trop legere ?...
..... Je ne trahirai point les volontés d'un pere,
Mais au moins près de lui j'emploirai tout moyen,
Pour qu'il me laiſſe libre, & ne m'ordonne rien.

DORANTE *tendrement.*

Adieu.

LEONORE.

C'eſt pour toujours, Dorante.

DORANTE.

Ah Leonore !

LEONORE.

Et vous me fuyez donc ?... En quel lieu...

DORANTE.

Je l'ignore.
Mais que m'importe, helas, quand de mes triſtes jours,
Il faut que, loin de vous, j'aille traîner le cours.
Tout païs eſt égal à ma douleur profonde,
C'eſt un deſert pour moi que le reſte du monde.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARTON, MARIN.

MARIN.

J'Admire ton adreſſe, & le tour eſt ſubtil.

MARTON.

Mais que fait Liſimon, Marin ? Que ne vient-il

MARIN.

Dans cette occaſion, à force de dépenſe,
Il veut montrer ſon goût, & ſa magnificence;
Voilà ce qui l'occupe; & je vais cependant,
Publier ſon triomphe, & le rendre éclatant.
Mais....

MARTON.

Hé bien ? mais.

MARIN.

Marton...

MARTON.

Marin...

MARIN.

Mon cœur ſoupire,
N'entens-tu pas, Marton ce que cela veut dire ?

MARTON.

En ſoupirant, Marin, tu me fais ſoupirer ;
Ne vois-tu pas pourquoi, faut te le déclarer ?

MARIN.

L'amour eſt mon enfant, comme on dit, de la flame,
Car je ſens que tes yeux ont embraſé mon ame ;
Et, quand à mon eſprit, tu l'as rendu perclus.
Car je te vois encore quand je ne te vois plus.

MARTON.

Marin, je ſuis de même, & je ſens à ta vûë,
Certain je ne ſçai quoi là-dedans qui remuë.

MARIN.

Je ne me ſens pas d'aiſe, & j'enrage pourtant.

MARTON.

De quoi ?

MARIN.

De n'être pas ton mari.

MARTON.

Sois content,
Tu le ſeras bien-tôt.

MARIN.

(*Il fait mine de l'embraſſer.*)

En ce pas.

MARTON.

Sois modeſte.
Marin, juſqu'à ce jour, je t'interdis le geſte.

Cependant

Cependant il eſt bon de te dire, entre nous,
Que Marton ne veut pas d'un Valet pour Epoux;
J'aurai deux mille écus, il faudroit, pour bien faire,
Que Liſimon nous mit dans quelque bonne affaire.

MARIN.

Ne t'embarraſſes pas. Mon Maître m'a promis
Que pour préſent de nôce il me feroit Commis.

MARTON.

C'eſt ainſi, mon enfant, qu'a commencé ſon pere.
Cet exemple te doit animer à bien faire,
Je ne t'y nuirai pas, & peut-être, à leur tour,
Nos enfans, cher Marin, ſeront Marquis un jour.

MARIN.

Tout comme d'autres. Mais, mon enfant, je te quitte;
Des ordres de mon Maître il faut que je m'acquitte.
Adieu.

SCENE II.

MARTON *ſeule.*

QUe voilà bien un garçon tout paîtri
De la pâte qu'il faut; pour faire un bon mari;
Un mari ne doit voir que ce qu'on veut qu'il voie,
Et Marin aux ſoupçons n'ouvrira pas la voie.
Voici ſon Maître.

SCENE III.

LISIMON, MARTON.

MARTON.

Enfin vous l'avez emporté.
Et soit dit entre nous, Monsieur, sans vanité,
Je ne vous ai pas nui : ma foi, votre victoire
De ce petit Monsieur rabattra bien la gloire.

LISIMON.

Comment peut-on de lui faire aussi quelque état ?

MARTON.

Au fond, tout son mérite est un petit air fat ;
Mais c'est souvent beaucoup ; j'en étois allarmée ;
Ce mérite est de mode, & telle en est charmée,
Près de qui son Amant auroit perdu ses soins,
S'il avoit par malheur eu ce défaut de moins :
Mais je vous ai servi ; ma foi comme moi-même,
Et c'est sans interêt, parce que je vous aime.

LISIMON.

Je t'ai pourtant promis deux mille écus.

MARTON.

Monsieur,
Je l'avois oublié, foi de fille d'honneur.
Je sçais que vous joignez à de grandes richesses,

L'ineſtimable don d'en faire des largeſſes ;
Mais ce n'eſt point pour vous ce qui me fait agir ;
Et ſi je ne craignois de vous faire rougir,
Je dirois qu'on découvre en toutes vos manieres ;
Certain air de grandeur, qui touche les plus fieres.
Damis à près de vous l'air mince.

LISIMON.

Je te croi ;
Il tranche cependant du Seigneur, avec moi.

MARTON.

Bon ? vous êtes Marquis, s'il eſt Comte.

LISIMON.

Sans doute ;
Et pour l'être, parbleu ; je ſçais ce qu'il m'en coute.
C'eſt un titre, Marton, que j'ai bien acheté ;
Mais parce que Damis a du ſien hérité.
Et que tous ſes Ayeux étoient nobles.

MARTON.

Les vôtres
Seront, quand vous voudrez, nobles comme mille autres.

LISIMON.

Comment ?...

MARTON.

Cela s'achete ainſi qu'un Marquiſat ;
Vos Ayeux même auront figuré dans l'Etat,
Il ne tient qu'à la ſomme, un Généalogiſte
Par de-là le déluge en étendra la liſte.
Mais tout ſeul, après tout, vous êtes à mes yeux ;
Plus noble que Damis, avec tous ſes Ayeux.

LISIMON.

Et, je ſuis donc aimé, mon enfant ?

MARTON.

Si vous l'êtes ?
N'êtes-vous taillé, pour faire des conquêtes ?

LISIMON.

Les femmes, il eſt vrai, ne me trouvent pas mal.

MARTON.

Un galant tel que vous eſt un fâcheux Rival.
N'attendez pas pourtant qu'aujourd'hui Leonore
Vous découvre ſon feu, diſe, je vous adore.
Une fille toujours cache ce qu'elle ſent,
Leonore rougit d'un amour innocent,
Et ne voudra paroître, en toute cette affaire,
Qu'obéir ſimplement aux ordres de ſon pere.

LISIMON.

Oui, mais au fond, Marton.

MARTON.

Vous troublez ſon repos,
Je le ſçais, mais, Monſieur, il ſeroit à propos
Que j'allaſſe avertir votre futur beau-pere,
Que ſon Gendre eſt ici.

LISIMON.

Tu ne ſçaurois mieux faire.

MARTON *revenant.*

La choſe eſt inutile.

LISIMON.

Et, pourquoi ?

MARTON.

Le voilà.

(à Geronte.)
J'allois vous avertir que Monſieur étoit là.

SCENE IV.

LISIMON, GERONTE, MARTON.

GERONTE.

MOnſieur, on vous a dit que de vos ſoins touchée,
Leonore conſent de vous être attachée.
J'ai promis de me rendre à ſon choix ; j'y ſouſcris.
Et crois pouvoir déja vous appeller mon fils.

LISIMON.

C'eſt un titre, Monſieur, qui me flatte & m'honore.

GERONTE.

Laiſſons les complimens ; & vous, à Leonore,
Allez dire, Marton, que d'un ordre aſſez doux
Son pere veut l'inſtruire.

SCENE V.

GERONTE, LISIMON.

GERONTE.

Il eſt bien peu d'Epoux,
Qu'entr'eux uniſſe ainſi la douce ſimpathie.

LISIMON.

Oh! nous l'avons d'abord, l'un pour l'autre tentée.
Vous comblez mes deſirs, mais, d'un autre côté,
Vous verrez que ſon cœur n'eſt pas moins tranſporté.

SCENE VI.

GERONTE, LISIMON, LEONORE, MARTON.

LEONORE *ſe jettant aux pieds de ſon pere.*

Permettez, qu'à vos pieds, la triſte Leonore,
Contre vous-même, hélas! aujourd'hui vous implore;
Voulez-vous ordonner le malheur de mes jours?
Si mon reſpect pour vous en a marqué le cours,

Et ſi juſqu'à préſent attentive à vous plaire,
Votre fille jamais, mon pere, vous fut chere,

LISIMON.

Eh! mais.....

MARTON *à part.*

Adieu ma dot.

GERONTE.

Qu'eſt-il donc ſurvenu?
Votre cœur pour Monſieur étoit ſi prévenu,
Ma fille en un inſtant ſe peut-il que l'on change?

MARTON.

Ma foi pour une fille il n'eſt rien là d'étrange.

LISIMON.

Sans doute la pudeur vous fait parler ainſi;
Mais.....

GERONTE.

Banniſſons, croi-moi, la grimace d'ici.
Ton cœur doit t'inſpirer un différent langage.

MARTON.

Quand une fille voit de près le mariage,
La curioſité, le deſir, la pudeur,
Elevent un combat dans le fond de ſon cœur;
La pudeur eſt vaincuë, & céde d'ordinaire.
Chez ma Maîtreſſe c'eſt juſtement le contraire.

LISIMON.

Mon cœur en eſt bleſſé; Madame, en ce moment,
Doit me ſacrifier un pareil ſentiment.
Charmante Leonore, ah! puis-je ſans me plaindre,
Voir votre amour pour moi, ſi long-tems ſe contraindre?

LEONORE.

Je ne me contraints point, Monſieur, en vérité.

GERONTE.

Ma fille il faut avoir plus de ſincerité,
Vous aimez Liſimon.

LISIMON.

Ce n'eſt plus un miſtere,
Madame, & je l'ai dit à Monſieur votre pere.

LEONORE.

Vous l'avez dit?

GERONTE.

Eh! oui.

LEONORE *à Liſimon.*

Vous auriez dû, je croi,
Monſieur, auparavant l'avoir appris de moi.

LISIMON.

Une fille ſouvent voudroit parler, & n'oſe,
On devine.

LEONORE.

Ou plutôt dites que l'on ſuppoſe.
C'eſt ce qu'à mon égard, Monſieur, vous avez fait.
Et, puiſqu'il faut ici m'expliquer tout-à-fait,
Et que mes ſentimens ſont forcez de paraître,
Mon cœur, (c'eſt de ſa part un caprice peut-être)
Sent qu'il eſt à jamais indigne de vos ſoins.

GERONTE.

Marton.

LISIMON.

Mais s'il falloit, Madame, des témoins,

Voici Marton, qui peut attester le contraire.

MARTON *faisant mine de se retirer & à part.*

Hum..... ma presence ici devient peu necessaire.

GERONTE.

Non, il faut demeurer, & m'apprendre pourquoi
Tu t'est si joliment, tantôt moqué de moi.

MARTON.

Moi, Monsieur? me moquer d'un maître respectable!

GERONTE.

Quoi! ne m'as-tu pas dit, que d'une ardeur semblable,
Ma fille & Lisimon étoient épris tous deux?

LISIMON.

Tu n'as pas dis à moi qu'on partageoit mes feux?

LEONORE.

Et la fourbe m'a dit que, des ordres d'un pere,
On l'avoit envers moi faite dépositaire.

GERONTE.

Répons.

MARTON.

Oui je l'ai dit, j'en demeure d'accord.
C'étoit à bonne fin; Madame seule a tort.

GERONTE.

Comment?

MARTON.

Vous, (*à Geronte*) richement mariant Leonore;
Vous, (*à Lisimon,*) épousant l'objet que votre cœur adore;
Deux, de trois, par mes soins étoient déja contens.
Madame m'eut un jour fait des remerciemens.

GERONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande impudence.

MARTON.

Eſt-ce ma faute à moi ?

GERONTE.

Sortez de ma preſence.

MARTON.

Sans le Diable, Monſieur, qui ſe mêle de tout.....

GERONTE.

Sortez, ne poussez pas ma patience à bout.

LEONORE *à Lisimon.*

De ce qui s'eſt paſſé je vous quitte confuſe.
Mais c'eſt Marton, Monſieur, qu'il faut qu'on en accuſe.

(*Elle ſort.*)

LISIMON *ſortant d'un air conſterné.*

La fourbe !

SCENE VII.

GERONTE *ſeule.*

Avoir été faire un coup ſi hardi !
L'impudence eſt extrême, & j'en ſuis étourdi.
Je ſuis pourtant charmé, que dans la concurrence,
Leonore à Damis donne la préference.

SCENE VIII.

GERONTE, DORANTE.

GERONTE.

AH Dorante !

DORANTE.

Je viens prendre congé de vous, Monſieur.

GERONTE.

Eh quel deſſein vous éloigne de nous ?
Vous paroiſſez atteint d'une douleur profonde.

DORANTE.

Sans parens, & ſans nom, iſolé dans le monde,
Ma triſteſſe, Monſieur, doit peu vous étonner.
Mais je ſuis prêt d'ailleurs à vous abandonner ;
Plein de reſpect, d'amour, & de reconnoiſſance,
Et vous devant autant, ou plus que la naiſſance,
Puis-je, ſans reſſentir la plus grande douleur,
M'éloigner d'un païs, où je laiſſe mon cœur ?

GERONTE.

Eh ! quoi ! de votre ſort la Comteſſe éclaircie,
Ne voudroit-elle plus à vous ſe voir unie ?

DORANTE.

La Comteſſe, Monſieur, ignore mon ſecret.
Mais je ne penſe plus moi-même à ce projet.

GERONTE.

Et par quelle raiſon, s'il vous plaît !

DORANTE.

Elle eſt bonne.
Il faut pour ſe donner, ſçavoir ce que l'on donne.

GERONTE.

Mais pourquoi me quitter ? où voulez-vous aller ?

DORANTE.

Partout où la valeur pourra ſe ſignaler ;
Je cherche à terminer les malheurs de ma vie,
Mais je veux, qu'avec gloire, elle me ſoit ravie.

GERONTE.

La gloire, croyez-moi, ne ſuit pas la valeur
Qui naît du deſeſpoir, & non pas de l'honneur ;
Un grand cœur conſtamment ſupporte l'infortune,
Et chercher à mourir eſt d'une ame commune.

DORANTE.

Ne puis-je dans la guerre, acquerant du renom,
Tromper le ſort jaloux qui m'a ravi mon nom ?
Si mon ſang eſt obſcur, je veux le rendre illuſtre.
S'il eſt noble, je dois en ſoutenir le luſtre.
Et n'ayant point d'aïeux, que je puiſſe citer,
Je veux donner du moins des faits à reciter.

GERONTE.

Quand il faudra ſervir l'Etat & votre maître,
Suivez la noble ardeur, que vous faites paraître ;
Et qu'au poſte, Dorante, où vous ſerez placé,
Tout votre ſang, pour lui, s'il le faut, ſoit verſé.
Le reſte eſt un projet romaneſque, & bizarre,

Et je ne puis permettre enfin qu'il nous ſépare.
Puiſque vous le voulez, dégagez votre foi,
Ne vous mariez pas, mais vivez avec moi.

DORANTE.

Que ne m'eſt-il permis!

GERONTE.

Mon flambeau va s'éteindre,
Je vois déja mon terme, & ſuis prêt à l'atteindre.
Mais ce projet encor accourciſſant mes jours,
En va vers le tombeau précipiter le cours;
C'eſt en pere, pour vous, que mon cœur s'intereſſe,
J'ai cru d'un fils, pour moi, vous trouver la tendreſſe;
Et je m'étois flatté, qu'à mes derniers adieux,
Dorante & Leonor me fermeroient les yeux.

DORANTE.

Vous me percez le cœur, par ce diſcours funeſte.

GERONTE.

Et vous m'abandonnez.....

DORANTE.

Leonore vous reſte.
Ah! s'il m'étoit permis, j'en atteſte mon cœur,
Vivre auprès de vous deux, feroit tout mon bonheur.
Mais la rigueur du ſort autrement en diſpoſe.
Je ſubis une loi que le devoir m'impoſe,
Croyez que vos bienfaits, profondement tracés,
De mon ame jamais ne ſeront effacés.
Croyez, pour un ingrat vous me prenez peut-être,
Que pour ne l'être pas, je dois vous le paraître.

L'un par l'autre embelis, la parent de leurs charmes.
Chaque jour ils croiſſoient ; chaque jour ma raiſon
De ſon doux entretien avaloit le poiſon.
Dans ſes moindres diſcours, ſon ame toujours peinte,
De l'aimable vertu porte la noble empreinte ;
Quel empire n'ont point, quand on les réunit,
La vertu, la beauté, la douceur & l'eſprit ?
Je combattois en vain, je n'ai pu m'en deffendre ;
Il a fallu l'aimer ; mais c'eſt ſans rien prétendre ;
J'ai dévoré mes feux, du moins juſqu'à ce jour ;
Et jamais nul eſpoir n'a nourri mon amour.

GERONTE.

Et de vos ſentimens ma fille eſt-elle inſtruite ?

DORANTE.

Elle l'eſt, & mon ame au déſeſpoir réduite.....
Pardonnez..... mais j'allois m'éloigner pour toujour ;
En voyant mes adieux, elle a vû mon amour.

GERONTE.

Et comment votre flame a-t-elle été reçûë ?
Vous rougiſſez, Dorante, & vous baiſſez la vûë.
Ah, ma fille vous aime ! & tout autre que vous,
Je ne le vois que trop, lui déplaît pour époux.
Voilà ce qui la rend à mes deſirs rebelle.

DORANTE.

Songez que pour jamais je vais m'éloigner d'elle,
Je pars, & la mort fait mon eſpoir le plus doux ;
Et j'attens, à vos pieds, une grace de vous.

GERONTE.

Levez-vous, & parlez.

DORANTE.

DORANTE.

Ce que je vous demande,
De vos bontés, pour moi, ce ſera la plus grande.
C'eſt malgré moi, Monſieur, que j'ai trahi vos vœux.
En ma faveur encor, montrez-vous genereux.
Et ne m'accablez pas du poids de votre haine;
N'ajoutez pas encor ce malheur à ma peine.

GERONTE.

Embraſſez-moi Dorante; ah! loin de vous haïr,
Par votre procedé je me ſens attendrir.
Avec mon amitié, mon eſtime redouble,
Et c'eſt ſans m'irriter, que votre amour me trouble.
Que ne puis-je accorder Leonore à vos vœux!
En l'uniſſant à vous je ferois trois heureux,
Oui.....

DORANTE.

De tant de bontés, je ſens le prix inſigne.
Par mon éloignement, je vais m'en rendre digne.

GERONTE.

Non, Dorante.

DORANTE.

Il le faut, Monſieur; oui, c'eſt à moi
De n'écouter ici que ce que je vous doi.
Et mes derniers adieux ſont faits à Leonore.
Je pars moins malheureux; je vous ſuis cher encore.
Me rendre à vos bontés, ce ſeroit vous trahir.
Et je dois adorer Leonore & la fuïr.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARTON *ſeule.*

MOnsieur Geronte, allons, vous êtes un bon homme.
En fait de pleurs, auſſi je mérite la pomme;
Ils ne me coûtent rien. J'en verſe Dieu merci
Tant qu'il me plaît; la choſe a fort bien réuſſi.
Il me ſemble encor voir le bon homme qui pleure.
Enfin, grace à ce jeu, je ſortois; je demeure;
La chance eſt pour Damis. Il ne faut plus ſonger
Qu'à la mettre à profit, ne pouvant la changer.

SCENE II.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

AH te voilà Paſquin?

PASQUIN.

Oui, Marton, c'eſt moi-même;
Mon Maître.

MARTON.

De te voir mon plaiſir eſt extrême.

PASQUIN.

Eh! d'où naît tout-à-coup ce ſurcroît d'amitié?

MARTON.

Liſimon, par mes ſoins, ſe voit congedié.

PASQUIN.

Mais voilà pour mon Maître une bonne nouvelle.

MARTON.

Sans doute; mais Paſquin c'eſt le fruit de mon zéle.
Un Marquis Financier eſt un fâcheux rival;
Et ma foi, ſans Marton, votre affaire alloit mal.
Geronte à Liſimon accordoit Leonore.

PASQUIN.

Bon! il n'eſt pas poſſible.... Eh! qu'as-tu fais encore?

MARTON.

J'ai montré Liſimon de ſes mauvais côtés,
J'ai vanté de Damis les rares qualités;
Bref, Monſieur le Marquis peut ailleurs, je te jure,
Porter ſes millions & ſa noble roture.

PASQUIN.

Ainſi nous allons voir triompher nos appas.

MARTON.

Geronte & Leonor portent ici leurs pas.
Retirons-nous Paſquin.

SCENE III.

GERONTE, LEONORE.

GERONTE.

J'En fais un cas extrême,
Je l'aime autant qu'un fils, preſque autant que je t'aime,
Les rares qualités, dont Dorante eſt orné,
Mériteroient ſans doute un ſort plus fortuné.
Perſonne plus que lui n'eſt digne de te plaire,
Ma fille, & je n'ai point de reproche à te faire.
S'ils n'étoient combatus par la rigueur du ſort,
Mes deſirs & les tiens ſe trouveroient d'accord;
Mais il faut étouffer une tendreſſe vaine,
Qui ne pourroit jamais faire que votre peine.
Dorante dès ce jour, part pour ſon Régiment,
Je conſens à regret à cet éloignement;
Mais lui-même le veut, & pendant ſon abſence,
La raiſon ſur ton cœur reprendra ſa puiſſance.
Il prend de Dorimene en ce moment congé.
Je ſuis de ſa douleur vivement affligé,
Et..... Ton ame s'émeut... Tu détournes la vûë;
Donne à tes pleurs, ma fille, une libre étenduë,
A me les dérober tu t'efforces en vain,
Ton pere eſt ton ami, verſe-les dans mon ſein.

LEONORE *prenant la main de Geronte & la baiſant.*

Ah! mon pere.....

GERONTE.

Je plains l'ennui qui te poſſede;
Mais la douleur, croi-moi, s'aigrit quand on lui céde.
Et tu dois, combatant une inutile ardeur,
Travailler à bannir Dorante de ton cœur.

LEONORE *à part.*

Ah! vouloir l'en bannir, c'eſt l'y graver encore.

GERONTE.

Docile à mes conſeils, ma chere Leonore;
Il faut que de Damis tu reçoive la foi;
Damis a des deffauts, j'en conviens avec toi,
Mais ils tiennent, ma fille, à plus d'un avantage,
Que du Ciel en effet il reçut en partage.
Peu de gens, à mon gré, l'égalent aujourd'hui,
Et ſes deffauts ſont plus à ſon ſiécle qu'à lui.
Il joint à la naiſſance un bien conſiderable,
Et, pour toi, le parti de tout point eſt ſortable.

LEONORE.

Eh! ne puis-je, à vous ſeul bornant tout mon amour,
Vivre encor avec vous comme juſqu'à ce jour?
Et par mes tendres ſoins m'occupant à vous plaire,
Faire tout mon bonheur de celui de mon pere;
Souffrez que je ne forme qu'un engagement,
Vivre avec vous, voilà mon établiſſement.

GERONTE.

Cet établiſſement n'auroit rien de durable,
Je fais une figure à mon rang convenable,

Mais les bienfaits du Roi m'en donnent les moyens.
Et tu ſçais qu'un procès m'a ravi tous mes biens.
Je touche de bien près au bout de ma carriere.
Que deviendra ma fille ? en quittant la lumiere,
Faudra-t-il que ton pere emporte la douleur
De te laiſſer ici dans le ſein du malheur ?
Mets à profit, croi-moi, l'occaſion préſente ;
Et n'imagine pas que, pour toi complaiſante,
Au gré de tes deſirs elle renaiſſe un jour.
La fortune eſt volage, auſſi-bien que l'amour.
C'eſt ton interêt ſeul, qu'ici je conſidere,
Et je ne te dis point, ma fille, que ton pere
Verroit ſa derniere heure, avec tranquilité,
S'il ſe voyoit renaître en ſa poſterité.

LEONORE.

C'eſt à moi de me vaincre, & de vous ſatisfaire,
J'épouſerai Damis.

GERONTE.

Tu ne ſçaurois mieux faire ;
Je ſens que cet effort n'a pour objet que moi,
Mais, ma fille, crois en ma tendreſſe pour toi,
C'eſt elle qui te parle, &, dans ce mariage,
C'eſt toi, c'eſt ton bonheur, que ton pere enviſage.

LEONORE *à part.*

Je ſens que je ſuccombe à ce cruel effort.
Ah Dorante !

GERONTE.

Ton cœur en gemira d'abord.

LEONORE.

Souffrez que prête à faire un ſi grand ſacrifice,
Par ſes réflexions mon ame s'affermiſſe.

GERONTE.

Vas, ma fille.

LEONORE *à part en ſe retirant.*

Tâchons enfin de reſpirer,
Et goûtons en ſecret la douceur de pleurer.

GERONTE.

Tandis qu'à cet hymen je la vois réſoluë,
Sans tarder plus long-tems je veux qu'il ſe concluë.
Je la plains, mais bientôt privé de tout eſpoir,
L'amour va dans ſon cœur faire place au devoir.
(*Marton paroît.*)
Faites dire à Damis que s'il veut bien s'y rendre,
Ma fille & moi, Marton, allons ici l'attendre.
(*Il ſort.*)

MARTON *ſeule.*

J'avois prévû la choſe, & j'ai fait que, du moins,
Damis croira devoir ce bonheur à mes ſoins.
Et me remerciera d'un ſuccès, dont j'enrage;
Il faut bien retirer ce qu'on peut du naufrage.
Mais voici la Comteſſe, & ſon futur Epoux,
Allons, & ſans troubler leur tendre rendez-vous,
Faiſons venir Damis.

SCENE IV.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Telle eſt mon infortune,
Et Geronte eſt ſurpris que le jour m'importune.
Il croit que la raiſon pourra ſeule, en ce jour,
Surmonter à la fois la fortune & l'amour.

DORIMENE.

Ah ! que m'apprenez-vous ! ô Ciel !

DORANTE.

Je pars, Madame.
Mais vos bontés vivront à jamais dans mon ame,
Le ſentiment en moi n'en peut être affoibli,
Et Dorante mourra, ſans les mettre en oubli.
Oui, quel que ſoit du ſort la barbare puiſſance,
Il ne peut rien du moins ſur ma reconnoiſſance,
Et s'il a confondu vos projets genereux.....

DORIMENE.

J'en recevois le prix, je faiſois des heureux.
D'une vive douleur mon ame eſt pénétrée,
Mais quoi ! votre naiſſance eſt ſi fort ignorée,
Que rien n'aide à percer ce myſtere inoui.

DORANTE.

Voici ce que j'ai ſçû de Geronte aujourd'hui.
Pour aller d'un parent recueillir l'héritage ;
Geronte avoit du Cap entrepris le voyage ;
Le vaiſſeau qu'il montoit voguoit au gré du vent,
Quand on vit un objet ſur les ondes flotant,
Que, de plus près, offert aux ſpectateurs en vûë,
D'horreur & de pitié, rendit leur ame émûë ;
Qui n'eût été touché du déplorable ſort,
D'un homme & d'un enfant luttants contre la mort ?
Cet homme, d'une main, ſerroit preſque ſans vie,
Une planche à ſon corps étroitement unie ;
De l'autre, cet Enfant, que d'un bras étendu,
Au-deſſus de la vague il tenoit ſuſpendu ;
Trop genereuſement, donnant à ce cher gage,
De ſon amour encore un dernier témoignage.
Falloit-il me ſauver aux dépens de vos jours
Mon pere ? hélas ! trop tard on vint à ſon ſecours,
Il étoit expirant : en ce moment funeſte,
Au défaut de la voix, il ne put que d'un geſte,
Recommander ſon fils, & pleins d'un tendre effroi,
Ses regards, en mourant, s'attacherent ſur moi.
Vous répandez des pleurs...

DORIMENE.

La pitié qui m'inſpire,
A les faire couler, ſans doute, peut ſuffire,
Mais vous n'êtes pas ſeul la ſource de mes pleurs.
Je déplore mes maux, en plaignant vos malheurs,
Victimes ſur la mer d'un affreux incendie,

Mon fils, & mon époux, y perdirent la vie ;
Jugez de votre ſort ſi mon cœur eſt frappé.

DORANTE.

Ah Madame !...

DORIMENE.

Du moins vous êtes échapé ;
Epouſe malheureuſe, & déplorable mere,
Je perdis à la fois & le fils, & le pere.

DORANTE.

Eh ! que mes jours alors ne furent-ils bornés !
Au ſort le plus cruel ils étoient deſtinés,
Et ſi ma mere vit, inconnus l'un à l'autre,
La perte qu'elle a faite, eſt égale à la vôtre.

DORIMENE.

Dorante, & votre pere il expira d'abord ?

DORANTE.

En faiſant pour parler un inutil effort,
Madame,

DORIMENE.

Mais comment eut-on lieu de connaître
Que cet infortuné vous avoit donné l'être ?

DORANTE.

Son action parloit. Mais d'ailleurs on trouva
Une Lettre ſur lui, qui d'abord le prouva ;
Elle étoit de ma mere & pleine de tendreſſe,
Mais malheureuſement ſans datte & ſans adreſſe,
Combien ſon cœur, hélas, y paroît éperdu,
L'amour avec la crainte eſt par tout confondu,
Et de ſes yeux, dit-elle, il échappe des larmes,

DORIMENE.

En pareil cas, ſans doute, on a mêmes allarmes,
D'un noir preſſentiment j'éprouvai les horreurs,
Et ma derniere Lettre eſt couverte de pleurs,
Mais quoi la vôtre encor n'a rien qui vous déſigne?..
Aucun mot.... aucun trait....

DORANTE.

Non. Quoiqu'à chaque ligne
Elle y parle de moi, ma mere n'y dit rien
Qui puiſſe m'éclaircir de ſon ſort & du mien.
Et pour, juſques au bout rendre ſa Lettre obſcure,
Adelaïde en eſt toute la ſignature.

DORIMENE.

Adelaïde! ô Ciel! Ai-je bien entendu!
Ah!....

DORANTE.

D'où vient qu'à ce nom votre cœur eſt ému?

DORIMENE.

C'eſt le mien!... l'avez-vous?... voyons...

DORANTE.

Quoi?

DORIMENE.

Cette Lettre.

DORANTE.

Geronte en ce moment vient de me la remettre.

DORIMENE.

Donnez.

DORANTE.

Se pourroit-il?....

DORIMENE.

Je ſens trembler ma main,
Mes yeux voyent à peine : oui... C'eſt... voilà mon ſeing,
Le Ciel me le rend donc, ô moment plein de charmes!
Je t'embraſſe, mon fils, après vingt ans de larmes,
Ah, dans le doux tranſport, dont je me ſens ſaiſir,
J'en repands aujourd'hui, d'un excès de plaiſir.

DORANTE.

Ah, ma mere! mon cœur... dans un moment ſi tendre,
Ce n'eſt que par mes pleurs, qu'il peut ſe faire entendre.

DORIMENE.

A ceux que je répands qu'ils viennent ſe mêler.
Mon fils, de ce doux nom je puis donc t'appeller.
Il ſemble, en ce moment, à ta mere attendrie,
Qu'après vingt ans de mort, tu reviens à la vie.

DORANTE.

Et je ſors en effet aujourd'hui du tombeau;
Je renaîs au bonheur. O nom pour moi nouveau!
Ma mere! Quel plaiſir mon cœur trouve à connoître;
Ces ſentimens qu'en lui la nature à fait naître!

DORIMENE.

Quel jour heureux me luit après tant de malheurs!
Se peut-il qu'un inſtant paye vingt ans de pleurs?

DORANTE.

Ma mere qu'il m'eſt doux d'être, par la naiſſance,
Ce que j'étois déja par la reconnoiſſance!

SCENE V.

DORANTE, DORIMENE, LEONORE, MARTON.

LEONORE *à Marton.*

Laiſſe-moi.

MARTON.

Non, ſouffrez que je ſuive vos pas,
Dans ce trouble cruel je ne vous quitte pas.

DORIMENE *à Dorante.*

Mon fils, allons trouver Geronte.

DORANTE.

Et Leonore.
C'eſt une mere, en vous, qu'elle retrouve encore.
(*en appercevant Leonore.*)
La voici. Partagez les tranſports de mon cœur,
Leonore, je ſuis au comble du bonheur,
De ma naiſſance enfin j'ai percé le myſtere,
Mes parens ſont connus, & vous voyez ma mere.

LEONORE.

Votre mere?

DORIMENE.

Ce fils que j'avois tant pleuré,
Et que je n'avois point de revoir eſperé,
Il vit, & c'eſt Dorante.

DORANTE.

Oui, belle Leonore.

LEONORE.

Laiſſez-moi reſpirer.

MARTON *à part.*

Dans ce moment j'ignore
Si je rêve, ou je veille. Ah ! courons, ſans retard,
De cet événement faire à Geronte part.

(*Elle ſort.*)

LEONORE.

Mon cœur qui, reſſerré tout-à-coup ſe déploye,
A peine à réſiſter à l'excès de ſa joye.

DORANTE *à la Comteſſe.*

Pour la premiere fois, ſouffrez que mes tranſports
Eclatent à ſes pieds ſans crimes, & ſans remords,
(*à Leonore.*)
Je puis donc vous aimer?

DORIMENE.

Mes enfans, car j'eſpere,
Pouvoir bien-tôt auſſi me dire (*à Leonore*) votre mere
Geronte ne doit pas plus long-tems ignorer
Un bonheur...

DORANTE.

Hâtons-nous de le lui déclarer.

LEONORE.

Il ſera tranſporté.

SCENE VI.

DORIMENE, DORANTE, LEONORE, GERONTE.

GERONTE.

JE ne le crois qu'à peine,
Dorante ! ô Ciel ! Dorante eſt fils de Dorimene ?

DORIMENE.

Oui, Monſieur.

DORANTE.

Je le ſuis.

LEONORE.

Il l'eſt ?

GERONTE.

O jour heureux !
Madame... mes enfans... le Ciel comble mes vœux...
Ce fils...

DORIMENE.

Les droits du ſang m'en ont rendu la mere.
Et vos bienfaits, Monſieur, vous en ont fait le pere,
Achevez votre ouvrage, & que ce ſoit de vous
Que mon fils tienne ſon bonheur le plus doux.

DORANTE *baiſant la main de ſa mere.*

Ah, ma mere !

GERONTE.

Et ma fille avec Dorante unie,
Ne vous devra pas moins le bonheur de ſa vie.

DORIMENE. *Elle embraſſe Leonore, & Geronte embraſſant Dorante.*

Elle ſera ma fille; il ſera votre fils.

GERONTE.

Par mon ordre, Marton, attend ici Damis.
Et doit le prevenir; mais il vaut mieux, je penſe,
Que j'aille.....

DORIMENE.

Avec Marton, le voici qui s'avance.

SCENE DERNIERE.

MARTON, DAMIS, *& les précédens.*

DAMIS *s'allant jetter aux pieds de Leonore.*

PErmettez, qu'à vos pieds, ma joye & mes tranſports.....
Non, je ne puis trouver de termes aſſez forts,
Pour vous dire à quel point... Jugez-en par vous-même,
Quelle félicité d'épouſer ce qu'on aime!

LEONORE.

Mais Marton vous a dit.....

DAMIS.

Ce que j'ai deviné.

Votre

Votre cœur s'eſt enfin pour moi déterminé.
La choſe n'étoit pas difficile à comprendre.

GERONTE.

Quoi, Marton?...

MARTON.

Bon, Monſieur, a-t-il voulu m'entendre?
Il devine fort bien, mais il n'écoute pas.

DAMIS.

Sçachant que votre goût égale vos appas;
A votre choix, Madame, ai-je pû me méprendre?
Parbleu! je le ſçavois avant que de l'apprendre.
Et.....

MARTON.

Puiſque là-deſſus vous êtes ſi ſçavant,
Que ne faites-vous donc à Monſieur compliment,
Car il doit épouſer.

DAMIS *montrant la Comteſſe.*

Madame?

MARTON.

Elle eſt la mere.

DAMIS.

Vous voulez m'abuſer, & par cette chimere.....

GERONTE.

Non, Madame eut un fils.

DAMIS.

Mais avec ſon mari,
On ſçait que ſur la mer cet Enfant a péri.

GERONTE.

Dorante fut ſauvé contre toute apparence.

Il n'a pu voir ma fille avec indifference ;
Ma fille, en ſa faveur, s'eſt laiſſé prevenir,
Ils s'aiment l'un & l'autre, & je vais les unir.

MARTON *tirant par la manche Damis devenu rêveur.*

Vous êtes à la fin, Monſieur, de votre ſonge.
L'agréable ſommeil où l'amour vous plonge !
Mais on n'a pas toujours le reveil à ſon gré ;
Et.....

GERONTE.

Taiſez-vous, Marton.

(Damis ſort ſans rien dire.)

MARTON.

Il ſort déſeſperé.
Mais il n'en ſera pas, je vous jure, plus ſage.

DORIMENE.

C'eſt ſon affaire ; & nous ſans tarder davantage ;
Allons faire dreſſer le Contrat, & demain
Leonore, mon fils, vous donnera la main.

Fin du cinquiéme Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre : *les trois Rivaux* ; & je crois que l'on en peut permettre l'impreſſion. Ce 8 Février 1743.

Signé, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre : *Nouveau Théatre François*, ou Recueil des plus nouvelles Pieces repréſentées à Paris, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires ; offrant

pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimeur, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tout dépens, dom-

mages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que a Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un

de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent trente-huit, & de notre Regne le vingt-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 105. Fol. 93. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 26 Septembre 1738.

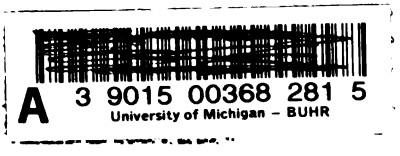
Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils. 1743.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 9320

A 3 9015 00368 281 5
University of Michigan – BUHR

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 9320


A
3 9015 00368 281 5
University of Michigan - BUHR